

ANDRÉ LUSSIER

La gloire  
et la  
faute

Essai psychanalytique sur le conflit  
qui oppose narcissisme et culpabilité

Préface de Patrick J. Mahony



Presses de l'Université du Québec



La **gloire**  
et la  
**faute**

PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC  
Le Delta I, 2875, boulevard Laurier, bureau 450  
Québec (Québec) G1V 2M2  
Téléphone: (418) 657-4399 • Télécopieur: (418) 657-2096  
Courriel: puq@puq.quebec.ca • Internet : www.puq.ca

Diffusion/Distribution :

**CANADA et autres pays**

DISTRIBUTION DE LIVRES UNIVERS S.E.N.C.

845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G7A 3S8

Téléphone: (418) 831-7474 / 1-800-859-7474 • Télécopieur: (418) 831-4021

**FRANCE**

AFPU-DIFFUSION

SODIS

**SUISSE**

SERVIDIS SA

5, rue des Chaudronniers, CH-1211 Genève 3, Suisse

Téléphone: 022 960 95 25

Télécopieur: 022 776 35 27



La *Loi sur le droit d'auteur* interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des ventes de livres et compromettant la rédaction et la production de nouveaux ouvrages par des professionnels. L'objet du logo apparaissant ci-contre est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit le développement massif du « photocopillage ».

**ANDRÉ LUSSIER**

La **gloire**  
et la  
**faute**

**Essai psychanalytique sur le conflit  
qui oppose narcissisme et culpabilité**

**Préface de Patrick J. Mahony**

**2006**



**Presses de l'Université du Québec**

Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bur. 450  
Québec (Québec) Canada G1V 2M2

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada*

Lussier, André, 1922-

La gloire et la faute : essai psychanalytique sur le conflit qui oppose narcissisme et culpabilité

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7605-1399-8

1. Narcissisme. 2. Culpabilité. 3. Conflit (Psychologie).  
4. Idéal du moi. 5. Surmoi. I. Titre.

RC553.N36L87 2006

616.85'854

C2005-941901-6

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

La publication de cet ouvrage a été rendue possible avec l'aide financière de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC).

Couverture et mise en pages : DESCHAMPS DESIGN

1 2 3 4 5 6 7 8 9 PUQ 2006 9 8 7 6 5 4 3 2 1

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés*

© 2006 Presses de l'Université du Québec

Dépôt légal – 1<sup>er</sup> trimestre 2006

Bibliothèque nationale du Québec / Bibliothèque nationale du Canada

Imprimé au Canada

*En hommage à André Green*

Le psychanalyste qui, depuis Freud, a le mieux contribué  
à me guider dans la recherche de l'essentiel.





## Préface

En ce début du troisième millénaire, on peut faire une rétrospective de la grande variété de contributions des psychanalystes, en commençant par Freud lui-même. Un point cardinal de son enseignement avancé traitait de la théorie structurale. Et pourtant, autant cette théorie du Ça, du Moi et du Surmoi marquait un progrès significatif, autant elle se heurtait néanmoins à des problèmes internes qui n'ont jamais été entièrement élucidés jusqu'à ce jour. Ainsi, malgré les suppléments apportés par plusieurs des disciples, bien connus de Freud, il n'en demeure pas moins qu'il restait beaucoup à faire, même en ce qui concerne le cœur de l'enseignement psychanalytique, d'où la pertinence de l'apport pionnier magnifique du professeur André Lussier.

Lussier vise deux buts interreliés. Son premier but est de clarifier certains concepts-clefs en psychanalyse qui ont fait l'objet d'incompréhension massive et de confusion tant au point de vue théorique que clinique, à partir de Freud lui-même. Plus particulièrement, Lussier retrace, dans le texte original allemand, le développement de l'utilisation erratique que Freud fait – parfois à son insu – des termes de Moi, Moi idéal et Surmoi. Dans ses travaux, Freud a employé ces termes de façon confuse, non seulement d'un article à l'autre, et d'un paragraphe à l'autre, mais même à l'intérieur d'une même phrase ; de plus, compliquant davantage ce fouillis, Freud a souvent eu recours au terme « idéal », un vocable qui changeait parfois de sens selon le contexte. Lussier a réussi à mettre de l'ordre dans ce fouillis terminologique et conceptuel qui a été trop souvent négligé ou dont on a minimisé l'importance tout en sapant son applicabilité clinique.

Muni de ces clarifications et de leurs implications, Lussier, dans son second but, ne propose rien d'autre qu'une réorientation clinique majeure du complexe d'Œdipe et de ses liens dynamiques à la pathologie narcissique et précœdipienne. Le titre du livre de Lussier, *La Gloire et la Faute*, fait référence précisément à ces forces déterminantes du narcissisme qui sont présentes avant, pendant et après le stade œdipien. Plus spécifiquement, il explique la présence d'un conflit universel fondamental chez les hommes entre la grandiosité et le plaisir sans limites demandé par le Moi idéal, et les forces «civilisantes» de contrainte exercées par le Surmoi. Dans ce combat entre la grandiosité et le plaisir du Moi idéal et les contraintes civilisantes du Surmoi, le complexe d'Œdipe peut souvent régresser vers le terrain perturbateur du Moi idéal.

Dans un chapitre strictement clinique, Lussier démontre le mérite empirique de ses découvertes en les appliquant à deux cas mémorables et quatre vignettes secondaires; ici nous trouvons une puissante démonstration de la façon dont la théorie structurale, une fois révisée et nettoyée de ses incohérences, peut éclairer grandement des configurations variées d'un conflit fondamental. Dans un chapitre complémentaire, Lussier spécifie davantage sa position clinique et met à jour cette position en la contrastant avec celle de certains psychanalystes français chefs de file, incluant André Green envers qui il déclare se sentir le plus redevable après Freud. Dans un examen rigoureux de leurs écrits, Lussier évalue leur logique profonde et la pertinence clinique. Il s'objecte aussi aux dires de ceux qui célèbrent l'incohérence textuelle de Freud comme le produit reposant intentionnellement sur des ambiguïtés fécondes. Une telle attitude donnant «carte blanche», insiste Lussier, ne peut que mener à une incompréhension totale et à une stagnation conceptuelle si ce n'est pas à une paralysie complète. À la thèse de Lussier on peut ajouter que, si Freud lui-même voyait d'un bon œil une certaine flexibilité dans le langage, il s'insurgeait contre l'incohérence. Rappelons ici le texte de Freud dans *Contribution à l'Histoire du mouvement psychanalytique* dans lequel il critiquait Adler pour «la confusion la plus fondamentale qui puisse exister dans les concepts de celui-ci».

Très peu d'analystes sont capables d'égaliser Lussier dans sa patience combinée à sa maîtrise de trois langues, sa compétence clinique aussi bien qu'herméneutique, nécessaires pour lire et relire des milliers de pages d'une littérature souvent difficile. Dans sa procédure en tant qu'auteur, nous trouvons une évidence constante d'interfécondation au carrefour de la pratique et de la lecture clinique avec, pour conséquence, un examen critique constant de l'interaction de ce croisement. En tout temps, le respect de Lussier pour la tradition psychanalytique est tempéré par un esprit d'indépendance ardente alors qu'il passe avec une aisance remarquable de la métapsychologie à la théorie clinique et, de là, à la pratique clinique. Dans sa discussion des travaux de Freud ainsi que d'autres analystes, Lussier suit patiemment la séquence de la pensée, ici dans sa rigueur, là dans son laxisme manifesté par des ambiguïtés, des inconstances et des contradictions. Il est toujours prêt à prendre une nouvelle route : pour souligner des implications passées sous silence, pour manifester un désaccord, tout en étant toujours attentif à respecter et à faire l'éloge du meilleur dans la position des autres. Loin d'être une réflexion mécanique ou désincarnée, la méthode engageante de Lussier enlève certaines aspérités à ce qui risquerait parfois de devenir dense et aride. Son livre est aussi une narration présentée sur le ton de « Mémoires », ce qui souligne son engagement et son évolution personnelle à comprendre ses deux buts principaux d'exposition. Comme résultat, nous avons le plaisir de suivre les divers mouvements des réactions de l'auteur : admiration, anticipation, désappointement, perplexité, surprise et satisfaction.

Le professeur Lussier possède des qualifications multiples et diverses pour ce travail complexe qu'il a entrepris. Une brève révision de son cheminement professionnel atteste de sa présence exceptionnelle au centre de l'histoire psychanalytique contemporaine : formation analytique à Londres avec Anna Freud et Winnicott qui furent du nombre de ses superviseurs ; analyste chevronné avec une large expérience dans le traitement d'enfants, d'adolescents et d'adultes ; l'un des pionniers de la Société canadienne de psychanalyse et plus tard son président ; vice-président de l'Association psychanalytique internationale et membre distingué

de la même association tenant d'autres responsabilités importantes ; son doctorat portant sur le Surmoi et l'Idéal du moi, basé sur près d'un quart de siècle d'expérience analytique ; ses études bien connues à partir d'une critique profonde de Kohut jusqu'à l'examen exhaustif de l'hystérie et du fétichisme à la lumière de la pratique clinique et d'une connaissance de l'abondante littérature analytique pertinente ; un nombre considérable d'autres publications et conférences qui attestent de sa connaissance profonde et intime des courants majeurs de la psychanalyse continentale et nord-américaine, passée et présente ; récipiendaire de prix nationaux et internationaux de prestige, incluant le prix Sigourney ; auteur engagé dans le domaine social allant de la politique internationale et nationale à la criminologie et au féminisme ; et finalement dans son exploration plus poussée du sujet de sa dissertation, il a ajouté trois décades de réflexion déterminée et de pratique psychanalytique clinique, d'où un travail soutenu durant un demi-siècle qui culmine dans un livre brillant, un classique.

Avant de conclure, j'aimerais dire brièvement que mon propre travail clinique permet d'ajouter à la démonstration du conflit psychique fondamental universel tel qu'il a été élucidé par Lussier. Je ne peux résister à citer une autodescription d'un patient dont le lapsus encapsule brillamment une thèse de Lussier : « Dans le va-et-vient de ma vie d'homme d'affaires, je suis assis sur le dessus et tous les autres sont en-dessous ; je siège ainsi au plus haut point, comme le Bill Gates de la culpabilité, et pour être nourri et survivre là-haut, je suis attaché à un cordon ombilical par lequel passe la culpabilité ». À part le matériel clinique, ce n'est pas par hasard que la plus grande tragédie grecque, *Œdipe Roi*, met en évidence ce conflit fondamental particulier avancé par Lussier. Si on ignore ceci, il est en effet impossible de comprendre vraiment le chef-d'œuvre de Sophocle.

Afin de clarifier davantage la question du conflit fondamental, on trouve dans « Les pulsions et leurs vicissitudes » de Freud la remarque portant sur le fait que la pression des pulsions n'a pas un impact « momentané » mais incessant. Une telle pression constante caractérise aussi le fonctionnement de l'Idéal du Moi, cette instance psychique la plus près du Ça. Je pourrais aussi

introduire un fait curieux et peut-être pas accidentel: l'idéalisation et la perfection sont des sujets qui conduisent les analystes à faire usage d'un langage exagéré. Dans «Le Narcissisme», par exemple, Freud lui-même est poussé à faire une affirmation globale selon laquelle «l'évaluation sexuelle exagérée d'un objet en est une idéalisation», comme si toute appréciation excessive devait être une idéalisation. Quand nous lisons plus loin dans le même texte que le fait d'être amoureux «élève l'objet sexuel en un idéal sexuel», nous devrions garder à l'esprit comment le mot «idéal», à moins que son sens réaliste ou irréaliste ne soit précisé, peut facilement induire en erreur le lecteur inattentif. Et encore, c'est Strachey lui-même qui propose que Freud utilise un langage exagéré dans la trente et unième des *Nouvelles conférences d'introduction*. De cette façon, Strachey fait de Freud celui qui émet l'impossibilité intrinsèque que le Moi-idéal exige «toujours une plus grande perfection», alors que Freud a simplement dit «toujours une amélioration» (Vervollkommung).

Pour terminer, *La Gloire et la Faute* du professeur Lussier abonde en matériel riche pour le clinicien, le théoricien, l'exégète de Freud et, de façon plus générale, pour la personne de notre époque qui est préoccupée par le politique et le social. Et nous pouvons envier de façon bienveillante ces jeunes analystes qui ont la chance de bénéficier de ce classique au début de leur carrière.

Patrick J. Mahony, Ph. D.  
Professeur Émérite, Université de Montréal  
Membre, Société Royale du Canada



# Table des matières

<b>Préface</b> .....	ix
<b>Remerciements</b> .....	xvii
<b>Introduction</b> .....	1
<hr/> <b>Chapitre 1</b>	
<b>Les positions fluctuantes de Freud : étude critique</b> .....	9
« Pour introduire le narcissisme » (1914) .....	9
« Deuil et mélancolie » (1917) .....	16
<i>Psychologie des groupes et analyse du Moi</i> (1921) .....	18
<i>Le Moi et le Ça</i> (1923) .....	26
<hr/> <b>Chapitre 2</b>	
<b>Les trois concepts et la notion de conflit : vues personnelles</b> .....	49
Les trois concepts .....	49
Le <i>Surmoi</i> et les controverses .....	52
Le conflit .....	55
Développement et conflit .....	60
Conflit et renoncement .....	64
<hr/> <b>Chapitre 3</b>	
<b>Présentations cliniques</b> .....	69
Le joueur invulnérable .....	70
Le penseur piégé .....	83
Le refuge dans l'échec scolaire .....	94
« Je est un autre » .....	98
Le dentiste et les carences de sa toute-puissance .....	99
Dieu ou Satan .....	102

## **Chapitre 4**

<b>La pensée française</b> .....	107
Daniel Lagache. Un pionnier .....	107
Bela Grunberger. Progrès et recul .....	113
Janine Chasseguet-Smirgel. Omniprésence de la maturation. ....	121
Jean-Luc Donnet et le Surmoi .....	128
La fonction de l'Idéal .....	133
Le clivage structural Moi-Surmoi .....	135
La question énergétique .....	137
L'Idéal du Moi et la réalité .....	138
L'humour .....	139
André Green .....	140
<i>Première partie</i> .....	141
<i>L'Idéal du Moi</i> . Premières formulations .....	142
La fonction de l'Idéal .....	144
Quelques remarques additionnelles .....	151
<i>Deuxième partie</i> .....	154
Le <i>Surmoi</i> protecteur .....	154
L'Idéal, mesure et démesure .....	155
La fonction de l'Idéal .....	156
<i>Le travail du négatif</i> (1993) .....	160
L'énergie du <i>Surmoi</i> .....	163
Une seule source énergétique ? .....	165
<b>Mot de la fin</b> .....	175
<b>Références</b> .....	179



## **Remerciements**

Le livre ne serait pas ce qu'il est sans les conseils généreux et éminemment judicieux de Patrick Mahony en vue de l'édition. Je lui exprime ma plus vive reconnaissance.

De plus, pendant quelques années, j'ai eu le privilège de discuter régulièrement du contenu de cet essai avec deux collègues, Louis Brunet et Diane Casoni. J'ai bénéficié grandement de leur apport et leur exprime ma gratitude.

## **Avertissement**

Tout au long du présent essai, il sera question de trois concepts fondamentaux de la psychanalyse – *Moi idéal*, *Idéal du Moi* et *Surmoi* – utilisés par les auteurs cités mais souvent dans des sens très différents. C'est pourquoi, afin de faciliter la tâche au lecteur, chaque fois qu'il sera question de ma conception personnelle de ces concepts, ils seront mis en italique alors que pour les autres auteurs, ils seront en caractères romains.

## Introduction

Dans le présent essai, je cherche à identifier les facteurs fondamentaux qui sont à l'œuvre dans les conflits majeurs avec lesquels la clinique psychanalytique nous confronte. J'en suis venu à conclure à une opposition irréductible entre les puissances du narcissisme et celles de la culpabilité. En somme, il s'agit du combat incontournable, chez tout homme et chez les névrosés en particulier, entre le *Moi idéal* et le *Surmoi*. Pour y arriver, il m'a d'abord fallu saisir la nature spécifique des trois concepts les plus en cause : le *Moi idéal*, l'*Idéal du Moi* et le *Surmoi*. On verra que de la nature de ces concepts découle naturellement la notion de conflit. Le travail repose donc sur une double base, théorique et clinique.

Il va de soi que le *Moi idéal* – *Moi idéalisé* – représente un sujet d'intérêt majeur et d'actualité. Quel que soit l'angle sous lequel on l'aborde – soit dans ses rapports avec le narcissisme, soit dans ses rapports avec le *Surmoi*, ces deux grands réservoirs de puissance chez les hommes – nous sommes tous concernés, individuellement et collectivement, de façon intime et profonde. Qui ou quel groupe pourrait prétendre, sans délirer, se poser psychologiquement à l'écart du destin du narcissisme et de son empire, ou à l'abri absolu de toute exigence morale, consciente et inconsciente ? Thème qui ne sera jamais épuisé, car les possibilités d'expression et de sortie au grand jour du *Moi idéal* sont variables à l'infini et diaboliquement insidieuses. L'humanité paye un prix incommensurable pour se rendre compte que l'idéalisation de soi – *Moi idéal* – de la communauté, de la nation ou de la race est à la source même des monstruosité les plus exacerbées et les plus fanatiques de l'histoire. Dans la psychopathologie d'aujourd'hui,

le rôle joué par le *Moi idéal* de la toute-puissance narcissique tend à s'accroître, alors que celui du *Surmoi* perd du terrain.

Puisqu'il s'agit de ma conception des concepts-clés, je devrai, pour situer le lecteur, ne pas tarder à en préciser le sens, l'étendue et les limites respectives. Ce point de départ correspondra, en fait, à mon point d'arrivée, après plusieurs décennies de travail psychanalytique et de fréquentation de la littérature pertinente. Aujourd'hui, un psychanalyste, s'il veut être entendu, n'a plus le choix; il doit d'abord préciser le sens qu'il donne aux concepts en question, car, bien qu'il s'agisse de concepts qui sont au cœur de la pensée psychanalytique, on trouve presque autant de définitions différentes qu'il y a d'auteurs. C'est la Tour de Babel. On comprendra peut-être pourquoi un peu plus loin.

Dans mon cheminement personnel, il y eut une première étape, dans l'exercice de la psychanalyse, qui m'a conduit au besoin de faire le point sur la dynamique conflictuelle de quelques-uns de mes patients. Mon intérêt s'est vite tourné vers le fonctionnement de l'appareil mental conçu comme actionné par ces facteurs relativement indépendants que sont le *Moi idéal*, l'*Idéal du Moi* et le *Surmoi*, en interaction constante entre elles, de même qu'avec le *Moi* et le *Ça*, donc le point de vue dit structural. J'arrivais assez bien à reconnaître la nature des conflits ultimes mettant aux prises ces mêmes agents ou instances<sup>1</sup> poursuivant des buts opposés. Théoriquement, tout s'est obscurci à partir du moment où j'ai scruté de plus près la pensée freudienne sur le sujet. Freud, bien sûr, fut le premier à m'ouvrir des pistes indispensables et il fut aussi le premier à brouiller ces mêmes pistes.

Mon intérêt clinico-théorique m'avait finalement amené à concentrer l'attention plus particulièrement sur deux études: «Pour introduire le narcissisme» (1914) et *Le Moi et le Ça* (1923), mes patients m'ayant plongé au cœur des problèmes mettant aux prises l'idéalisation narcissique de soi et la culpabilité. Ces

---

1. Pour être rigoureux, il serait préférable de réserver le terme d'instance pour les trois ensembles que sont le *Ça*, le *Moi* et le *Surmoi*, et de désigner les autres comme sous-instances; mais la littérature ne respecte pas toujours ces distinctions.

textes sont restés pour moi des œuvres choc en raison à la fois de leur profondeur et de leur confusion. L'étude de cet accouplement insolite – profondeur et confusion – m'a contraint de scruter de plus près toute la pensée de Freud sur ce sujet précis. J'en suis graduellement arrivé à considérer comme légitime, sur les plans théorique et clinique, de conclure à une distinction radicale entre ces trois concepts de base, en dépit de la perméabilité de leurs frontières respectives. Cette distinction repose sur l'opposition fondamentale entre la dynamique du narcissisme et celle de la culpabilité, entre les revendications irréductibles du *Moi idéal* et celles du *Surmoi* qui agissent souvent l'une sur l'autre comme des vases communicants.

Je crois pouvoir dire que je prends Freud à témoin des distinctions que je propose, à condition, bien sûr, d'ajouter qu'il en est lui-même venu à tout confondre, comme on le verra. Cette confusion, à mon avis, règne encore largement aujourd'hui, et même, comme on le verra bientôt, est considérée – en France en particulier – comme une « merveilleuse ambiguïté », riche de sens. C'est déjà dire l'étendue de la controverse et que je suis conscient de m'avancer sur un terrain périlleux.

Longtemps, j'ai poursuivi cette réflexion, contre vents et marées. J'ai mis mes hypothèses à l'épreuve, les confrontant avec les opinions adverses. J'en suis toujours sorti avec une conviction accrue quant au bien-fondé de mes distinctions, malgré quelques moments ténébreux. C'est le résultat de cette réflexion continue et de ces nouvelles confrontations que je présente aujourd'hui. J'ai choisi de dialoguer avec la pensée française, à partir de quelques-uns de ses représentants. J'ai aussi étudié un large secteur de la littérature récente de langue française sur la question qui nous occupe<sup>2</sup>.

---

2. En particulier, les nombreux textes soumis pour le Congrès à Montréal des psychanalystes de langue française, dont le thème principal était *L'Idéal transmis* (2002). Chaque auteur utilise abondamment les trois mêmes concepts de Moi idéal, Idéal du Moi et Surmoi, le plus souvent donnant à chacun une définition divergente et même contradictoire d'un auteur à l'autre.

Cette nouvelle incursion dans la littérature n'a pas manqué d'accentuer grandement la confusion déjà régnante. Dans la compréhension que chaque auteur se fait des trois concepts en question, c'est la confusion des langues, chacun y allant de sa propre définition qui ne correspond pas à celle du voisin. Je reste toujours étonné de constater que chaque auteur se réclame de Freud alors que les conceptions, le plus souvent, se contredisent d'un auteur à l'autre. Faut-il regretter que Freud n'ait pas jugé à propos de préciser sa pensée ? Je n'ignore pas que plusieurs auteurs de premier rang croient qu'une telle précision eût été néfaste ; ils se disent convaincus que cette interpénétrabilité des trois concepts, leur caractère indistinct et mobile est une richesse et qu'elle correspond à la réalité dynamique du vécu de tout un chacun. Je respecte cette pensée mais ne la partage que très partiellement et encore ! Quand, au sein d'une même discipline qui a adopté des concepts-clés, chacun y parle une langue individuelle ayant peu en commun avec celle de chacun des autres, je me demande s'il faut y voir une richesse ou un symptôme ?

Conscient des écueils possibles, je signale que je ne souhaite pas que ces concepts majeurs soient enfermés dans des cadres théoriques sclérosants. Je cherche à m'inspirer le plus possible de la mise en garde, au début de la riche monographie de Jean-Luc Donnet sur le Surmoi (1995). Le comité de rédaction, des psychanalystes chevronnés, en préface, nous rappelle « qu'il faut récuser [...] toutes les fausses cohérences pour respecter la remarquable ambiguïté des fonctions du Surmoi ». Entendu. Ce qui fait qu'il devient gênant de ne pas être d'accord. Mais affirmer qu'elle est remarquable n'est pas une preuve. Le philosophe, de son côté, nous dit que rigueur n'est pas rigidité. Quand la situation est telle que le lecteur doit effectuer lui-même le lexique propre à chaque auteur quant à ces concepts fondamentaux, à leur essence première, je me dis qu'il y a impasse et que nous patageons inutilement dans le chaos. Après tout, la cohérence n'est ni un frein, ni un carcan mais un moyen pour permettre d'aller plus loin. Il peut y avoir autant de définitions de Dieu, du Temps ou de l'Être qu'il y a de philosophes, mais le point de départ ne prête pas à confusion. Les hypothèses et conceptions peuvent varier à l'infini mais l'objet de base reste le même.

Si ma comparaison avec le travail du philosophe sur les concepts fondamentaux cloche sous certains points, sur d'autres elle reste valide ; car les concepts de *Moi idéal*, d'*Idéal du Moi* et de *Surmoi* sont des concepts sources en psychanalyse, et si la liberté d'emploi fait que chacun des trois peut se dissoudre dans un autre et y perdre sa nature, il y a danger de fourvoiement et de piétinement. Dans le domaine de la connaissance, il y a les divergences qui sont une invitation au progrès et les autres qui mènent à la stagnation.

J'en arrive à l'énoncé de ma façon de concevoir aujourd'hui ces trois instances en me limitant pour le moment au strict minimum.

Mes années d'exercice de la psychanalyse me permettent de réaffirmer aujourd'hui les mérites théoriques et cliniques de ma position sur la nature de ces trois instances qui sont en confrontation continue au sein de la personnalité, ce que, dans un premier temps, je résumerai de la façon suivante :

- Le *Moi idéal*. Il répond à ce noyau psychique où se réfugient les fantasmes de toute-puissance narcissique, formation souvent considérée par Freud comme entretenant un idéal de perfection narcissique. Il est en somme l'héritier du narcissisme originel et ignore l'objet en tant que tel.
- L'*Idéal du Moi*. Il correspond, *grosso modo*, à ce que la psychologie traditionnelle appelle nos ambitions, celles qui sont réalisables, contrairement à celle du *Moi idéal*. Il se nourrit de l'identification aux parents idéalisés et à même les idéaux proposés par la société.
- Le *Surmoi*. Il est le réservoir des interdits sous forme d'identification ; interdits imposés d'abord par les parents, et parvenant au psychisme par voie d'introjection ou d'intériorisation. Il est l'héritier du Complexe d'Œdipe et la source du sentiment de culpabilité. Il intègre le *Surmoi* des parents.

Ces définitions ne correspondent que partiellement à la pensée de Freud et à la pensée psychanalytique en général ; elles entrent souvent en opposition avec une partie de ce que

Freud affirme. C'est surtout ma conception du *Surmoi* qui soulève le plus grand nombre de questions et des plus difficiles. Dans un chapitre subséquent, j'aurai donc à y revenir. Ma compréhension de ces trois concepts, de même que ma délimitation de leur champ respectif d'action, ont résisté étonnamment au temps et à l'expérience. Je dirai même qu'avec la poursuite assidue du travail psychanalytique auprès des adultes, ainsi qu'à partir de réflexions sur la démesure des grands conflits où les nations, les races, les religions s'affrontent, mes positions s'en sont toujours trouvées renforcées, approfondies. Ces trois concepts, ainsi définis, restent au centre de ma conception d'un conflit fondamental entre narcissisme et culpabilité. Dans un chapitre subséquent, je développerai ce point de vue. Étant donné que toutes les histoires de cas présentées sont du seul sexe masculin, ma conception du conflit ne peut être proposée en tant que générale et fondamentale que pour les hommes, et ce, à quelques exceptions près. Par contre, la compréhension des trois concepts en question vaut pour les deux sexes.

Faute d'espace, je dirai un mot seulement pour rendre hommage aux auteurs qui, les premiers, parallèlement à Freud, ont orienté ma pensée et mon parcours. Il y eut le travail de Maurice Bouvet (1967) sur les névrosés obsessionnels et leur dépersonnalisation, analyse qui venait s'ajouter à celles de Freud sur le recours massif à la pensée magique chez les mêmes obsessionnels, des plongées donc dans les couches prégénitales. Il y eut les travaux de Bela Grunberger sur le narcissisme (1971), en particulier celui du stade anal; il a mis l'accent sur «le trauma – universel – de la perte de la toute-puissance narcissique», ou encore sur l'intensité des désirs œdipiens en vue de «la reconquête de la toute-puissance perdue». Enfin, de façon toute particulière pour moi, il y eut les analyses perspicaces et pénétrantes d'August Aichhorn (1935). Il fut le premier à comprendre que le thérapeute devait se montrer plus fort, plus grand, plus invulnérable que le délinquant, pour pouvoir déclencher une relation transférentielle de nature narcissique. Le délinquant, dit-il, ne s'attachera qu'à plus fort que lui-même. Le thérapeute doit devenir comme l'hypnotiseur, la personification du *Moi idéal* du délinquant, un *alter ego* projeté. Il a compris que le futur délinquant



ne fait qu'effleurer l'Œdipe, et, sous le coup de la terreur déclenchée par la confrontation œdipienne, due à la présence d'un rival conçu comme démesurément tyrannique, il régresse, dénie l'Œdipe, pour se réfugier dans la sphère magiquement sécurisante de la toute-puissance anale. De là surgira l'identification à l'agresseur. Par la suite, je fus particulièrement influencé par la pensée de Edith Jacobson, Donald Winnicott, Bertram Lewin, Otto Kernberg, Piera Aulagnier et en particulier, André Green.

Pour être fidèle à mon évolution personnelle, il faudrait que je présente simultanément mes cas cliniques et ma compréhension théorique de ces cas avec l'aide de Freud et de quelques auteurs. Ce que je ne peux pas faire. Je crois quand même être fidèle à mon itinéraire en commençant par exposer comment j'en suis venu à lire Freud, à le comprendre et à le discuter; à vrai dire, c'est mon expérience clinique qui, parfois, m'empêchait de le suivre à la lettre sur plusieurs points, en me faisant voir plus clairement la confusion. Les deux ordres de facteurs, théorique et clinique, ne seront donc pas trop isolés l'un de l'autre. Je disais que je trouve toujours dans Freud, dans certains de ses textes majeurs, les données encore indispensables pour la saisie de l'essentiel quant au sens à attribuer aux trois concepts à l'étude, et que c'est aussi dans Freud que je n'ai cessé de déceler l'origine de tous les malentendus entretenus dans la littérature sur le sujet, à l'origine de beaucoup de confusion. Je crois que les ambiguïtés chez Freud étaient loin d'être toujours délibérées.



## Les positions fluctuantes de Freud Étude critique

Les trois concepts étudiés nous ramènent évidemment au cœur de la question du narcissisme. Il serait fort injuste et de mauvaise foi de penser que c'est par narcissisme chauvin que les psychanalystes en font remonter l'origine aux travaux de Freud. Cependant, sans refuser aux poètes et romanciers la priorité spécifique qui leur revient, il faut reconnaître que Freud fut le premier à aborder systématiquement et scientifiquement le narcissisme en le plaçant dans le cadre d'une conception de la personnalité. Je m'en tiendrai surtout aux quatre textes plus décisifs sur la question qui nous occupe, c'est-à-dire « Pour introduire le narcissisme » (1914), « Deuil et mélancolie » (1917), *Psychologie des groupes et analyse du Moi* (1921) et *Le Moi et le Ça* (1923). De plus, à l'occasion, j'aurai à mentionner comment Freud s'est prononcé dans quelques autres textes, tout en respectant la terminologie utilisée par Freud lui-même.

### « POUR INTRODUIRE LE NARCISSISME » (1914)

On le sait, ce texte nous propose de nouveaux concepts pour la psychanalyse : Idéal, Moi idéal<sup>1</sup>, Idéal du Moi et instance critique. La pensée de Freud va poursuivre presque simultanément deux directions majeures se chevauchant le long du texte : d'un côté,

---

1 Freud n'utilisera ce terme que quelques fois dans ce seul article, le délaissant au profit de l'*Idéal du Moi*. Seul dans le monde entier – il aimait ça – Lacan a perçu une différence essentielle entre les deux concepts dans cet essai de Freud. Des expertises de linguistes ont prouvé le contraire. Une autre de ses fumisteries et mystifications.

le cheminement du narcissisme originel et de l'autre, celui de la morale. On le voit comme hanté par les tourments de l'homme et de la femme en quête à la fois de perfection narcissique et de perfection morale ; il entrecroise les deux, je crois à son insu, tout en voulant les distinguer spécifiquement, quant à leur origine et leur évolution.

Le simple terme initial d'Idéal va prendre plusieurs directions<sup>2</sup>. Nous allons le retrouver dans le Moi idéal, dans l'Idéal du Moi pour le retrouver enfin, en 1923, accompagnant le Surmoi qui prendra la relève de l'« instance critique » de 1914. C'est là sans doute ce qui fera dire à André Green que Freud a laissé le champ libre à la « fonction de l'idéal ».

Dans la troisième partie de son essai, celle qui nous concerne, Freud part du postulat qui veut que le psychotique ait retiré ses investissements du monde extérieur et il conclut qu'à la faveur de ce retrait, le mégalomane a réinvesti son propre Moi. Après avoir souligné les analogies entre la mégalomanie normale et pathologique, Freud s'arrête sur le développement normal et se demande ce qui est advenu de la libido du Moi chez l'enfant une fois domptée la mégalomanie initiale. Il anticipe que la réponse va nous conduire à la saisie de la psychologie du refoulement, intuition majeure sur le futur Surmoi, sans rapport avec le Moi idéal qu'il abordera après. On voit donc très tôt le narcissisme et le refoulement apparaître côte-à-côte. Quand un désir narcissique rencontre les obstacles culturels et éthiques, il subit souvent le refoulement, signe que, dans les cas heureux, l'enfant, dit Freud, a érigé en lui un « Idéal » par lequel il mesure son Moi-actuel réel. L'Idéal, évidemment, représente ici **d'abord** la volonté des parents avant de représenter la sienne propre. Idéal donc en tant que source de refoulement-renoncement, alors que les exigences du narcissisme originel peuvent être refoulées, mais non être, de par leur propre nature, source de renoncement.

---

2. Selon Patrick Mahony – communication personnelle – « idéal » était pour Freud, au début, un terme à usage multiple, facilitant beaucoup de variations de sens. Pas étonnant qu'il ait été graduellement négligé.

Ayant pris comme point de départ la mégalomanie initiale, normale, Freud devient immédiatement préoccupé par les réactions de l'enfant aux parents éducateurs qui lui imposent un modèle de conduite régi par des interdits et des exigences éducationnelles. Il est d'emblée saisi par le narcissisme confronté à la morale. Le narcissisme de la perfection – qui n'est peut-être, je me dis, qu'un fantasme, une fiction, un mythe – a la vie brève ; les confrontations avec la réalité et l'éducation ne tardent jamais à s'interposer. Des compromis deviennent nécessaires. L'enfant doit vite faire le deuil de son narcissisme absolu s'il veut conserver l'amour de ses parents, s'il veut éviter de rester ou de devenir mégalomane, délinquant ou pervers. L'enfant dit normal a donc fait place en lui à cet « Idéal », instance critique interne, qui lui dicte une ligne de conduite et commande le refoulement. Freud a saisi que l'enfant en venait à déposer dans son psychisme, à y installer un principe de conduite qui provient de l'autre, du parent qui surveille, qui condamne ; comme dit Victor Hugo : « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn ».

Nous sommes donc amenés par Freud, en premier lieu, à partir de la mégalomanie, sur le terrain du limitatif, du prohibitif ; des limites sont imposées aux prétentions du narcissisme originel toujours vigilant. Pourtant, dans la suite immédiate de son texte, Freud va nous entraîner sur un autre terrain, pour nous dire autre chose, autre chose qui est le contraire. Il délaisse pour un temps – ce qu'il fera souvent – la ligne de pensée qui vient de l'amener à concevoir l'« instance critique » pour subitement retracer le destin du narcissisme originel, c'est-à-dire la mégalomanie de la toute-puissance jusqu'à la perfection. Conjointement à l'« instance critique » vont surgir divers concepts. Il enchaîne, dès le paragraphe suivant, avec un nouveau concept : « À cet Idéal du Moi (*Idealich*) s'adresse désormais l'amour de soi précédemment éprouvé par le Moi réel » (G.W., 10, p. 161 ; S.E., 14, p. 94)<sup>3</sup>. Le simple terme Idéal est devenu Idéal du Moi, porteur

---

3. Par souci de commodité, pour les citations tirées de l'œuvre de Freud, la pagination renvoie le plus souvent à la Standard Edition (S.E.), sauf avis contraire pour ce qui est de la *Gesammelte Werke* (G.W.). Les traductions de l'allemand sont de l'auteur.

d'un sens nouveau. Et le texte de poursuivre avec une grande clarté, précisant que le narcissisme va se loger ailleurs ; il refait surface «déplacé sur ce nouveau Moi idéal» (*ideale Ich*). Dans la même phrase nous avons deux termes pour désigner le même contenu, mais la suite élimine toute ambiguïté sur la pensée de Freud à ce moment précis : «Ce Moi idéal (*ideale Ich*), tel un Moi infantile, se considère comme possédant toute perfection». Et il mettra les points sur les «i» en affirmant que les hommes sont incapables de renoncer à une satisfaction qu'ils ont déjà éprouvée, en particulier la perfection narcissique de l'enfance. Contraint par l'éducation à sacrifier cette perfection, l'enfant la récupère «grâce à cette nouvelle formation, qu'est le Moi idéal (*Ichideal*)», ce qui mène à trois les concepts allemands très voisins destinés à décrire ce même contenu (*Idealich, ideale Ich, Ichideal*). On voit bien l'équivalence entre perfection narcissique et Moi idéal, de même que la distance considérable d'avec l'Idéal conçu comme source de refoulement et donc de limitation. Ajoutons avec Freud lui-même que ce que l'homme «projette au-devant de lui, c'est-à-dire en lui-même, comme étant son Idéal, est le substitut de son narcissisme perdu au sein duquel il était son propre Idéal» (p. 161). Il devient donc justifié de penser que cet Idéal «projeté en lui» ne peut pas être le même que l'autre «Idéal» introjecté, conçu en tant qu'influence critique, source de limitation du narcissisme.

Freud nous prévient alors qu'il ne faut pas confondre la formation d'un Moi idéal (*Ichideal*) avec la sublimation des pulsions. Un homme qui a échangé son narcissisme originel en faveur d'un Moi idéal élevé (*hohen Ichideals*) n'a pas pour autant réussi à sublimer ses pulsions libidinales ; cet *Ichideal* peut proposer une telle sublimation mais non l'imposer. Ici, Freud propose donc deux sortes de Moi idéal : celui du narcissisme originel et le Moi idéal élevé (*hohen*), faisant preuve d'un narcissisme moins archaïque. Je m'arrête là-dessus. On pourrait y voir ou bien, de nouveau, l'origine d'une confusion, ou bien l'affirmation d'une unicité de fonction entre Idéal et instance critique. On a vu que le narcissisme originel s'était réfugié dans le fantasme du Moi idéal qui le contient comme un bien intouchable au profit de

l'amour de soi sur une base archaïque. C'est ce même Moi idéal – terme de Freud – qui serait aussi en mesure de proposer au Moi la sublimation, donc le renoncement, dans un premier temps. Toutefois, Freud reprend immédiatement la même pensée mais en utilisant de nouveau le simple terme d'Idéal, plutôt que Moi idéal, pour désigner l'instance qui propose la sublimation sans pouvoir l'imposer. Ce terme d'Idéal est celui qu'il venait d'utiliser, au début de la troisième partie de son essai, pour d'abord désigner l'instance interne qui gouverne le comportement de l'homme civilisé, contrairement à son frère pervers ou criminel qui refuse la loi – donc instance qui *impose* renoncement et sublimation. Alors, on n'y échappe pas : il y a utilisation ambiguë d'un même concept pour décrire des fonctions diamétralement hétérogènes : d'un côté l'Idéal est une instance qui impose le refoulement et le renoncement et de l'autre, l'Idéal n'est qu'un modèle de comportement, modèle souhaitable invitant à la sublimation. Je considère ce point de doctrine comme pouvant justifier en bonne partie ma façon de concevoir l'*Idéal du Moi* en tant que distinct du *Moi idéal* : loin d'être archaïque et plus en mesure d'être pris comme modèle sur un mode réaliste. Chaque fois, à une exception près, que Freud utilise le simple terme d'Idéal, je le vois comme prenant une certaine distance par rapport au Moi idéalisé de la perfection narcissique immuable.

La suite de l'essai nous réserve encore des surprises, car les facteurs censure et prohibition vont gagner encore plus de terrain. C'est la conscience – la voix de la conscience – qui voit à ce que des satisfactions narcissiques soient assurées par l'Idéal du Moi (*Ichideal*). Elle surveille le Moi et mesure son mérite en fonction des directives de cet Idéal. Je dirais que Freud nous amène ainsi sur le terrain du narcissisme au second degré, le narcissisme qui s'élève d'un cran sur la voie de la socialisation grâce à la structure naissante de la personnalité, c'est-à-dire l'instance critique interne. Le besoin d'être aimé, de conserver l'amour de l'objet, en vient à prendre plus de poids que l'amour de soi ; la relation d'objet supplante la seule relation à soi. La perfection morale déloge la perfection narcissique. C'est à ce moment que Freud perçoit un rapport intime avec le délire d'observation de soi du paranoïaque,

pour rappeler que c'est l'influence critique des parents qui incite le sujet à former un « Idéal du Moi », « instance critique d'observation ». Le censeur du rêve est identifié comme manifestation de l'Idéal du Moi.

En raison des sens multiple attribués au même concept, l'Idéal du Moi, nous sommes confrontés à une confusion sémantique. On ne voit plus très bien qui représente quoi dans ces fonctions divergentes attribuées à l'« Idéal », dans cet échange des rôles entre Idéal du Moi en tant qu'idéal de vie et l'Idéal du Moi en tant que regard critique. Ce n'est pas parce que le même et unique objet – père ou mère – remplit les deux fonctions dans le monde extérieur qu'il en va de même sur la scène interne, après les introjections respectives et les clivages opérés par le Moi. Les choses pourtant deviennent momentanément claires quand Freud précise que le délire de persécution révèle la genèse de l'« instance critique », qu'il est l'exacerbation de la voix de la conscience. Mais tout se gâte de nouveau quand Freud propose que la révolte délinquante nous montre que l'Idéal du Moi est d'abord et avant tout une influence hostile de la source externe parentale (p. 96). Les choses seraient claires ici, si le terme utilisé était l'instance critique et non l'Idéal du Moi.

Beaucoup de confusion serait évitée s'il était respecté qu'en principe, on ne se révolte pas contre un idéal proposé si cet idéal se situe en ligne directe avec le narcissisme de base, et qu'en principe toujours, c'est contre un idéal moral excessif que le sujet peut être amené à se révolter. Le rejet d'un idéal de perfection narcissique ne vient que dans un deuxième temps, après des expériences d'impuissance conduisant à la révolte, à la délinquance ou à la dépression par sentiment étouffant d'infériorité. On verra plus souvent de graves inhibitions surgir pour se protéger de la solution hypomaniaque. Freud résumera sa pensée en précisant que le développement du Moi consiste d'abord en une prise de distance par rapport au narcissisme originel de perfection, pour ensuite donner lieu à un vigoureux effort pour le recouvrer, grâce au déplacement de la libido sur l'Idéal du Moi (*Ichideal*). La raison de ce changement de concept reste ambiguë, car Freud avait dit aussi le contraire, c'est-à-dire que dans le fantasme du Moi idéal, le sujet cherche à récupérer son narcissisme originel.



Quand le Moi, précise-t-il, procède aux investissements d'objets, il s'appauvrit d'autant, de même qu'il s'appauvrit en faveur de cet Idéal du Moi en tant qu'instance critique qu'il cherche à satisfaire. On remarque le rapport avec cette autre affirmation qui présente l'Idéal du Moi comme imposant de sévères restrictions au Moi par injonctions et censure. De plus en plus, nous sommes maintenant situés bien loin des premières formulations où le Moi s'agrandit grâce à la formation fantasmatique d'un Moi idéal qui récupère le narcissisme de la perfection en danger de naufrage. En voilà peut-être déjà assez pour juger approprié de distinguer *Moi idéal*, *Idéal du Moi* et instance critique.

L'essai se termine par une accentuation de la confusion dans l'emploi des termes, quand il est question d'une forme pathologique de relation amoureuse. Une personne, dont le Moi est gravement atteint par incapacité de nourrir son Idéal du Moi (*Ichideal*), peut chercher à recouvrer son narcissisme originel en s'attachant et en s'identifiant à un objet d'amour conçu comme répondant à l'idéal narcissique rêvé. Je crois légitime de conclure que le terme d'Idéal du Moi, dans ce contexte, n'a rien de commun avec une censure et qu'il est confondu avec le *Moi idéal*. Le seul facteur déclenchant ici n'est pas une « instance critique » qui commande le refoulement mais bien une baisse trop poussée de l'estime de soi.

Ces pages de Freud, si déterminantes pour la suite de la pensée psychanalytique, présentent donc une série prolongée d'alternances subites, nous menant d'un terrain psychologique à un autre – narcissisme et morale – sans préavis, un tourbillon au sein duquel l'enchaînement des idées se perd. Je crois qu'à ce moment de sa réflexion, Freud est simultanément aux prises avec deux problèmes primordiaux qu'il veut cerner conjointement, le narcissisme peu domptable et la morale culpabilisante. Il les entremêle, en obscurcit les frontières, les superpose et pourtant parfois, on l'a vu, il les départage avec une étonnante lucidité. Ce sont des moments de grâce où Freud ne laisse aucune place à la confusion. On imagine assez bien, sur le plan personnel, chez l'homme Freud, des affrontements internes d'envergure pour la pensée, en profondeur, pouvant être à l'origine d'un tel tourbillon. Un combat de démiurge avec les puissances.

## «DEUIL ET MÉLANCOLIE» (1917)

Ce texte est une des étapes majeures sur la voie qui mènera à notre pièce de résistance, *Le Moi et le Ça*. Nous retiendrons seulement ce qui touche de près notre sujet. Disons d'emblée que Freud s'attarde à peine cette fois sur l'Idéal du Moi en tant que formation au service de la sauvegarde du narcissisme originel, sauf quand il s'agit de la phase maniaque. Il parlera en termes de clivage entre l'instance critique – futur *Surmoi* – et le Moi, au point que cette instance peut devenir non seulement indépendante mais aussi une maladie de par sa propre évolution.

Devenu autonome, propulsé par la régression au sadisme anal, cet agent critique, désormais clivé, a ses coudées franches pour faire entrer la haine en opération contre le Moi devenu masochiste, l'écrasant de reproches, le dénigrant, le couvrant de honte et à l'occasion le conduisant à la mort (suicide). C'est ainsi, paradoxalement, par le recours à la haine, que la relation à l'objet d'amour perdu peut être sauvegardée, malgré les apparences, grâce donc à ce lien sadomasochiste. Le déprimé ne renonce jamais à l'objet; il est prêt à tout pour que «l'amour échappe à l'extinction».

Quand Freud scrute la pathologie du déprimé pour en saisir les mécanismes, toute ambiguïté disparaît. Sans équivoque possible, la dépression nous révèle le poids de l'instance critique hypertrophiée, tyranniquement écrasante pour le Moi sur la scène régressivement sadique. Cet agent (censure, voix de la conscience), qui de lui-même peut évoluer «en maladie», agit toujours dans le sens d'une tyrannie morale inconsciente, jamais dans le sens de la mégalomanie; si tout bascule dans la manie, c'est alors pour céder la place à une autre instance, sur la base d'un autre clivage. Freud en effet précise que «le maniaque démontre sa libération de cet objet d'amour devenu instance tyrannique de souffrance» (G.W., 10, p. 422). Une fois ainsi libéré, le Moi cesse d'être étouffé et peut recouvrer alors régressivement des formes magiques et archaïques d'amour de soi; il y arrive grâce à une identification fusionnelle à une image maternelle idéalisée et tout à la fois source illimitée d'amour. L'instance critique éliminée

par la magie du déni, le Moi ne risque pas d'être confronté à des interdits et à des restrictions. Tout devient possible, tout est permis. Un paradis. Le règne du *Moi idéal*.

Le rôle du narcissisme fait donc une nette apparition uniquement quand il est question de la phase maniaque et du retour régressif vers les investissements narcissiques. Je signale un point central: ces investissements narcissiques ne sont possibles qu'une fois que le Moi, grâce au déni, a réussi à se libérer de l'objet interne qui le torture, c'est-à-dire l'instance critique devenue autonome. Malheureusement, cette même instance critique sera, par la suite, appelée par Freud soit Idéal du Moi, soit Surmoi. Je crois justifié de penser que l'Idéal du Moi dont il était dit en 1914 qu'il venait à la rescousse du sentiment de toute-puissance narcissique, ne peut rien avoir en commun avec ce dont le Moi doit se libérer pour récupérer son sentiment de triomphe narcissique. Il faudra y revenir car il y a ceux qui jugent peut-être trop simple cette façon de voir.

Je reconnais qu'il peut y avoir des nuances à apporter dans cette conceptualisation qui retire à l'instance critique (*Surmoi*) toute contribution directe au renflouement du narcissisme originel; ces nuances toutefois ne changeront pas le fond des choses théoriquement. Selon les précisions apportées par Edith Jacobson (1973), complétant la pensée de Freud sur la dynamique des identifications dans la dépression sévère ou mélancolique, il faut voir la régression du Moi comme responsable de l'apparition d'identifications de deux ordres. Il y a, au sein du Moi, une identification avec l'objet en tant que *haï* pour avoir abandonné ou rejeté le sujet; au sein du *Surmoi*, une identification avec le même objet d'amour mais en tant qu'indispensable quoique sadique. Mieux vaut, dit Edith Jacobson, un objet d'amour sadique que pas d'objet, c'est-à-dire le vide, la psychose.

On pourrait donc en conclure que cette instance critique, régressée au niveau sadique, acquiert ainsi une toute-puissance qui a sans doute des affinités avec la toute-puissance narcissique des origines. La haine et la domination sont investies «positivement», permettant une nouvelle façon de devenir invulnérable, sans limites, aux dépens du Moi, aux dépens du sujet, par fidélité

à l'objet d'amour qui s'est ainsi réfugié dans l'instance critique devenue sadique. Serait-il légitime de considérer cette instance critique (*Surmoi*) comme idéalisée ? J'en doute. Si cet objet d'amour, objet sadique, était introjecté en tant que tel dans le Moi, menant à une identification *totale* à l'agresseur, c'est-à-dire une forme de délinquance, je pourrais dire oui, la force sadique écrasante étant devenue valorisée sur une base primitive. Mais alors, on n'est plus dans le champ de la dépression ; la délinquance n'est pas la dépression, même si elle sert de protection contre celle-ci. Dans mon propre langage, en raison de la régression, nous sommes rendus sur le terrain du *Moi idéal* qui se manifeste par la haine, ayant uni son action à celle du *Surmoi* sadique mais non pas pour se tourner dépressivement contre le Moi mais contre l'objet, contre le monde extérieur.

Par ailleurs, pouvons-nous mettre sur un pied d'égalité le narcissisme béat du type qui se déclare roi dans un délire éclaté, et celui de cet autre qui vit au bord du suicide et qui n'a d'autre compensation que celle d'exercer par procuration un sadisme omnipuissant et anéantissant pour lui-même ? Dans le suicide, le narcissisme finalement échoue alors que dans la manie et la mégalomanie il y a triomphe, peu importe qu'il soit éphémère. Si le suicidaire devient maniaque, il faut alors conclure que le narcissisme inhérent à l'exercice de la violence sadique contre lui-même ne le nourrit pas suffisamment, pas autant que dans la manie. La différence me paraît digne d'attention.

### ***PSYCHOLOGIE DES GROUPES ET ANALYSE DU MOI (1921)***

Cet autre texte innovateur apporte à son tour ses lumières et sa confusion sur l'emploi des concepts. Pour clarifier ce qu'il entend par Idéal du Moi, à ce moment de sa pensée, Freud parle du petit garçon en grande admiration devant son père. Il ne lui reconnaît que des qualités impressionnantes : force, toute-puissance, invincibilité, etc. Le père est démesurément grandi et Freud de conclure : « Nous pouvons simplement dire qu'aux yeux de l'enfant, le père devient son idéal ». Opération fantasmatique chez l'enfant pour donner de l'extension au Moi, c'est-à-dire pour nourrir, je dirais, son *Idéal du Moi*, quand ce n'est pas son *Moi idéal*.

Au Chapitre VII, Freud condense admirablement sa pensée, ou plutôt un secteur de sa pensée : « L'Idéal du Moi est l'héritier du narcissisme originel ». Ainsi Freud place les choses dans le prolongement direct de toute une section du texte de 1914. Cette formule heureuse met en évidence l'unité fonctionnelle génético-dynamique entre narcissisme originel et Idéal du Moi, unité qui laisse l'instance critique (*Surmoi*) dans un champ distinct ; l'Idéal du Moi, dans ce passage de Freud, correspond à ce que j'appelle *Moi idéal*.

À première vue, le Chapitre VIII paraît s'opposer à mes positions théoriques, quand Freud aborde la psychologie de la relation amoureuse et l'état hypnotique ; mais je crois pouvoir démontrer qu'il n'en est rien. Freud y analyse l'attitude du sujet qui idéalise l'objet d'amour et il l'assimile à celle de l'hypnotisé envers son hypnotiseur. Il y voit une sorte de dévotion totale et aveugle au point que l'individu en vient à être dépourvu de toutes les fonctions jusque-là dévolues à l'instance critique appelée aussi Idéal du Moi ; elles cessent complètement d'opérer, elle est réduite au silence. Tout ce qui est voulu par l'objet d'amour est bon et sans reproche. La conscience n'est plus, le jugement moral du Moi s'est éteint. Comme dans l'hypnose, l'Idéal du Moi, narcissique, s'est retiré en faveur de l'objet externe idéalisé. Et Freud de conclure : « Il ne fait aucun doute que l'hypnotiseur – comme l'objet d'amour – a pris la place de l'Idéal du Moi » (S.E., 18, p. 113). Je lis donc ces lignes comme signifiant que l'Idéal du Moi narcissique, projeté régressivement sur l'objet, signe la dissolution de l'instance critique.

Cette façon de présenter les choses pourrait bien servir de réfutation par excellence à mon hypothèse de travail, puisqu'il est dit que l'individu, à la fois, craint et vénère le même objet et que, par conséquent, il n'y a pas lieu de procéder à des distinctions fonctionnelles entre instance critique et Idéal du Moi. Ces passages de Freud sont sans doute pour une large part à l'origine de la pensée psychanalytique si répandue qui se refuse à dissocier Idéal du Moi et Surmoi, Idéal du Moi considéré ici comme facteur narcissique. Je maintiens que c'est dans le sens contraire qu'il faut conclure. L'essentiel, selon moi, tient au fait de la régression.

Dans la relation amoureuse décrite par Freud, comme dans la relation hypnotique et autres conditions pathologiques de dépendance, on observe une certaine déstructuration de la personnalité consécutive à une régression à un niveau présurmoïque – contexte qui correspond à celui où l'enfant n'est pas encore engagé dans une relation de rivalité strictement œdipienne. À cette période, l'enfant, en effet, admire et craint la même personne dans le monde extérieur, période marquée par une incontournable dépendance. Nous verrons, dans *Le Moi et le Ça* (1923), qu'avec l'Œdipe proprement dit, cet objet unique, une fois l'intériorisation commencée, va se scinder sur la scène interne pour donner deux instances en presque perpétuelle confrontation, le *Moi idéal* et le *Surmoi*, selon ma terminologie. Ce qui fait que désormais le Moi craindra l'un, inconsciemment pour échapper à la culpabilité, alors qu'il puisera dans l'autre pour nourrir sa soif narcissique. L'unicité de l'objet, au plan psychogénétique, n'empêche pas, subséquentement les clivages de cet objet de se produire, dans le psychisme, ni la mutation au sein des fantasmes créateurs de structures. Ce clivage me paraît plus marqué chez les garçons que chez les filles. Les féministes – et les autres – ont tort de conclure que cette hypothèse sur le *Surmoi* trahit un penchant phallogénique, au contraire, un *Surmoi* rigide plutôt que souple n'est en rien un gage de supériorité morale, mais plutôt un signe d'appauvrissement. Le névrosé, avec ses obsessions et ses scrupules, n'est supérieur à la fille hystérique que par l'étendue de sa sclérose psycho-affective.

Même accord et même désaccord avec Freud quand il aborde le rôle joué par l'hypothétique père de la horde primitive, ainsi que le besoin irrésistible que manifestent les groupes ou les foules d'être dominés par un tyran tout-puissant et menaçant tout à la fois. Ce tyran est décrit comme n'aimant que lui-même, faisant preuve d'un narcissisme outrageant et d'indépendance absolue, et il règne par la terreur. Freud de conclure encore ici que le père pour la tribu, de même que le père archaïque pour l'enfant, représentent l'Idéal qui gouverne le Moi. Pour ma compréhension personnelle, il me suffit d'ajouter qu'il s'agit encore de position précœdipienne, présurmoïque et que cet Idéal représenté dans le tyran ou le père est le fruit de la projection d'un

Idéal interne précaire, le *Moi idéal*. Pour être conséquent avec moi-même, il me faut convenir que cette attitude d'admiration inconditionnelle et cette satisfaction à être dominé se doublent d'une identification primaire, magique, à l'objet idéalisé. Mais c'est alors qu'il faut postuler qu'il n'y a rien de commun, du point de vue du fonctionnement dynamique et des forces en cause, entre cet objet idéal, externe et interne, et l'instance critique qui, elle, est consécutive à l'introjection d'un interdit qui devient identification limitative.

L'identification primaire, magique, d'essence narcissique, isolée de toute fonction critique, est par ailleurs fort bien confirmée par Freud. Il constate que chez un grand nombre d'individus, la séparation évolutive et structurante entre le Moi et l'Idéal du Moi, dans le sens ici d'une instance narcissique, n'est pas très marquée ; au contraire, « les deux coïncident encore en grande partie, étant donné la persistance de l'homme à vouloir conserver les satisfactions de la complaisance narcissique » (p. 129). Donc, pas de cloison étanche ; le narcissisme ne meurt pas. Le contraste est grand avec ce que deviendra, au moins en partie – d'où la confusion – la nouvelle conception de l'Idéal du Moi en 1923 (Surmoi). On trouve ici une discontinuité majeure avec le Moi, discontinuité du fait qu'il s'agit d'une nouvelle instance différenciée qui a pour fonction de faire violence aux pulsions œdipiennes, influence restrictive qui fait courber le narcissisme.

Poursuivant son étude de la psychose maniaco-dépressive, Freud affirme ceci : « Dans le cas de la manie il ne fait pas de doute que le Moi et l'Idéal du Moi coïncident et ne font qu'un, de sorte que le sujet, n'étant troublé par aucune autocritique, peut jouir de l'abolition de son inhibition, de l'abolition de sa considération pour les autres » (p. 132). Il est intéressant de constater ici que Freud, sans le souligner, décrit le Moi du maniaque comme une copie parfaite du Moi du surhomme de la tribu primitive, le « père primordial ». Il s'ensuit que « quand le Moi et l'Idéal du Moi coïncident survient alors un sentiment de triomphe ». C'est le retour du règne de l'idéal narcissique de la perfection infantile. Grâce au recours à l'identification primaire, c'est l'Idéal du Moi en liberté (je dirais plutôt le *Moi idéal* en liberté).



Magiquement, le Moi s'est libéré de l'instance paralysante et écrasante. Prétendre que l'instance critique demeure néanmoins un secteur de l'Idéal du Moi et une de ses fonctions, c'est faire trop bon marché de ce qui spécifie ces facteurs jaloux de leurs prérogatives au point d'entrer en conflit les uns contre les autres, ainsi que mes cas cliniques cherchent à le démontrer. La psychose maniaco-dépressive nous fait voir l'individu aux prises avec deux sollicitations diamétralement opposées : ou bien, selon l'expression de Freud, ouvrir les portes à ce nouvel intrus sadique et sombrer dans la dépression, ou bien lui refuser le droit d'entrer pour plutôt accueillir une sollicitation déjà familière en profondeur, celle de l'Idéal du Moi à valence narcissique, et éclater dans l'euphorie (celle du *Moi idéal*, je dirais).

Si, d'un côté, la fusion entre le Moi et l'Idéal du Moi donne lieu à un sentiment d'élévation triomphante, de l'autre côté, comme on sait, l'harmonie entre le Moi et l'instance critique déclenche cette fois un sentiment réaliste de bonne conscience. Et si, dans le même élan de pensée en 1921, Freud ajoute un peu plus loin que les deux sentiments d'infériorité et de culpabilité sont dus à une tension entre le Moi et l'Idéal du Moi, c'est peut-être là, quand il s'agit de départager les assauts du narcissisme et ceux de la culpabilité, que Freud, dans les profondeurs de son être, entremêle les choses – un peu à la manière d'un combat qui fait rage à l'insu de soi. Pourtant, plus tard, comme dans *Le Moi et le Ça*, à certains moments de sa pensée, il établira un lien exclusif entre culpabilité et Surmoi. Considérant la pathologie de la psychose maniaco-dépressive, Freud, pour la première fois, parlera d'une étape de différenciation au sein du Moi, pour caractériser la nouvelle formation de l'instance critique («*Die Annahme einer solchen Stufe im Ich [...] diesem neuem Schauplatz innerhalb des Ichs*» – G.W., 13, p. 145). Il s'agit donc d'une question de structure et de frontières internes. Je conviens que cela ne signifie pas qu'il soit question de cloison étanche, mais cloison quand même.

Par la suite, poursuivant son étude de la pathologie de la dépression, Freud négligera tout le champ des manœuvres narcissiques, tandis que l'instance critique, restrictive, se voit imbue de tous les pouvoirs dans le versant dépressif uniquement :



Cette partie du Moi qui se comporte si cruellement (à l'endroit de l'autre partie) ne nous est pas inconnue ; elle comprend la conscience, une instance critique qui, même en temps normal, assume une attitude critique ; ... cette partie qui peut devenir indépendante du reste du Moi, nous l'avons appelée Idéal du Moi et parmi ses fonctions, nous trouvons l'observation de soi, la conscience morale, la censure des rêves et le refoulement (p. 109-110).

Voilà qui est clair comme source de confusion des concepts. Et la confusion va aller s'accroissant. Délaissant soudain l'étude stricte d'un Moi divisé contre lui-même et se traitant cruellement, Freud d'ajouter :

Nous avons dit qu'il s'agit là (l'Idéal du Moi de la citation précédente) de l'héritier du narcissisme infantile. Cet Idéal du Moi rassemble les exigences du milieu au niveau desquelles le Moi ne peut pas toujours s'élever. Ainsi, quand un homme n'arrive pas à trouver satisfaction dans son propre Moi – Moi réel actuel – il pourra néanmoins trouver satisfaction dans son Idéal du Moi qui se sera différencié de son Moi (p. 110).

Je crois justifié de postuler ici que, dans un même élan de pensée, l'Idéal du Moi devient soudainement un refuge narcissique et cesse d'être une instance critique. Cependant, cet Idéal du Moi se fait attribuer ici une double nature : il rassemble les exigences trop élevées du milieu, et conjointement, il représente le Moi secrètement idéalisé dans une réaction défensive par rapport à ce même milieu. Ces deux affirmations de Freud trouvent difficilement leur unité. On s'y perd sur les plans génétique, structural et clinique. Ne venait-il pas de parler d'un Idéal du Moi, instance critique, qui s'est différencié du reste du Moi pour mieux l'attaquer et le détruire le cas échéant ? À ne pas confondre donc avec cet héritier du narcissisme infantile où le Moi se réfugie à l'occasion pour le renforcement de l'estime de soi. Dans un cas, le Moi se voit imposer des limites et il cède ; dans l'autre, le Moi se met à l'abri des limitations.

En 1914, on l'a vu, Freud considérait que l'homme ne peut renoncer à une satisfaction narcissique primitive déjà éprouvée, de sorte que dans les moments pénibles de frustration et d'infériorité,

il se réfugie dans cette nouvelle représentation mentale de soi qu'il a érigée en lui en tant qu'instance, c'est-à-dire le *Moi idéal*. Les diverses formulations de Freud en 1921, de même que celles de 1914, autorisent à conclure de nouveau que Freud est conflictuellement aux prises avec la situation éprouvante de l'homme qui se reconnaît constamment mis à l'épreuve par deux impératifs d'Idéal, un idéal de perfection narcissique à l'abri des lois, et un idéal de perfection morale. Selon la formule rappelée par Daniel Lagache (1961), le premier dit : « mon plaisir est ma loi », et le second : « la loi est mon plaisir ».

Ces données me permettent de condenser de nouveau en précisant que, pour répondre aux revendications permanentes du narcissisme de base, deux opérations mentales parallèles de nature différente sont nécessaires : d'un côté, dans la représentation mentale de soi, un noyau où se loge un Moi idéalisé et où règne le déni des imperfections et, de l'autre, une formation psychique interne qui a pour mission d'émettre des interdits et de mettre « à la raison » le Moi idéal. À suivre Freud à la lettre, l'Idéal du Moi serait la source de toutes les restrictions et limitations et à la fois l'héritier du narcissisme originel. C'est bien cette élasticité conceptuelle que plusieurs analystes aujourd'hui considèrent comme une richesse à respecter. Mes cas cliniques exposeront pourquoi je ne suis pas de cet avis.

Plus loin, Freud revient sur un thème qu'il a brièvement abordé en 1914. Réaffirmant que l'Idéal du Moi comprend la somme de toutes les limitations auxquelles le Moi doit se soumettre, il souligne que c'est précisément parce qu'elles sont imposées du dehors qu'elles deviennent la source de l'inclination à la transgression et à la révolte. Je considère que nous trouvons ici un point majeur de la conception dynamique dont il n'est pas tenu assez compte en général. Il est pourtant bien clair que le Moi est sollicité dans deux directions opposées, par en bas et par en haut. Celle du haut – instance critique – prend sa source dans le monde extérieur, celle du bas, somme toute, est partie constituante du Moi lui-même, c'est-à-dire son secteur narcissique plus ou moins enfoui selon les cas. Dans la manie, par analogie, on peut parler du rejet par l'organisme d'un corps étranger

introduit par transplantation. Prétendre, comme plusieurs le font, que cet Idéal du Moi abrite en son sein des tendances contraires les unes par rapport aux autres court-circuite le facteur central de l'hétérogénéité qui, elle, crée les conflits. L'homogénéité d'un corps proteste de son autonomie. Les exposés cliniques préciseront et appuieront ma pensée.

Répliquer que le Moi, de son côté, véhicule des tendances contraires en son sein (passivité-activité, masculin-féminin, etc.) n'est pas un raisonnement valide. Le Moi est conçu pour abriter toutes les sortes possibles d'orientations, souvent en confrontation les unes avec les autres, sans faire violence à sa nature, car il est en rapport direct avec le fond biologique. De leur côté, les instances qui doivent leur apparition à leur rapport à l'Idéal, y compris l'«instance critique», tiennent leur essence de la mise en place d'une fonction spécifique homogène, chacune selon le but assigné. Il y a un droit d'entrée.

La rébellion de l'individu contre les prescriptions de l'Idéal du Moi – formule de Freud – nous amène sur le terrain des sociétés primitives. Dans ces sociétés archaïques, la permission officielle de transgresser périodiquement les interdits est de règle. L'expérience séculaire des tribus a conduit les chefs à une sage prudence dans la tolérance. Les saturnalia naissent de la transgression permise, transgression des lois, des tabous qui, en d'autres temps constituent «les commandements les plus sacrés» (p. 131). L'Idéal du Moi étant de nouveau défini comme la somme de toutes les limitations imposées au Moi, on comprend alors que «l'abrogation de l'Idéal donne lieu à un étourdissant festival pour le Moi qui, de nouveau, peut se sentir satisfait de lui-même». Que Freud ici dise: «satisfait de lui-même» est équivoque, car le Moi, en l'occurrence, ne se sent pas satisfait de lui-même du fait de se sentir en accord avec les autorités mais bien plutôt parce qu'il se sent libéré de ses chaînes, des interdits. On sait que Freud y a vu une lumineuse analogie avec les épisodes maniaques et qu'il a conclu que le sentiment maniaque de triomphe tient au fait que le Moi et l'Idéal du Moi coïncident (p. 131-132). Suivre littéralement Freud dans l'utilisation des concepts nous permet de conclure que l'abrogation de l'Idéal du

Moi signe le triomphe de l'Idéal du Moi. Trop de formulations de Freud restent ambiguës sinon contradictoires même si, pendant longtemps, elles ont fait les beaux jours des psychanalystes. Ainsi en est-il de la suivante : « Chez le maniaque, l'Idéal du Moi a été absorbé dans le Moi après l'avoir précédemment régi avec sévérité » (p. 132). L'Idéal du Moi changerait-il de nature du seul fait d'être absorbé ? Il faut plutôt penser que dans cette fusion, l'instance critique a été évincée et que, quand vient le retour des sentiments dépressifs, elle reprend la scène en plein essor tyrannique. Le déni l'avait mise en veilleuse.

J'y reviens : l'unité originelle de l'objet d'amour dans le monde extérieur a subi un clivage sur la scène interne, créant ainsi une structure. La manie est la mise au grand jour de l'identification magique du Moi avec l'Idéal du Moi fantasmatique, ce que j'appelle *Moi idéal* ; la dépression vient mettre un terme à cette fusion par la ré-intrusion de l'instance critique, ramenant le règne des prohibitions et de la tyrannie morale. La manie implique une déstructuration que ne connaît pas la dépression. Si l'hypertrophie pathologique de l'Idéal du Moi (*Moi idéal*) donne le déchaînement maniaque et si l'hypertrophie de la domination de l'instance critique fait éclater la dépression, nous sommes en présence de deux formations psychiques distinctes et structurellement autonomes.

### **LE MOI ET LE ÇA (1923)**

À propos des problèmes qui nous occupent, *Le Moi et le Ça* et *Pour introduire le narcissisme* sont les deux textes de base qui ont le plus profondément marqué, et trop souvent fixé, la pensée psychanalytique jusqu'à nos jours. De nouveau, dans l'étude de 1923, nous trouvons des vues impressionnantes de profondeur et de théorisation, ainsi qu'une sérieuse accentuation de la confusion que j'essaie d'appréhender.

C'est le Chapitre III qui nous intéresse de plus près. Nous y trouvons, presque dès le départ, la conception de la genèse de l'Idéal du Moi (je m'en tiens toujours, pour le moment, à la terminologie de Freud), genèse qui en montre, une fois de plus, la proche parenté avec le narcissisme précœdipien de la toute-puissance.

Quand Freud (S.E., 19, p. 31) veut déterminer la nature et la genèse de l'Idéal du Moi, le situant dans le temps, rien ne justifie encore à ses yeux, à ce moment, de parler en termes d'une nouvelle instance se détachant structurellement du Moi, comme ce sera le cas avec le Surmoi (p. 34). Au contraire, point capital, il explique la formation de l'Idéal du Moi à partir des mêmes processus d'identification que ceux qui président à la formation du caractère en tant que partie intégrante du Moi, «le caractère du Moi». Freud poursuit: «Les effets provenant des premières identifications de la plus tendre enfance seront d'ordre général et permanent. Ceci nous ramène à la question de l'origine de l'Idéal du Moi... L'Idéal du Moi tire son origine de la première et la plus importante des identifications de l'enfance, c'est-à-dire l'identification au père de sa propre préhistoire personnelle» (p. 31). Dans une note, il précise qu'il serait plus adéquat de parler ici d'identification aux deux parents de la période préphallique, avant, dit-il, que l'enfant ne soit marqué par la prise de conscience de la différence des sexes. Il est clair, dans ce contexte, que Freud situe les choses sur le terrain de l'expansion du Moi, si virtuelle soit-elle. Il insiste pour rappeler que les identifications présidant à la naissance de l'Idéal du Moi n'impliquent aucun processus d'une nouvelle nature et qu'au contraire elles ne font qu'introduire les objets d'amour dans le Moi, pour lui donner de l'extension, ne serait-ce qu'en fantasme<sup>4</sup>.

Ces considérations nous permettent de déduire que l'Idéal du Moi, dans un sens strictement freudien, pourrait être conçu comme faisant partie du caractère dans sa couche inconsciente infantile où l'identification au père et à la mère idéalisés prend la relève du narcissisme primaire. Cet Idéal du Moi constitue un fragment de ce précipité construit à même les objets libidinalement investis. Je souligne que cette façon de concevoir l'Idéal du Moi en fait un concept à mi-chemin entre ce que j'appelle

---

4. En 1925, Freud soutient les mêmes vues: «Au sujet de la préhistoire du complexe d'Œdipe du garçon, nous sommes loin d'y voir clair complètement... Mais nous savons que cette période comprend une identification, fondée sur l'affection, du garçon avec son père, identification dépourvue de toute implication de rivalité en regard de la mère» (S.E., 19, p. 250).

*Idéal du Moi* et *Moi idéal*, car dans l'*Idéal du Moi*, je vois toujours l'admiration des parents comme une des parties intégrantes. L'important pour moi est qu'ici, de toute façon, nous sommes à distance, structurellement, de l'instance critique (ou *Surmoi*, 1923).

L'ambiguïté survient avec la découverte que les identifications subséquentes venant résoudre la crise œdipienne ne sont pas de même nature que les précédentes, c'est-à-dire que celles qui façonnent le Moi, le caractère et même l'*Idéal du Moi* comme on vient de le voir. Elles ne sont pas de même nature parce qu'elles n'introduisent pas l'objet d'amour dans le Moi (p. 32). Freud venait en effet de préciser que le caractère est le précipité des investissements d'objets abandonnés et que, de même, l'*Idéal du Moi* vient d'identifications primitives, préobjectales, avec les objets parentaux « grandioses ». Pour être fidèle à cette intuition de Freud à ce moment précis, il faut conclure que si ces nouvelles identifications qui contribuent à résoudre l'Œdipe n'introduisent pas l'objet d'amour dans le Moi, c'est qu'il s'agit essentiellement des identifications qui créent l'instance critique, le *Surmoi*, dans le sens de l'interdit. Ce sont celles-là, ou plutôt c'est celle-là qui confronte le reste du Moi et non pas, comme Freud le prétend et le présente (en italique), les identifications du temps œdipien qui prennent le relais de celles qui forment l'*Idéal du Moi*. Ces dernières ne confrontent pas le Moi, elles le renforcent, lui donnent de l'extension. Freud parle d'un réseau complexe d'identifications nouvelles au sortir de l'Œdipe, signifiant que l'enfant s'identifie aux deux parents, à des degrés divers selon le sexe. Tout ceci n'implique aucun conflit au sein du Moi, contrairement à ce qui se produit avec l'entrée en scène du *Surmoi* au sens étroit des interdits.

J'y reviens : les choix d'objets du premier temps œdipien débouchent nécessairement sur des identifications soit au père, soit à la mère, selon le sexe de l'enfant, ou un mélange des deux favorisant l'une des identifications. Ces identifications dans le Moi viennent renforcer les précédentes, de dire Freud lui-même (p. 31), les précédentes du temps préœdipien. Par exemple, dans les cas heureux (!), le garçon renonce à son investissement sexuel à l'endroit de sa mère, il le remplace par un rapport affectueux. C'est

ainsi, selon Freud, que l'identification au père est sauvegardée de même que la relation – déssexualisée – à la mère. Cette identification œdipienne au parent du même sexe renforce donc le Moi pré-existant, elle le consolide, lui donne de l'horizon : « Quand je serai grand, je serai comme mon père ». Ces nouvelles identifications introduisent donc l'objet d'amour dans le Moi, à l'exclusion du désir incestueux. Il n'y a aucune raison métapsychologique pour penser que ces nouvelles identifications de l'âge œdipien ne peuvent s'intégrer aux précédentes qui avaient introduit l'objet d'amour parental dans le Moi. Au sein d'une personnalité déjà suffisamment bien constituée, le Moi a les reins assez solides pour pouvoir absorber sainement les nouveaux venus. C'est la bisexualité qui se met graduellement en place.

Je ne peux donc pas conclure, avec Freud, que ces nouvelles identifications dans le Moi confrontent le reste du Moi, qu'elles consistent en un précipité, « une modification du Moi qui garde une position spéciale : elles confrontent, de dire Freud, le reste du Moi en tant qu'Idéal du Moi ou Surmoi » (p. 34). Combien étrange que cette citation et tout le paragraphe soient entièrement mis en italique par Freud. Je crois qu'ici encore Freud est envahi par ses préoccupations venant de ses *insights* sur le rôle capital du *Sumoi*-censure. Sa pensée en vient à glisser, à confondre les données pour en faire un tout artificiel, l'engrenage de la pensée présentant des ratés à un moment charnière. Il venait de dire que ces identifications initiales du temps œdipien provenaient de l'amour tout naturel de l'enfant pour le parent, identifications qui font s'épanouir le Moi (« Je veux être, devenir, comme mon père »). Il n'y a pas là de confrontation entre les diverses parties du Moi, il n'y a que continuité, moyennant le respect de la « loi paternelle ». Ce n'est donc pas là qu'il y a confrontation mais ailleurs, dans ce que Freud va préciser au paragraphe suivant (p. 34). Donc, il me faut conclure que si ces identifications viennent renforcer le Moi pré-existant, elles ne peuvent pas être celles qui confrontent le reste du Moi. Je vois ces nouvelles identifications comme pouvant s'intégrer soit dans le Moi, soit dans les Idéaux du Moi, soit dans le *Moi idéal* avec de plus grands dangers de pathologie.



Selon ma compréhension de Freud et du fonctionnement psychique, je précise de nouveau que les identifications qui confrontent le reste du Moi sont uniquement celles que Freud décrit immédiatement *après* son paragraphe en italique. Elles ont comme force motrice la réalisation chez l'enfant que le parent du même sexe est un rival, une force « hostile » qui s'oppose au triomphe incestueux. Et c'est la volonté d'obstacle que l'enfant fait sien inconsciemment en érigeant le *Surmoi*. L'enfant emprunte au père la force d'opposition. L'interdit, par introjection, est élevé au niveau d'une instance distincte. Ce serait là, selon moi, le sens le plus strict du concept de *Surmoi* ; une introjection qui ne fait pas corps avec le reste du Moi mais qui le confronte. Cet approfondissement de sa propre pensée amène Freud à devoir recourir à un nouveau concept, celui du *Surmoi*. Au début, de même que périodiquement par la suite, il présentera les deux termes – Idéal du Moi, *Surmoi* – comme équivalents. Mais Freud n'a sûrement pas recouru à un nouveau concept pour le plaisir de multiplier les termes. On ne peut douter que le fait de substituer au terme idéal la préposition « sur » (*Überich*) marque nettement l'intention de signifier une domination sur le Moi et les pulsions. S'il fallait, par fidélité inconditionnelle à Freud, maintenir l'unité fonctionnelle des deux formations psychiques que sont l'Idéal du Moi et le *Surmoi*, lesquelles œuvrent si souvent en direction opposée, il faudrait postuler une sorte de clivage au sein de cette hypothétique instance bicéphale, ce qui, il me semble, reviendrait au même que de conclure à une étape de différenciation dans le psychisme, créant une nouvelle structure où le *Surmoi* trouve une place autonome au même titre que l'Idéal du Moi.

C'est en effet immédiatement après avoir utilisé son nouveau concept de *Surmoi* comme responsable du déclin du Complexe d'Œdipe (p. 34) que Freud déclare, dans le même paragraphe, que « c'est à cet Idéal du Moi » que revient la tâche considérable de refouler le Complexe d'Œdipe. Fidèle à Freud, je me dis que si l'*Idéal du Moi* doit être considéré comme une identification au père dans le Moi de l'enfant, c'est-à-dire le père glorifié (à l'exclusion du désir incestueux), l'interdit vient nécessairement d'une autre source en tant qu'identification, c'est-à-dire d'un



aspect clivé du reste de la figure paternelle; c'est cette identification à l'interdit qui confronte le reste du Moi. Ainsi, l'ensemble de l'identification au père est protégé et l'*Idéal du Moi* peut poursuivre sa démarche.

En fin de compte, ce chapitre nous laisse donc avec trois grands types d'identification. D'abord, il y a une identification narcissique-archaïque («derrière l'Idéal du Moi se trouvent les plus importantes identifications de la première enfance»). Ensuite, identification, toujours narcissique, avec les deux parents, en tant qu'aimés et admirés à l'âge œdipien. Enfin, identification restrictive à l'objet-partiel, au parent rival-obstacle, donc à l'interdit. Seule la dernière décrite de ces identifications retient «une position spéciale» d'où elle «confronte les autres contenus du Moi» en tant que *Surmoi*. Freud a écrit: «l'enfant érige ce même obstacle en lui-même, pour le faire sien» (p. 34). La pensée de Freud sur le Surmoi (1923, Chap. 3), en excluant la part qui reviendrait à l'Idéal du Moi, versant narcissique, se ramène aux points suivants:

- Le conflit œdipien déclenche l'angoisse de castration qui nécessite une solution.
- Le Surmoi, résolvant l'Œdipe, vient d'un nouveau type d'identification qui n'implique plus, comme auparavant (Idéal du Moi) la mise de l'objet d'amour dans le Moi. C'est l'identification à la volonté qui interdit.
- L'ampleur, l'autonomie et la permanence de l'identification à l'interdit en font une instance distincte – modification du Moi – qui confronte le reste du Moi; elle représente une «énergique formation réactionnelle».
- Pour conjurer l'angoisse œdipienne, l'enfant répond davantage à l'interdit qui le confronte qu'à «son propre désir». Il troque son désir pulsionnel pour un besoin de sécurité et d'amour.
- Cette nouvelle instance implique, selon Freud toujours, un début d'indépendance du Moi à l'endroit des objets extérieurs. L'enfant commence à se gouverner. Il craint le

*Surmoi* et s'y soumet, quand c'est le cas, pour échapper à l'angoisse et, en fantasmes, il puise à même l'*Idéal du Moi* et le *Moi idéal* pour assouvir sa soif de compensation narcissique.

Freud n'avait jamais cessé d'être frappé par les aspects de prohibition, barrière, censure, dans ses réflexions sur l'instance critique ; cette fois, il va plus loin en ne limitant pas l'action du *Surmoi* aux seuls phénomènes pathologiques. Tout est mis en place, théoriquement, pour élever l'interdit à la dignité d'une instance psychique relativement autonome.

Au Chapitre V, nous sommes confrontés aux mêmes difficultés conceptuelles. Freud revient sur la constitution du *Surmoi* et en donne deux grandes sources de formation : les premières identifications, préobjectales, précœdipiennes de l'enfance ; le *Surmoi* « est l'héritier du Complexe d'Œdipe » (p. 48). Le *Surmoi*, ainsi conçu, est amalgamé une fois de plus avec le *Moi* dans ses couches primitives, c'est-à-dire le *Moi idéalisé*. Que ce *Moi idéalisé* soit un précurseur du *Surmoi* me paraît dynamiquement et structurellement inacceptable. Le *Surmoi*, vu dans ce contexte, assumerait l'*Idéal du Moi* (*Moi idéalisé*) tout en étant aussi cette partie du *Moi* qui se détache du *Moi idéalisé* pour le faire reculer, pour le censurer. Ce qui me permet de conclure que ce concept, devenu trop extensible, perd toute sa rigueur. La trop grande liberté conceptuelle de Freud à ce sujet se manifeste aussi dans le fait que parfois le *Surmoi* est une des fonctions de l'*Idéal du Moi* et parfois, c'est l'*Idéal du Moi* qui est une des fonctions du *Surmoi* (voir S.E., 18, p. 13 et S.E., 21, p. 66). Au-delà des seuls inconvénients sur le plan de la rigueur conceptuelle, il s'ensuit que la nature du conflit entre les instances devient inutilement enchevêtrée. J'y reviendrai.

Une des intuitions les plus profondes de Freud l'amène à comprendre que le *Surmoi* ne tient pas l'essentiel de sa force d'une source extérieure, par exemple de la force des interdictions parentales, mais plutôt d'une source interne. « L'énergie (*cathetic energy, Besetzungsenergie*) ne parvient pas au *Surmoi* par l'entremise des paroles entendues, elle vient plutôt des sources du Ça » (p. 52).

Dans l'hypothèse de Freud, et surtout en ce qui concerne la pathologie, comme dans la névrose obsessionnelle et la dépression, le Surmoi tire sa force tyrannique de deux sources : de la force des désirs incestueux à réprimer, d'un côté, et, de l'autre, du sadisme qui prête son concours dans la régression. Cet état de choses ne signifie pas, toutefois, que le Ça se suffise à lui-même pour l'élaboration du Surmoi. L'hypothèse ainsi formulée ne concerne que l'aspect énergétique, elle ne touche pas encore ce qui concerne le *contenu*. Pour que le *Surmoi* en vienne à puiser sa force à même le Ça, il faut d'abord qu'il y ait cette identification majeure qui vient résoudre l'Œdipe et par laquelle l'enfant intériorise la fonction du père-obstacle. Par la suite, selon chaque cas, nous assistons au cercle vicieux de la névrose : dans la mesure où l'individu refuse inconsciemment de renoncer à l'inceste, l'opposition intériorisée se fera sentir en conséquence sous une forme ou l'autre de la culpabilité ; l'intensité d'action du *Surmoi* est devenue fonction de l'intensité des désirs incestueux maintenus dans l'inconscient. Ainsi, le *Surmoi* est tributaire de la mémoire. Cette dépendance intime du *Surmoi* à l'endroit des désirs du Ça nous fait penser que cette entité psychique n'a rien en commun avec toute entreprise d'idéalisation au sein de l'*Idéal du Moi* ou du *Moi idéalisé*. Je remets à plus loin la discussion de l'hypothèse d'un *Surmoi* qui puiserait son énergie directement à même le Ça.

Freud, à quelques reprises, se pose une question d'un grand intérêt : « Pour quelles raisons le Surmoi ne se manifeste-t-il que par une attitude critique ? » (p. 53). Il se contente de souligner le fait que le sadisme ne peut que profiter au Surmoi. De mon côté, cette question me ramène à certains problèmes théoriques posés par la pathologie respective des épisodes maniaques et dépressifs. Cette pathologie met particulièrement en lumière l'autonomie du *Surmoi* par rapport à l'*Idéal du Moi* et l'impossibilité où nous sommes de fondre ces deux entités psychiques en un seul grand tout. S'il est vrai que la pathologie n'est le plus souvent qu'une accentuation exacerbée du normal, il convient de souligner que la pathologie du *Surmoi* révèle toujours un excès de cruauté morale et jamais un excès de bienfaisance. Les épisodes d'euphorie maniaque, de leur côté, ne procèdent jamais d'un

excès de bienfaisance du *Surmoi*, mais plutôt de son éclipse, laissant le champ libre à l'Idéal du Moi dans ses rapports inconscients avec la mère toute gratifiante, ce que j'appelle le *Moi idéal*.

Avant de quitter *Le Moi et le Ça*, il semble légitime de se demander si Freud, contrairement à son stoïcisme habituel, ne se serait pas laissé intimider outre mesure par certains de ses détracteurs, ceux-là qui reprochaient à la psychanalyse de ne pas réserver assez de place pour « les caractéristiques les plus élevées, les plus morales, suprapersonnelles de la nature humaine » (p. 35). Il s'empresse de répliquer que très justement il l'a enfin trouvée cette nature supérieure avec la conception du Surmoi qui représente les parents admirés et redoutés. La discussion de cette prise de position de Freud est difficile et risquée parce qu'il confond conscience morale inconsciente du Surmoi et conscience morale au sens classique, c'est-à-dire une morale consciente relevant du Moi, du Je qui se considère responsable. Que la société, grâce à ses tabous, se protège de façon automatique de l'inceste et du parricide est, sans doute, pour la civilisation un gain indispensable, malgré les transgressions sans nombre, mais de là à y déceler, par la grâce du Surmoi, un souci majeur de la psychanalyse pour les intérêts les plus élevés de la morale me paraît manquer étonnamment de mesure. Au Chapitre III, Freud semble un peu trop pressé de rendre sa psychanalyse acceptable, « politiquement correcte », convenable. N'est-ce pas là une position inconvenante pour la psychanalyse ? Élever le Surmoi, cette morale aveugle, à une telle « dignité », révélerait un malaise profond chez Freud, malaise auquel j'ai fait quelques allusions. Patrick Mahony<sup>5</sup> disait que la religion était l'adversaire le plus redoutable de la psychanalyse en vertu du fait qu'elle ne se limite pas au rationnel. Ici, Freud est dérangé en profondeur et perd sa rigueur habituelle, mais surtout sa rigueur psychanalytique.

---

5. Communication personnelle.

Pour compléter mon survol de la pensée de Freud, je retiendrai les principales variations dans sa conception, après 1923, avec quelques commentaires. Mais auparavant, un mot sur une affirmation de Freud, tirée de *Leçons d'introduction à la psychanalyse* (1916-1917). Il y avait déjà étrangement télescopé ses deux intuitions majeures portant sur le narcissisme et la conscience morale inconsciente :

(L'homme) éprouve en lui – dans son Moi – la présence contraignante d'une instance qui mesure son Moi actuel et chacune de ses activités en fonction d'un Idéal du Moi qu'il a créé pour lui-même [...] Cette création avait eu pour but le rétablissement de la satisfaction de soi qui avait déjà été éprouvée à l'âge du narcissisme infantile primaire (S.E., 16, p. 428).

Ce télescopage témoigne d'une confusion. Il n'y aurait pas de problème si Freud ici s'était contenté de dire, au sujet de cette instance contraignante, qu'il s'agit pour l'enfant, à ce niveau de son développement, de sauvegarder à tout prix le sentiment d'estime de soi, lequel est conditionné par l'amour des parents qui n'est plus gratuit. Nombreux sont les psychanalystes qui sont convaincus que cette dernière citation représente la pensée délibérée de Freud, qu'il n'y a pas là de confusion mais la traduction d'un fonctionnement mental complexe. Donc, d'après eux, Freud aurait raison de poser que « l'instance qui mesure », qui critique, œuvre dans un rapport intime avec l'Idéal du Moi qui, lui, voit au rétablissement du narcissisme infantile primaire. J'ai signalé déjà à maintes reprises que je les conçois comme œuvrant en nette opposition, surtout si on remplace Idéal du Moi par *Moi idéal*. Dans la mesure où je maintiens en l'occurrence le concept d'*Idéal du Moi*, s'il y a collaboration entre instance critique et *Idéal du Moi*, ce n'est plus en fonction du narcissisme archaïque mais bien plutôt en fonction du narcissisme au second degré, c'est-à-dire celui qui tient compte du besoin de se conserver l'amour de l'objet, quitte à faire violence au narcissisme primaire.

Dans son étude sur *Le problème économique du masochisme* en 1924, Freud (S.E., 19, p. 16) affirme que «le Moi possède dans le Surmoi un modèle sur lequel il peut chercher à se modeler», sinon il en éprouvera un sentiment de culpabilité. Cette formulation me paraît partiellement juste et partiellement fautive ; fautive car, selon Freud lui-même, le Surmoi n'est pas conçu comme étant un modèle proprement dit, mais comme une instance qui, parmi d'autres injonctions, peut imposer un modèle sans en être un, strictement parlant. La suite du même texte me donnerait raison quand Freud précise que le Surmoi vient de l'introjection de traits essentiels des parents : «leur force, leur sévérité, l'inclination à superviser, à surveiller et à punir». Dans la même veine, il ajoute : «Le Surmoi, c'est la conscience au travail dans le Moi» (p. 167). On ne saurait mieux résumer ma propre pensée sur le *Surmoi* en tant qu'identification partielle, à condition de respecter le fait qu'il s'agit de conscience inconsciente. Dans ce sens, le *Surmoi* véhicule la force concédée ou prêtée au père.

«La disparition du complexe d'Œdipe» (1924) nous fournit une belle confirmation de ce qui vient d'être souligné : «L'autorité du père, ou des parents, est introjectée dans le Moi et là, elle forme le noyau du Surmoi qui va assumer la sévérité du père et perpétuer sa prohibition de l'inceste» (S.E., 19, p. 176).

C'est dans la très brève étude sur l'humour (1927b) que nous trouvons les considérations les plus étonnantes peut-être, à partir de la thèse que l'humour serait la contribution apportée au comique par le Surmoi. Le texte de Freud donne l'impression d'être présenté comme un hors-d'œuvre, traité avec un semblant de légèreté, alors que j'y perçois un équivalent de rêverie susceptible d'ébranler l'édifice. Ces réflexions très concentrées de Freud sur l'humour sont renversantes, en effet, à plus d'un titre et nous introduisent dans un monde nouveau, plus que jamais auparavant. Cette vision inattendue correspondrait selon moi à un rêve de Freud, la mise en parole, à l'occasion de l'humour, de l'espoir de résolution de son conflit personnel peut-être le plus profond ou le plus préoccupant et pourtant, il le sait, insoluble. Je résume d'abord l'essentiel de sa pensée, une fois posé que l'humour découle de l'apport du Surmoi dans le comique.

- En raison de la régression, le sujet – le Moi – investit son Surmoi qui à son tour va changer les réactions du Moi, en lui faisant voir les choses sous un autre jour. L'adulte en vient à se traiter lui-même comme s'il était un enfant, tout en jouant le rôle supérieur à l'endroit de l'enfant qu'il est devenu. Tout ceci est possible parce que « le Moi n'est pas une entité simple : il contient, comme son noyau (*seinen Kern*) une instance spéciale, le Surmoi » (G.W., 14, p. 386-387). Strachey fait remarquer, sans plus, que dans *Le Moi et le Ça* Freud dit que « seul le système Pcpt-Cs peut être considéré comme le noyau du Moi ».
- Comparé au mot d'esprit, l'humour a de la grandeur et de l'élévation (« *etwas Grossartiges und Erhebendes* »), il n'est pas résigné, il est rebelle. Ainsi, par la grâce du Surmoi, la personne « refuse de souffrir, accentue l'invincibilité du Moi face au monde extérieur et maintient victorieux le règne du Principe de Plaisir ». Voilà une singulière analogie avec la psycho-dynamique de l'hypomanie, la pathologie en moins !
- Quand Freud dit que dans l'humour, le Surmoi répudie la réalité et « sert une illusion », c'est précisément ce qu'il avait saisi comme étant l'essence de l'Idéal du Moi narcissique – du Moi idéal – dans « *Pour introduire le narcissisme*<sup>6</sup> ».
- Il y a d'autres surprises en rapport cette fois avec la création artistique. Le Surmoi et l'humour nous renvoient « aux accommodements transgressifs de l'artiste créateur ». Le Surmoi, selon Freud vers la fin de sa vie, devient donc l'artisan de la transgression et il a sa part dans la création artistique. Je vois dans ces nouvelles propositions quelque chose de radicalement étranger à ce que Freud avait compris de l'acte créateur en tant que propulsé par le Ça et transgressant le Surmoi. Ces nouvelles formulations me paraissent être un recul.

---

6. Annie Reich (1960), grande pionnière dans l'étude de l'Idéal du Moi (*Moi idéal*) en tant que formation psychique distincte du *Surmoi* dit expressément, sur la base d'une riche expérience clinique, que le Surmoi représente le plus grand effort d'adaptation à la réalité, alors que l'Idéal du Moi (que j'appelle *Moi idéal*) doit son existence propre au refus d'accepter la réalité.



Freud y va alors d'un aveu qui ne manque pas de surprendre : « Si vraiment c'est le Surmoi qui adresse au Moi intimidé ces douces paroles de réconfort, cela nous rappelle qu'il nous reste beaucoup à apprendre sur la nature du Surmoi ». Tout au long de son œuvre, Freud a souvent pris soin de souligner qu'il nous restait beaucoup à apprendre sur presque tous les sujets. Là n'est pas la question. Cette fois, je crois qu'il s'exprime ainsi parce qu'il vient d'entrer dans un monde nouveau, un monde rêvé. On le dirait embarrassé d'en être venu à parler de « ces douces paroles de réconfort » et il sent le besoin de venir à son propre secours en ajoutant alors que si le Surmoi tente « de consoler le Moi et de le protéger de la souffrance, il ne contredit pas son origine dans l'instance parentale ». Dans *Le Moi et le Ça*, Freud propose, en effet, que l'amour est dispensé par le Surmoi.

Avec un Surmoi qui travaille dans le sens du déni de la réalité, favorise l'illusion, s'allie au Principe de Plaisir et soutient le défi à l'autorité, Freud donne son coup de grâce au Surmoi première manière en 1914, l'instance critique et source de toutes les limitations imposées au Ça. À partir de 1914, on voit Freud presque hanté par le besoin de ne pas laisser en liberté cet intrus qui ne sait qu'imposer des freins. Très tôt, dans « *Pour introduire le narcissisme* », Freud confond de façon gênante les plans du narcissisme originel et celui de la morale. Très souvent, il met le Surmoi sous surveillance, en le rendant inséparable de l'Idéal du Moi, sauf à l'occasion de la mélancolie et de la névrose obsessionnelle. En scrutant la dynamique de l'humour, texte où l'hypomanie non pathologique plane étonnamment, on dirait que Freud élabore un songe où il subjugué la source de tous les jougs. Dans ce combat, il triomphe de l'adversaire démoniaque – Surmoi première version – au point de le mettre au service de la créativité et de l'illusion plutôt qu'à la source des limitations et des paralysies. Un nouveau baptême. En utilisant le même terme, le même concept pour identifier deux opérations psychiques radicalement hétérogènes, Freud rend compte à sa manière d'un conflit humain des plus fondamentaux, celui qui oppose Idéal et Surmoi, narcissisme et morale, liberté et joug. Freud a toujours eu le joug en horreur et il savait trop bien que la civilisation ne peut s'en dispenser. En désignant le Surmoi comme roi



et maître de l'humour, Freud aurait en effet réalisé un rêve, une révolution. Je crois, au contraire, que c'est le Moi qui est le maître de cérémonie, qui n'apprécie pas les contraintes et qui va s'emparer, à l'occasion, de l'humour pour se moquer du *Surmoi*. On n'a qu'à penser à toutes ces blagues où l'autorité est mise à mal et ridiculisée pour le grand plaisir des auditeurs.

Dans *L'Avenir d'une illusion* (1927a), Freud propose que deux facteurs fondamentaux entrent dans la relation qui lie émotionnellement les classes opprimées à leurs maîtres dominateurs. En premier lieu, l'identification aux chefs exploités ; en deuxième lieu – et ceci n'est qu'une extension du premier facteur – les opprimés, en dépit de leur hostilité envers leurs tyrans, peuvent projeter en eux-ci leur propre idéal, ce qui contribue, en bonne partie, au maintien du système. Et Freud enchaîne en étudiant les rapports de l'homme à la religion. Comment l'individu mène-t-il sa lutte contre les forces supérieures de la nature, menaçantes et invincibles ? Son hypothèse est que l'homme, par la pensée magique, attribue aux forces de la nature les caractéristiques d'un père archaïque et tout-puissant et que, ce faisant, il lui devient alors possible de chercher à les apaiser. C'est parce que l'homme se sent réduit à l'impuissance totale et à une vive terreur qu'il éprouve le besoin de perpétuer l'existence d'une figure paternelle si puissante, capable de lui assurer sa sécurité. Ainsi naissent les dieux.

Par ces développements, Freud appuie mon point de vue selon lequel je vois, dans ce père protecteur et idéalisé, une figure régressivement précœdipienne, présurmoïque, figure qui, dans les couches inconscientes, gardera son indépendance fonctionnelle, même après la formation subséquente du *Surmoi*. Le père-dieu, dans l'attitude « religieuse » en question, de même que le tyran pour l'opprimé, ne sont pas la projection du *Surmoi*, mais de l'Idéal du Moi narcissique (ce que j'appelle *Moi idéal*). Dans la mesure où le primitif, de même que l'opprimé, sortent de leur état régressif en intériorisant cet objet grandiose, à la fois craint et vénéré, l'objet, une fois intériorisé subit le clivage dont j'ai déjà parlé pour former d'un côté le *Surmoi*, et de l'autre le *Moi idéal*. C'est là le moment de la naissance du *Surmoi*.

Avec «Malaise dans la culture» (1930), Freud élabore ce qu'il a dit dans «L'avenir d'une illusion». Le progrès de la civilisation se fait à l'abri de l'agressivité. Celle-ci, intériorisée pour former le Surmoi, se tourne contre le Moi qui s'en trouve «affaibli et désarmé» (S.E., 21, p. 123). Le Surmoi se manifestant après l'intériorisation de l'interdit surveille «comme une garnison veille sur la cité conquise». Aussi longtemps que tout va bien dans la vie de l'homme, la conscience est large, tolérante. Mais dès que frappe la mauvaise fortune, «l'homme fait son examen de conscience, reconnaît son état de pécheur, élève la voix de la conscience, s'impose abstinence et se punit» (p. 126). Le sort est redevenu le substitut des parents tout-puissants. Le mauvais sort devient le signe de la perte d'amour; le Surmoi est régressivement projeté au dehors. Portrait de l'homme perpétuellement ou périodiquement enfant, insuffisamment structuré par l'institution du Surmoi. Je serais assez d'accord avec Freud quand il ajoute : «Les deux Surmois, individuel et collectif, posent au Moi des exigences sévères d'idéal» (p. 147). Il s'agirait ici du *Surmoi* en tant qu'imposant un mode de vie astreignant. Mais le prochain texte va tout de suite nous faire douter que c'est ainsi que Freud ait conçu les choses.

Les *Nouvelles conférences* (1933) furent conçues à l'intention d'un large public. On pourrait penser que Freud ne se serait pas senti tenu à trop de rigueur, ce qui est peu probable; des surprises de taille nous attendent. Freud ne dit plus, en effet, que la censure et la conscience sont des fonctions de l'Idéal du Moi, mais au contraire, cette fois, que l'Idéal du Moi est une des fonctions du Surmoi (S.E., 22, p. 66). Étrangement, le Surmoi est devenu «le véhicule de l'Idéal du Moi». Il le prend en charge. De quel Idéal s'agit-il? Et Freud de préciser qu'il renvoie à «cet idéal de perfection» narcissique autrefois attribuée aux parents idéalisés (p. 64-65):

Le Surmoi est le véhicule de l'Idéal du Moi auquel il se modèle et dont il cherche à remplir les exigences d'une perfection toujours accrue. Il ne fait pas de doute que cet Idéal du Moi est le précipité de l'image primitive des parents, l'expression de l'admiration pour la perfection que l'enfant leur attribuait (p. 65).

Voilà qui me paraît prêter démesurément au Surmoi. J'ai l'impression d'assister à son idéalisation. Avec ce texte, les données sont définitivement entremêlées. L'Idéal du Moi narcissique (*Moi idéal*) vient d'être bouffé par le Surmoi. Si le Moi était condamné universellement «à se mesurer» à l'échelle de l'Idéal du Moi narcissique, lequel idéal n'exige rien de moins que la perfection des figures parentales idéalisées, je crois qu'il n'y aurait alors que deux issues possibles : ou bien la mégalomanie, ou bien le désespoir. Et comment faire entrer là-dedans, sans devenir aliéné, le Surmoi qui, lui, est censé imposer des limites ? Les pistes sont royalement brouillées. Une fois de plus, suffirait-il de penser que Freud n'oublie jamais qu'au sein du Surmoi figurent les parents grandioses, idéalisés et qu'il en tient compte ? S'il en était ainsi, le Surmoi ne serait plus la condition du refoulement. Cette fois-ci, de nouveau, il devient un agent au service de l'agrandissement perfectionniste du Moi, de quoi nous rendre tous fous. Une fois de plus, Freud abandonne son intuition majeure de 1914 où il liait indissolublement l'instance critique et le refoulement.

Avec l'*Abrégé* (1940), les ténèbres s'estompent un peu et font place à plus de lumière. «Le Surmoi est en fait l'héritier du Complexe d'Œdipe ; il n'apparaît qu'une fois que ce complexe a été liquidé. C'est pour cette raison que son excessive sévérité ne suit pas un prototype réel mais correspond plutôt à l'intensité de l'effort pour couper court aux tentations œdipiennes» (p. 205-206). Ces paroles de Freud donnent envie de formuler le vœu – utopique – qu'ainsi prend fin la ronde de la confusion.

Je terminerai cette analyse des positions de Freud en présentant un bilan-synthèse, dans l'espoir de clarifier et les ambiguïtés et les positions fermes. J'y respecterai encore la terminologie de Freud.

- L'accent est d'abord mis sur les toutes premières identifications, dites narcissiques-archaïques, datant de la période précédant toute relation d'objet proprement dite. Ces identifications préobjectales aux parents idéalisés de la préhistoire personnelle forment la base du sentiment de

perfection narcissique et de toute-puissance, constituant la couche la plus archaïque de l'Idéal du Moi ou Moi idéal (je dirais *Moi idéal*).

- À cette formation viendront bientôt s'ajouter les identifications qui reposent sur les choix d'objets parentaux de la période initiale de l'Œdipe (*Le Moi et le Ça*, Chap. III). Ces identifications sont de deux sortes :

a) En **premier** lieu, nous trouvons les identifications qui introduisent *elles aussi* l'objet d'amour dans le Moi, à l'instar des précédentes. Elles viennent renforcer, de préciser Freud, la couche primitive de l'Idéal du Moi ; il s'agit toujours d'identification avec les figures maternelles et paternelles idéalisées, mais cette fois en tant qu'objets, la relation ici étant devenue objectale. Nous avons donc déjà, au sein de l'Idéal du Moi, selon Freud, une stratification complexe : d'abord une formation psychique de nature préobjectale (ce que j'appelle *Moi idéal*) et l'autre, la nouvelle, de nature objectale et déjà œdipienne. L'unité de ces deux composantes – dont une seule chevauche l'Œdipe – tient au fait capital, souligné par Freud, que l'objet d'amour est introduit dans le Moi, l'Idéal du Moi étant une composante au sein du Moi. À ce niveau de formation de l'Idéal du Moi, l'enfant fraîchement œdipien, semble se dire : « Quand je serai grand, je serai comme mon père, c'est là mon désir, mon projet ». Il serait peut-être plus juste de parler d'identification virtuelle, mais il est certain que le parent idéalisé fait déjà partie de l'Idéal du Moi.

b) Parallèlement, fait aussi son apparition la **deuxième** sorte d'identification de la période œdipienne, identification partielle avec certains traits spécifiques de ces mêmes figures parentales mais où l'objet d'amour cette fois ne sera pas introduit dans le Moi comme précédemment. C'est une identification de nature différente qui formera, de dire Freud, un précipité dans le Moi, c'est-à-dire une « modification qui confronte le Moi sous forme d'Idéal du Moi ou Surmoi » (*Le Moi et le Ça*, Chap. III). Il s'agit d'une identification avec l'objet partiel, objet œdipien, non plus en tant qu'idéalisé

ou admiré, ni non plus en tant qu'objet total, mais uniquement en tant qu'imposant une loi prohibitrice et porteur d'injonctions.

Ainsi, l'enfant est désormais confronté à deux ordres d'injonctions. En premier lieu, il entendrait : « Tu dois être comme ton père (ou comme ta mère) », introjection de figures parentales qui imposent, de dire Freud, des idéaux contraignants. Je signale, en passant, qu'on imagine facilement ici les conflits en puissance : « Il y a mon désir et il y a le désir que l'autre m'impose ». Je précise surtout que cet aspect ne me paraît pas relever du Surmoi mais plutôt d'une relation régressive, présurmoïque à l'endroit des figures parentales. Introjection sans identification. Ressentir à l'intérieur de soi un « tu dois » n'a pas le même sens et n'implique pas la même structure psychique qu'un « je dois ». Une telle admonition « tu dois être comme ton père », contrairement à ce que pense Freud, n'a pas besoin, selon moi, du secours du Surmoi pour se faire entendre. Dans l'effort continu d'affirmation de soi, conjointement à la lutte déclenchée par l'angoisse de castration, le garçon voit la sauvegarde de sa masculinité dans l'identification de son Moi avec le père, si le père est digne de son rôle masculin. Ce n'est donc pas là une injonction du Surmoi, mais une auto-injonction du Moi, consciemment et inconsciemment. Dans cette forme, cette dernière injonction continue d'appartenir au parent, même intérieurement, elle est donc présurmoïque. En second lieu, l'enfant ferait face à d'autres injonctions plus courantes : « Tu ne dois pas désirer ce qui appartient à ton père (ou à ta mère) », c'est-à-dire l'inceste. Dans les cas heureux, l'enfant ferait sienne cette injonction, avec l'aide du refoulement, pour produire la partie la plus significative du Surmoi. Mais Freud, malheureusement, présente comme équivalents, à ce qu'il semble, les concepts d'Idéal du Moi et de Surmoi, au moment où pour la première fois, il introduit le concept de Surmoi pour rendre compte de la confrontation à laquelle le Moi fait face. Il ira même jusqu'à dire que le refoulement du Complexe d'Œdipe est l'œuvre de l'Idéal du Moi. Par ailleurs, insistant sur l'aspect répressif, Freud utilisera cette fois le concept de Surmoi qu'il compare à un impératif catégorique. À ses yeux, le Surmoi correspond en partie à ce

qu'il désignait comme instance critique dans « Pour introduire le narcissisme », en parlant surtout de la censure du rêve.

Le Surmoi apparaît donc avec *Le Moi et le Ça* pour être mis sur un pied d'égalité avec l'Idéal du Moi ou dans la même sphère d'action. C'est le troisième niveau ou troisième temps de l'Idéal du Moi selon Freud. En somme, Freud scinde le concept de Surmoi pour en faire d'un côté le représentant des parents idéalisés et de l'autre le représentant des interdits parentaux, précisant qu'il est une énergique formation réactionnelle contre les désirs incestueux. Freud sera d'autant plus difficile à suivre du fait qu'il conçoit parfois ce tandem Idéal du Moi–Surmoi comme l'héritier à la fois du narcissisme originel et du Complexe d'Œdipe, alors qu'ailleurs l'Idéal du Moi est l'héritier du narcissisme et le Surmoi l'héritier du seul Complexe d'Œdipe. Les points suivants compléteront ce bilan-synthèse :

- L'instance critique de 1914 devient le Surmoi (1923).
- Cette instance critique, selon 1914, ne devrait plus, selon moi, être considérée comme étant l'objet destinataire de l'amour narcissique de soi. Ce n'est pas l'instance critique, mais le Moi actuel ou fantasmatique qui possède ou qui vise la perfection. L'instance ne peut que l'imposer ou, le plus souvent, s'y opposer.
- Le Surmoi ne provient pas de l'intériorisation du modèle idéal en tant que perfection narcissique, mais bien plutôt de l'intériorisation de l'autorité prohibitive. Je rappelle que là-dessus Freud n'est pas consistant. Dans l'ensemble, on peut néanmoins poser qu'avec la formation du Surmoi, il est moins question du « Tu n'es pas parfait » – perfection narcissique – que du « Tu n'es pas bon » – perfection morale.
- L'Idéal du Moi (ma conception freudienne ou partiellement freudienne) représenterait principalement ce que le Moi actuel-réel doit ou veut devenir, sur le modèle de l'objet idéalisé ou admiré. Il n'y a pas ici de coupure au sein du Moi car nous sommes dans la ligne de son expansion possible.

- L'enfant œdipien, dans son Surmoi, s'identifie à ce que veut le parent-obstacle, et non à ce qu'il *est*. C'est dans son Moi – actuel ou idéal – qu'il s'identifie à ce qu'*est* l'objet.

Pendant ce temps, sinon toujours, le Surmoi reste come un *alter ego*. Et quand vient l'harmonie interne, la culpabilité étant réduite à un silence relatif, cette paix interne n'est pas due à une identification avec le parent en tant qu'idéalisé, ce qui pourrait être alors le triomphe incestueux par excellence, mais bien plutôt parce que le Moi a su faire siennes les prohibitions. L'adhésion fait de l'introjection une identification. Nous avons un Moi – actuel – soumis et non grandi, aimable parce que soumis, un gain narcissique au second degré.

- Cette soumission garantit, en effet, un apport narcissique certain et indispensable. Ainsi pouvons-nous dire que le narcissisme, à ce moment, a fait un bond considérable dans la voie de la différenciation. Cet apport narcissique n'est assuré que moyennant un progrès structural dans la personnalité ; il est, en effet, fonction de la mise en place d'une censure qui freine certains désirs, y compris ceux de la toute-puissance elle-même (S.E., 14).

Concevoir le *Surmoi* comme une formation réactionnelle nous amène au cœur d'une donnée fondamentale : il sera un introject aussi puissant dans ses prohibitions que les désirs œdipiens, toujours investis, le sont inconsciemment. Ce qui donne comme résultat final, sur la scène interne, ce clivage de l'objet d'amour : « Mon père est un idéal et mon père représente une menace ». À ce compte-là, nous pouvons donc conclure qu'au sein d'une même instance (Idéal du Moi–Surmoi) peut naître un conflit intra-structural radical que je traduirai plutôt, dans ma propre terminologie, en tant que conflit entre le *Moi idéal* et le *Surmoi* : « Je désire ce que mon père ne veut pas que je désire ».

On aura aussi reconnu les implications d'une formule de Freud, tout aussi célèbre que controversée : « Le Surmoi plonge ses racines dans le Ça » (« Le Moi et le Ça »). Ma compréhension



de cette pensée vient d'une autre formule de Freud sur le même sujet et qui en limite considérablement la portée: «Le Surmoi, beaucoup plus que le moi, *sait* ce qui se passe dans le Ça» (souligné par moi). Je préfère cette formulation à la première car elle nous dispense de postuler que le *Surmoi* bénéficie de racines pulsionnelles directes. Il peut devenir destructeur et sadique, non en raison de racines pulsionnelles hypothétiques, mais en raison de ce qu'il sait sur les désirs du Ça. Je reviens sur cette question dans le dernier chapitre.

Freud nous plonge aussi en pleine aporie en présentant l'instance combinée Idéal du Moi-Surmoi comme répondant à trois fonctions: elle forme le Moi primitif de la perfection narcissique; elle apporte du renfort à ce Moi primaire par l'objet d'amour idéalisé et déjà œdipien; enfin, elle surveille le Moi, lui impose des idéaux et le limite par des interdits. S'appuyant sur cette conception, André Green aurait raison de dire que l'idéal n'a pas de frontières. Dans le texte de Freud, il n'y a donc que fort peu de cloisons étanches entre les deux instances, ce qui fait que l'idéal peut se retrouver partout. Seule compterait peut-être l'orientation des investissements dans le champ de la représentation mentale de soi. Plusieurs auteurs s'accommodent fort bien de cette façon de concevoir les choses. Mes réserves sur les plans théorique et clinique sont plus qu'une affaire de nuances ou de vocabulaire. J'en prends à témoin la totale confusion dans laquelle nous plonge la littérature sur le Surmoi. En laissant les choses trop flottantes, la marge de manœuvre est parfois si étroite que Freud le premier, tel qu'il a déjà été rapporté, dans des textes majeurs inspirés par le cycle maniaco-dépressif, nous dit que la mise hors combat de l'Idéal du Moi donne lieu à l'exaltation triomphante de l'Idéal du Moi. Une ambiguïté non nécessaire tomberait s'il était dit que l'étouffement ou déni du *Surmoi* redonne vie au *Moi idéal*, qui trouve ainsi le champ libre. Il nous faut réfléchir sur le fait que dans son traité sur la civilisation (1930) Freud n'utilise que le terme de Surmoi; même chose, le plus souvent, lorsqu'il scrute l'autodestruction dans la mélancolie. Ne signale-t-il pas ainsi la présence d'instances en conflit structural, œuvrant à partir de terrains hétérogènes, c'est-à-dire le *Surmoi* contre le *Moi idéal*?



Enfin, revenons à la question obsédante : pourquoi Freud met-il ensemble si souvent, Surmoi et Idéal du Moi comme formant une entité fonctionnelle ? Pourquoi attribue-t-il périodiquement toute visée d'idéal à la gouverne du Surmoi, après en avoir fait une instance essentiellement de renoncement passant par le refoulement ? Il ne le précise jamais. Il y va d'affirmations successives où ces concepts sont interchangeable. Croit-il travailler sur un agent multifonctionnel à vocations contradictoires en son sein ? Il voit le Surmoi comme la source de tout refoulement, il est dit sévère, imposant des formations réactionnelles énergiques et pourtant, ce faisant, il prend sur lui d'imposer des idéaux de toutes sortes, même la perfection narcissique, laquelle ne tolère ni les restrictions ni les renoncements. Il commence par être une censure et poursuit sa vocation en se faisant le champion de l'émancipation ! Un régime dictatorial et tout autant libéral. C'est trop beau. Nous sommes dans l'utopie ou plutôt dans un dédale qui égare. On ne sait plus qui veut quoi. L'infantile et le narcissisme sont bénis par l'autorité, l'ambition sans frein devient stimulée par les forces de l'ordre, lesquelles un jour sont permissives, comme dans les bacchanales, un jour restrictives. Plutôt désorientant. Il est vrai que certaines sociétés et certains régimes politiques s'approchent de ce scénario. Est-ce cela la réponse ? Les hommes, après tout, ne sont-ils pas capables du meilleur et du pire ? Pourquoi pas le Surmoi ? Je crois que non. La structure de la personnalité repose sur une dynamique conflictuelle témoignant d'un ensemble de règles gouvernant les agents en cause et nécessitant un minimum de consistance. En commentant, plus loin, la version de Jean-Luc Donnet sur la pensée de Freud là-dessus, j'aurai à revenir sur cet imbroglio.



## Les trois concepts et la notion de conflit Vues personnelles

Pour faire suite à l'étude de la pensée de Freud, je me propose de présenter maintenant une synthèse de mes vues personnelles sur les trois concepts et la notion de conflit qui en découle. Ainsi j'espère remédier à l'impression d'éparpillement qui a pu se dégager en raison de ma démarche chronologique dans les textes de Freud.

### LES TROIS CONCEPTS

Dans leur ensemble, je crois respecter les positions majeures de Freud, tout en faisant cependant un choix dans ses diverses formulations, quitte par conséquent à ce que certaines d'entre elles soient laissées de côté ou plutôt situées autrement. Je maintiens toujours que si nous parvenons, dans une mesure toujours relative, à mettre un minimum de cohérence dans cet ensemble trop souvent hétéroclite, ces concepts y gagneront en spécificité. Ils deviendront décelables dans la masse obscure des phénomènes psychiques, sans pour autant perdre de leur flexibilité et de leur perméabilité. Ma lecture de Freud et mon expérience clinique, au fil des années, me permettent de proposer le schème suivant :

- **Le Moi idéal** : la couche la plus primitive du Moi, héritier du narcissisme originel, véhiculant les sentiments de perfection et de toute-puissance. Paradis du narcissisme sans entrave. Aucune place n'y est réservée à l'objet, il est an-objetal. Il contient l'ensemble des identifications primitives – avant l'objet proprement dit – avec les parents tout-puissants et idéalisés, donc des «self-objets». Il ne tient

aucun compte du *Surmoi* sans être à l'abri de l'action de ce dernier. Parfois confondu avec le Ça, dans la mesure où il véhicule les désirs les plus primitifs, il joue un rôle de premier plan dans tous les méfaits de l'idéalisation. Le psychotique délirant ou mégalomane y régresse, de même que l'hypomane et que nous tous dans nos rêves et rêveries, signe que le *Moi idéal* n'est pas affecté par le temps.

- ***L'Idéal du Moi*** : vient de ce que Freud considère comme étant les identifications de l'enfant œdipien avec les parents toujours idéalisés ou plutôt admirés, mais cette fois servant de modèles pour le Moi futur. Identification, en somme, virtuelle. Contrairement au *Moi idéal*, il est habité par l'objet et se situe beaucoup plus dans l'axe du possible que ne l'est le *Moi idéal*. *L'Idéal du Moi* prend en considération le *Surmoi*. Conception proche de celle d'Erik Erikson qui voit dans *l'Idéal du Moi* ce vers quoi l'on ne cesse de tendre parce qu'il n'est jamais tout à fait atteint. Dans le *Moi idéal*, idéal est adjectif, tandis qu'avec *l'Idéal du Moi*, il est substantif, ce qui accentue le fait nouveau de l'apport moral.

L'utilité clinique de ce dernier concept m'est devenue évidente surtout en raison du fait, souvent observé en clinique, qu'un *Idéal du Moi* d'emblée réalisable – «je veux devenir philosophe» – se voit inconsciemment infiltré et contaminé par les vues grandioses du *Moi idéal*, ce qui engendre de graves inhibitions. André Green a bien raison de préciser que «l'action subversive des idéaux tient à leur appartenance au narcissisme». Ce qui bien sûr ne doit pas nous faire négliger que nous avons un besoin indispensable d'idéal, au sens habituel de dépassement de soi. Un homme sans idéal est un homme éteint. La santé mentale est fonction du degré d'envahissement du Moi par des ambitions démesurées mais toute ambition n'est pas nécessairement nocive.

- ***Le Surmoi*** : instance résultant essentiellement de l'intériorisation de la volonté parentale, dans le sens restreint des interdits. Il fait le guet sur les opérations du Moi. Son

mode d'action repose sur le refoulement et la menace de culpabilité. « Une énergique formation réactionnelle », il est « l'héritier du Complexe d'Œdipe ». Il provient autant, sinon davantage, de l'identification au *Surmoi* des parents que de l'identification à leur volonté propre.

Dans les grandes lignes, ces définitions se rapprochent sensiblement des positions de Laplanche et Pontalis dans leur « *Vocabulaire de la psychanalyse* » (1967). Enfin, je signale que Freud emploie souvent le seul concept d'Idéal du Moi dans le sens de *Surmoi* (les interdits), mais rarement le *Surmoi* seul en tant qu'héritier du narcissisme originel.

À ces trois formations psychiques revient une position génétique et topique respective : le *Moi idéal* se situe au niveau le plus primitif et le plus inconscient ; l'*Idéal du Moi* est une formation plus évoluée avec des composantes à la fois inconscientes, pré-conscientes et conscientes ; c'est un secteur plus susceptible d'être affecté directement par la maturation du Moi. Enfin le *Surmoi*, dernière instance à se constituer, fonctionne à un niveau exclusivement inconscient, mais pouvant donner lieu à des répercussions et reflets conscients. De même, à chacune de ces trois formations revient une position structurale distincte : le *Moi idéal* et l'*Idéal du Moi* constituent des noyaux au sein du Moi ; toutefois, seul l'*Idéal du Moi* implique une dépendance relative à l'endroit du *Surmoi*. Le *Surmoi* se détache comme une instance distincte, qui ne doit pas son existence à l'idéalisation, mais à l'angoisse. L'étude des fonctions de chacune de ces formations nous a fait voir qu'elles travaillent à des fins différentes et relativement indépendantes les unes des autres, en particulier pour ce qui est du *Moi idéal* et du *Surmoi*. Enfin, un point de métapsychologie aura plus particulièrement retenu mon attention : j'ai cherché à démontrer, sous des angles divers, que le noyau psychique élaboré au sein de la mémoire à même les imagos parentales et formant le *Moi idéal*, ne peut être l'objet d'aucune différenciation, d'aucune maturation, à preuve, le fait que chacun puisse y régresser comme à un point de fixation. Ce noyau psychique n'est pas un équivalent de pulsions ; il ne peut être autre chose qu'un aspect de la représentation mentale de soi. Seul, ici, le Moi est en cause pour ce qui est du développement,

de la maturation et de l'orientation de ses investissements et en mesure de donner une allure évolutive à l'*Idéal du Moi*. Cette dernière considération n'est valide que si on y voit une façon imagée de parler du Moi qui évolue dans le sens de ses idéaux.

## LE *SURMOI* ET LES CONTROVERSES

De ces trois concepts, c'est le *Surmoi* qui soulève le plus grand nombre de questions, parfois majeures. Je m'y arrête un peu. Le *Surmoi* est fréquemment défini comme une identification, parfois comme une introjection. Le processus d'identification y est essentiellement de la partie. Avec un *Surmoi* réussi, l'enfant fait un pas marquant vers son autonomie en devenant, comme dit Roy Schafer (1968), son propre père vis-à-vis de lui-même, faisant sien l'interdit parental. Il s'agit cette fois d'une identification partielle, circonscrite. Un principe paternel, ou moins souvent maternel, prend racine au sein de l'appareil psychique, principe d'interdiction, que Freud a commencé par appeler un « Idéal » (1914). Il ne faut pas confondre « principe paternel » ou parental avec la personne du parent. Laplanche et Pontalis rappellent les précisions de Freud, lesquelles restent toujours valables : « Le *Surmoi* de l'enfant ne se forme pas à l'image des parents, mais bien à l'image du *Surmoi* de ceux-ci » (G.W., 15, p. 73). Il y a plus. Freud précise aussi que l'enfant internalise la fonction parentale ; il ira plus loin dans *Psychologie des foules*, comme il a déjà été rapporté, en soutenant que toute l'interaction entre l'objet externe et le Moi se trouve reproduite au sein de cette nouvelle scène d'action dans le Moi qu'est le *Surmoi*. Il est de même question du *Surmoi* qui s'approprie le rôle du monde extérieur à l'endroit du Moi. C'est Lagache (1961), le premier après Freud, qui a donné de l'importance à cette notion de l'intériorisation d'une relation ; malheureusement, il a été peu suivi là-dessus. Cette question d'interaction interne entre sujet et objet est centrale ; on la retrouve d'ailleurs, en partie, implicitement dans l'ensemble de la littérature. Car c'est en effet le Moi, avec des investissements risqués, qui provoque les réveils du *Surmoi*, qui alors réagit comme un réflexe. Si le Moi ne puisait jamais dans le Ça, il n'y aurait pas de manifestation surmoïque.

La raison d'être du *Surmoi*, la base de son essence est de faire courber le Ça, dans ce qu'il présente d'interdit, elle est d'orienter le Moi vers des renoncements. Sans ce noyau créé par l'introjection des interdits, pas de *Surmoi*. Les imagos peuplant le monde interne de tout individu n'ont rien de la nature d'un interdit, d'une censure. *L'Idéal du Moi*, de son côté, peut être conçu comme une imago, mais une imago qui sert de pôle d'attraction pour les identifications du Moi. Un idéal narcissique, en soi, n'a pas de pouvoir inhibiteur. Ce *Surmoi*, instance interne, «l'instance critique» de 1914, peut-elle évoluer, peut-on en transformer la nature? En grand nombre, les psychanalystes, Freud le premier, se sont donné carte blanche pour fantasmer et «fantasmagoriser» sur les vertus du *Surmoi* qui avait, pourtant, une origine peu prometteuse. Freud, hélas, fut le premier à parler du *Surmoi* aimant, du besoin d'être aimé par le *Surmoi*. Et les psychanalystes sont partis en grande pompe nous présentant le *Surmoi* idéalisé et proposant la nécessité de l'idéaliser. D'autres ont fait du *Surmoi* une institution, un organisme avec ses propres lois et prérogatives, sans se soucier du fait que le *Surmoi* n'est pas le Moi, qu'il n'a pas de racine dans le biologique. Il n'a d'existence que par le Moi et le Ça, on l'oublie trop; il ne peut jouir d'aucune indépendance.

Un *Surmoi* aimant (*The Loving Superego*) est une antinomie. Je sais bien que Freud a écrit que si le mélancolique se suicide, c'est qu'il ne se sent pas aimé par son *Surmoi*. En s'exprimant ainsi, Freud opère une condensation artificielle, il téléscope trop de données. Je crois que si le déprimé veut se donner la mort, c'est qu'il ne se sent pas aimé par l'objet d'amour, objet externe ou interne et que par surcroît, il se sent tyrannisé par son *Surmoi* qui lui dit que, en effet, il mérite la mort et non l'amour, que le mauvais objet c'est lui-même. Par sa nature d'interdit et de censure, le *Surmoi* n'a aucun pouvoir pour donner l'amour; ce pouvoir revient exclusivement à l'objet externe ou interne. Je dois préciser ces quelques dernières remarques. J'ai déjà rappelé que Bertram Lewin et Edith Jacobson ont, les premiers, montré que le déprimé mélancolique effectue une double identification en clivant l'objet, que c'est dans son Moi qu'il s'identifie à l'objet

d'amour en tant que mauvais, en tant que sans amour et haï, et que c'est dans son *Surmoi* qu'il s'identifie à l'objet en tant que tyrannique mais indispensable. Mieux vaut un tel objet que pas d'objet (psychose). Le *Surmoi* n'est jamais là pour aimer, il est institué pour faire pression sur le Moi; c'est là la fonction centrale que le sujet lui a confiée. On dirait que Freud éprouve le besoin (inconscient) de priver le *Surmoi* de son caractère répressif et que, pour ce faire, il le met souvent en compagnie de l'Idéal du Moi, donc en compagnie rassurante. Sauf que lorsqu'il réfléchit sur le mélancolique, le *Surmoi* n'est que tyrannique. Ce penchant étonnant chez Freud, déposédant le *Surmoi* de son pouvoir étouffant, va trouver son apogée dans le bref article sur l'humour. Qu'il affirme que le Moi se sent appuyé, sécurisé et aimé par l'Idéal du Moi, on n'y verrait pas trop d'objection, en faisant de l'Idéal du Moi une imago pleine de bonnes intentions pour le Moi. Mais alors on a quitté le champ de l'action répressive du *Surmoi*.

Cet Idéal du Moi, fréquemment présenté avec un trait d'union (Idéal du Moi-Surmoi), ne pourrait-il pas être le résultat d'un clivage au sein du *Surmoi*? J'ai entendu cette hypothèse. Je n'en crois rien. Si un clivage se produisait, ce serait pour dénier ce que le sujet a perçu, donc pour se donner un bon objet interne. D'où pourrait donc surgir ce bon objet? Sûrement pas du *Surmoi* répressif qui ne peut pas être autre que ce qu'il est par nature, c'est-à-dire créé pour refouler et renoncer. Ce bon objet ne peut venir que du bon parent, introjecté ou présent par la mémoire, ce serait l'imago parentale, parallèle à l'autre introject redouté et transformé en *Surmoi* par identification. Quand le fétichiste crée deux images contradictoires de la femme, c'est le Moi qui opère le clivage de l'objet, formant *deux* objets distincts à partir du même objet. On sait que l'enfant peut effectuer un clivage de l'objet parental, ce qui donne le *Surmoi* en tant que distinct du reste de la figure parentale; on a d'un côté le *Surmoi* répressif et redouté et, de l'autre, le parent bon, aimant, puissant et idéalisé. Pour se sortir de la mélancolie, le sujet déluge le *Surmoi* en le



déniant pour céder magiquement la place au *Moi idéal*. C'est toujours le combat des puissances internes. Si l'enfant se sent aimé du fait d'avoir introjecté l'interdit et de s'y soumettre – c'est identique – cet amour provient de l'objet d'amour qui met des conditions à son amour. Être aimé grâce à l'action du *Surmoi* et non par le *Surmoi*. Celui-ci est cause indirecte et non directe du sentiment d'être toujours aimé. Il ne fait que frayer la voie pour que circule l'amour. Je reviens, plus loin, sur quelques-uns de ces points controversés en commentant la pensée d'André Green.

## LE CONFLIT

Je veux tenter de mettre au point cette notion de conflit psychique telle que je l'entends et à laquelle j'ai plus d'une fois fait référence dans ces pages; elle a donné son titre à cet essai. Sont particulièrement concernés ici les névroses, les perversions, les dépressions névrotiques, les états-limites et vraisemblablement tout homme le moins structuré. Vouloir donner du conflit psychique un tableau exhaustif relèverait peut-être du délire. Je vais donc devoir me limiter et concentrer l'attention sur une configuration qui me paraît majeure, centrale, sans être la seule possible. Par la clinique et autres voies d'observation, je suis amené à voir dans cette configuration qui met en confrontation narcissisme et culpabilité, un trait fondamental, incontournable du fonctionnement psychique, chez les hommes en particulier. J'ajouterai que cette notion de conflit s'avère suffisamment vaste et souple pour qu'on puisse y intégrer d'autres façons de présenter les choses sans nécessairement donner lieu à des contradictions.

S'il m'arrive de parler d'*un* et non *du* conflit fondamental, c'est évidemment parce qu'il y a des exceptions. Les considérations qui vont suivre ne s'appliquent pas dans les cas de grave carence affective du début de la vie, rendant impossible toute structuration de la personnalité. Même chose jusqu'à nouvel ordre, pour certaines formes de psychose en grande décompensation. Quant à

la psychosomatique, les psychosomatoses, je ne suis pas compétent pour faire le point entre ce que je m'apprête à décrire et les facteurs en cause dans cette psycho-pathologie que l'on dit spécifique; par contre, je suis loin d'être porté à les considérer comme une espèce radicalement à part<sup>7</sup>.

Ce conflit sur lequel je mets l'accent, conflit entre le *Moi idéal* et le *Surmoi*, ne contient peut-être rien de neuf. Si c'est le cas, il me reste à espérer que ma façon de présenter les données implique un regard suffisamment personnel pour pouvoir échapper à la simple répétition du déjà vu. Une brève synthèse par Green (1994)<sup>8</sup> pourrait servir de cadre théorique à mon exposé. Dans un condensé de la pensée de Freud sur la spécificité qu'il reconnaissait au facteur pulsionnel, Green précise que cette spécificité «tient à une contradiction indépassable que souligne la tendance au conflit» (p. 47). Cette tendance se révèle en trois temps:

- au sein de l'instance pulsionnelle elle-même, partagée entre pulsions de vie et pulsions de mort;
- ce conflit va se réfléchir d'abord dans les relations entre la vie pulsionnelle et le Moi;
- pour ensuite, de conclure Green, être relayé «par les rapports entre le Moi et le Surmoi».

C'est dans cette lignée que je situerai ma notion de conflit telle qu'elle est développée dans cet essai. J'ajouterai à ce préambule une autre considération de Green: «La vue structurale de Freud implique un postulat d'une importance capitale, *celle de l'hétérogénéité [ ... ] des composantes les plus fondamentales de la vie psychique*<sup>9</sup>» (1995, p. 41).

7. Voir «Interrogations psychosomatiques». Monographie de la *Revue française de psychanalyse*, 1998, PUF.

8. Pagination tirée de *Propédeutique* (1995b).

9. En italique dans le texte.

Comme toile de fond, je propose donc qu'il y a les instances qui, cherchant constamment à empiéter sur le terrain les unes des autres, créent les conflits; il nous fallait les identifier le plus possible ces instances, afin de mieux cerner la nature de ces conflits. Cette définition est englobante, en ce sens que le *Moi idéal* et l'*Idéal du Moi*, en bonne partie, sont des voies d'expression du Ça, des représentations mentales du Ça. Mais il y a plus.

Dans l'ensemble, la littérature classique nous avait habitués à lire, dans les grandes névroses de toutes sortes, un conflit de base entre le Ça et le Moi, conflit où les forces du Ça sont le plus souvent représentées par les désirs œdipiens et précœdipiens, mais en mettant l'accent sur les tendances pulsionnelles dites partielles: l'exhibitionnisme, le voyeurisme, le sadisme, le masochisme, l'homosexualité latente, le cannibalisme, l'analité, etc. Comparant les névroses de transfert aux névroses narcissiques, Freud proposait que dans les deux pathologies il s'agissait d'un conflit originel (*ursprünglichen*, G.W., 11, p. 455) entre le Moi et la libido, donnant lieu au refoulement. C'est cette conception qui autorise encore à conclure à bon droit, du moins en partie, que la névrose est le négatif de la perversion (Freud, 1905). Il ne fait pas de doute que le conflit est le pain quotidien du psychanalyste. La pensée freudienne est dualiste, c'est-à-dire reposant sur la notion de conflit. C'est ainsi que la théorie des pulsions a vu le jour: pulsions sexuelles opposées aux pulsions d'auto-conservation. Elles sont fort nombreuses les définitions du conflit psychique: on rencontre le conflit oral, anal, phallique, œdipien, le conflit entre le Moi et le Ça, entre le Moi et le monde extérieur, le conflit des identifications, etc. Tout ceci reste juste mais laisserait trop dans l'ombre l'angle qui m'intéresse et qui me paraît susceptible de régir les autres composantes conflictuelles.

Je laisse à d'autres le soin de présenter une revue de la littérature psychanalytique sur le conflit psychique. Je me permets de ne m'en tenir, pour les besoins de la cause, qu'à quelques autres formulations d'André Green, parsemées dans son abondante et riche production. Il constate que «tous les psychanalystes se reconnaissent dans le postulat fondamental du conflit» et il va se ranger du côté de Freud pour ce qui est de l'hypothèse d'un

conflit «originel, fondamental et premier» entre pulsions de Vie et pulsions de Mort (1993, p. 114-115). Voilà pour l'origine ultime «matricielle». Quant à l'optique que je choisis de privilégier, il est déjà clair que je me situe à un niveau où ces facteurs primordiaux, qui puisent dans le biologique, sont affectés d'un certain degré d'élaboration psychique; il en va de même pour Green dans ses nombreux développements.

Du travail le plus récent de Green (2002), où il nous livre la synthèse de sa pensée, je retiens ce qui suit sur le conflit: «Dans la névrose, le conflit entre le Ça et le Surmoi est intensément investi, c'est-à-dire entre le désir et l'interdit, mais sans régression du Moi, sauf dans les névroses graves» (p. 107). Et ceci: On rencontre «le conflit avec les pulsions, soit que celles-ci triomphent du Surmoi dans la perversion [...], soit au contraire que la névrose y prenne le tour du négatif de la perversion. Reste encore à parler du conflit d'instances entre le Moi et le Surmoi, que l'on constate essentiellement dans les névroses narcissiques, manie et mélancolie» (p. 264). Dans ma conception du conflit, je me situe sur un terrain qui conjugue ces deux dernières considérations.

Cherchant à déterminer la genèse et l'intentionnalité de chacun des facteurs en cause dans la psychopathologie, je maintiens que l'essentiel de ce conflit de base met en confrontation inconsciente, d'un côté le *Moi idéal* de la toute-puissance narcissique visant la perfection et, de l'autre, le *Surmoi* punitif. Dans cette optique, le *Moi idéal*, et à un moindre degré l'*Idéal du Moi*, est susceptible de venir s'infiltrer dans les désirs, tendances, intentions de toutes sortes, à tous les niveaux du développement psychosexuel.

Phénoménologiquement, le conflit apparaît d'abord comme un antagonisme entre l'*Idéal du Moi* et le *Surmoi*; ainsi, une ambition qui va de soi – «je veux devenir philosophe» – peut devenir affectée d'une ruineuse inhibition en raison du barrage de culpabilité inconsciente dressé impitoyablement par le *Surmoi*. Ce barrage n'a pas d'autre source que l'infiltration et la contamination de l'*Idéal* par le *Moi idéal* qui ne connaît que le grandiose – «je serai le philosophe le plus glorieux de l'univers». Étant donné que le dessein du *Moi idéal* implique toujours des victimes,

telles que le père humilié et détrôné, la fratrie surclassée, la culpabilité déclenchée est susceptible d'atteindre une intensité déterminée par la force du *Moi idéal*. Mon philosophe<sup>10</sup> alternait entre des épisodes mégalomaniaques ou hypomaniaques et la hantise de se faire vagabond. Le Moi, au fond, vit sous le joug de deux puissances appelées à se confronter et réfractaires à toute concession : le narcissisme et la culpabilité, le *Moi idéal* et le *Surmoi*. C'est là une fatalité humaine étant donné que le *Surmoi*, quand il est fermement érigé, est déterminé en partie par le *Moi idéal*, en ce sens que ce *Surmoi* est appelé, en principe, à servir de contrepoids aux pressions exercées par un Moi assoiffé de puissance (*Moi idéal*). Il n'y parvient pas toujours, comme dans les états-limites, les perversions et autres conditions semblables où le *Surmoi* s'avère inopérant. Quelques-uns de mes exposés cliniques en témoignent. Cette conception du Moi assujéti à deux forces tyranniques qui le dominent alternativement n'est pas sans rappeler la conception classique de la névrose obsessionnelle qui nous fait voir le pauvre Moi possédé tour à tour par le Ça et le *Surmoi*. Les points de rencontre entre ces deux versions sautent aux yeux, ne serait-ce que parce que dans le versant « Ça » de la névrose obsessionnelle des fantasmes de toute-puissance s'y réfugient.

Je croirais qu'ils sont nombreux les psychanalystes qui pensent qu'entre les exigences du narcissisme primaire et celles du Moi et du *Surmoi* se développe un certain antagonisme, mais d'importance secondaire comparée à celle du conflit œdipien et sans lien intrinsèque entre les deux sphères conflictuelles. D'autres psychanalystes, en plus grand nombre peut-être, ont pris la direction théorique inverse, sur la base de leur observation clinique, négligeant outre mesure le poids de l'Œdipe pour ne plus voir que du précœdipien dans la psychopathologie<sup>11</sup>. Il est devenu coutumier d'entendre demander si tel conflit est de nature œdipienne

---

10. Un de mes exposés cliniques qui vont suivre et que j'appelle le « penseur ».

11. Je laisse à d'autres, plus compétents en la matière, la tâche de faire le point avec la théorie kleinienne, qui fixe aux alentours du sixième mois les débuts du conflit œdipien.

ou précœdipiennne. Je crois qu'exprimé ainsi le problème est mal posé. La raison en est que cette question révèle que l'on néglige une composante essentielle au sein de ce que j'appelle le conflit fondamental. À mes yeux, en effet, l'instance que je nomme *Moi idéal* détermine nécessairement l'Œdipe et le spécifie. Dans la littérature – celle que je connais – on ne tient pas assez compte du fait que l'enfant, rendu au seuil de l'Œdipe, doit traverser deux étapes distinctes ; dans un premier temps, il aborde le champ œdipien dans toute sa fraîcheur et sa limpidité, avant de déclencher le deuxième temps, qui sera celui du complexe d'Œdipe proprement dit, ce qui signifie conflit. Il me paraît incontestable que le garçon qui entre naïvement sur le territoire œdipien triangulaire le fait avec un Ego marqué par la démesure narcissique, en somme, un mégalomaniaque normal, comme disait Freud ; ce petit garçon veut se débarrasser de son père et devenir l'amoureux élu de sa mère ; ce qui fait qu'il y aura conflit, si, heureusement, le contexte familial le permet. Voilà pourquoi, quand je parle en termes de conflit fondamental, le *Moi idéal* est le premier déterminant de l'Œdipe. On peut alors aussi bien dire que l'Œdipe affecte le *Moi idéal* ou que c'est le *Moi idéal* qui colore et spécifie l'Œdipe ; c'est là un croisement qui appelle le conflit et qui va faire intervenir le Surmoi. Par la suite, si le Moi n'investit pas pathologiquement au niveau du *Moi idéal*, le Surmoi ne sera pas appelé à s'exercer dans la démesure.

### Développement et conflit

Pas de vie sans conflit. Dès le jeune âge, l'individu entre en conflit et les instances ne vont pas tarder à s'inscrire dans cette trame incontournable. Représentation mentale de soi qui repose sur une base magique, le *Moi idéal* reste une partie très vulnérable de la personnalité. Depuis notre tendre enfance, si nous sommes tous en mesure d'entretenir, plus ou moins secrètement, un foyer de toute-puissance narcissique, c'est incontestablement grâce au recours possible à la pensée magique. L'intensité de ce recours peut varier à l'infini, soit sur le registre qui va de l'inconscient au conscient, soit sur le registre qui va des manifestations les plus inoffensives aux plus pathologiques. Le *Moi idéal* nous renvoie

donc à «*His Majesty the Baby*», expression affectionnée de Freud, à ce stade de l'enfance universellement reconnu aujourd'hui au cours duquel l'enfant se sent roi et maître de tout ce qui l'entoure; il se croit tout-puissant, il a tous les droits, tous les privilèges, rien ne lui est impossible. Du moins, c'est ce que pensent les parents; l'enfant le sent et s'en imprègne. Dès que la réalité vient jeter de l'ombre sur ce tableau, le repli dans l'inconscient ou simplement dans la vie fantasmatique vient à la rescousse en le perpétuant. La réalité extérieure, dans les choses et les personnes, cherchera toujours à s'imposer au Moi, pour l'amener à une représentation mentale de soi plus modeste, plus conforme aux faits et aux exigences de l'éducation.

Le Moi va donc céder peu à peu. Mais par l'observation clinique nous savons avec suffisamment de certitude que si le Moi finit par se soumettre pour s'accommoder de dimensions plus réalistes et moins angoissantes, il n'en va pas de même au plan du *Moi idéal*. Ceci vaut pour la normalité comme pour la pathologie. Seuls le degré et la nature de l'investissement seront variables. Par un processus de différenciation, une sorte de clivage s'opère au sein du Moi pour donner les instances. La partie du Moi qui reste le plus en contact avec le monde extérieur et avec le *Surmoi* devient plus raisonnable. C'est là le résultat de l'expérience et de l'éducation. Dans sa partie pour ainsi dire le plus à découvert, le Moi se laisse éduquer. L'individu n'a pas le choix s'il compte éviter la psychose, la délinquance, la perversion ou la névrose. Par ailleurs, la nostalgie de la mégalomanie propre à l'enfance va, de son côté, laisser des traces soit plus ou moins nocives, soit plus ou moins bienfaisantes, avec tout son arsenal de fantasmes archaïques et grandioses.

Selon le degré de pathologie de chacun, selon le degré de frustration éprouvée, enfin, proportionnellement au degré d'empiètement du *Surmoi* prohibitif, on pourra assister soit à une recrudescence de l'activité onirique ou de la vie fantasmatique consciente, soit à des débordements dans la névrose, soit encore à des symptômes avec leur quota symbolique de puissance comme dans le délire, soit finalement à l'accentuation de certains traits de caractère typiques, telles l'arrogance et l'autosuffisance. André



Green propose que le Ça ne se laisse pas impunément subjugué par le Surmoi, qu'il finit par le mettre à son service. De mon côté, je mets l'accent sur une variante : le Moi entre en conflit d'allégeance et souhaite réagir aux pressions du *Surmoi* en investissant, plus ou moins secrètement, sa toute-puissance, c'est-à-dire le *Moi idéal*.

Je ne prétends pas qu'il n'y ait nécessairement qu'antagonisme et incompatibilité entre *Moi idéal* et *Surmoi*. Dans certaines circonstances, le *Surmoi* restera silencieux devant les sorties au grand jour du *Moi idéal*, contexte à distinguer des cas pathologiques, comme dans les états-limites où le *Surmoi* s'avère anémique. Comme il a déjà été signalé, tout est fonction du caractère inoffensif ou pas des manifestations du *Moi idéal*. Malgré qu'un état de paix relative soit toujours possible, il n'en demeure pas moins que l'incompatibilité de nature entre les instances due à l'hétérogénéité qui les caractérise, laisse un noyau sous-jacent toujours susceptible d'éclater.

Le Moi ne renonce jamais entièrement au narcissisme originel. Nous pouvons dire que, dans ce registre de la personnalité, le Moi ne joue jamais tout à fait franc jeu, psychologiquement – et non moralement – parlant. Il se réserve un coin secret et fort privilégié où la réalité ne trouve pas accès, ce qui le laisse en perpétuel état de conflit inconscient à l'égard de la réalité et du *Surmoi*. Ce *Moi idéal*, servi par la pensée magique, se révèle à nous de mille et une façons, sans nécessairement recourir à la psychanalyse. Même chez tout homme à l'abri de la psychose, à quelque degré que ce soit, la tentation de la toute-puissance opère des percées conscientes, devenant accessible à qui veut les voir. La liste des exemples serait illimitée et souvent terrifiante comme la manie des grandeurs des hommes d'État, souvent amusante ; ainsi ce patient qui se complaît dans la fascinante certitude de maîtriser par la force physique le lion qui lui bondit dessus ; l'enfant du voisin qui, chaque jour où il est grondé par son père, se plaît à vous prévenir qu'il va démolir votre maison, et ainsi de suite. On n'a qu'à penser au plaisir que prennent aux bandes dessinées « les enfants de 7 à 77 ans », ou encore à cette éternelle identification des hommes avec les héros surhumains



dans les légendes, dans la mythologie, le roman épique ou encore les films fantaisistes. Chaque lecteur est le héros de *La Chanson de Roland*. Toute cette production de l'esprit vient de l'exacerbation du *Moi idéal*; elle est le témoin du degré de toute-puissance magique dont l'homme a besoin en raison de l'insuffisance de ce que lui offre la vie réelle pour nourrir son estime de lui-même.

Il ne serait pas souhaitable que le *Moi* en vienne à liquider une fois pour toutes son réservoir de pensée magique. La vie deviendrait difficilement supportable, les grandes et indispensables folies du cœur et de la pensée n'auraient plus droit de cité, il ne serait plus permis de demander l'impossible. Freud prédisait que le salut de la condition humaine serait assuré un jour par le triomphe de la science rigoureuse, rationnelle. Pourtant, il savait fort bien que les artistes créateurs qu'il admirait tant – poètes, romanciers, dramaturges – comptent, avant tout peut-être, sur l'irrationnel en eux-mêmes, dans les couches obscures de leur inconscient en ébullition. Aujourd'hui, même les grands savants – seulement ceux-là – se classent parmi les irrationnels, c'est-à-dire ceux qui misent sur leur intuition et la collaboration essentielle de leurs rêves. Respectons donc le *Moi idéal*, sans jamais cesser d'être sur nos gardes; il nous rend capable du meilleur et du pire.

Soulignons aussi qu'il serait fort risqué de s'engager à faire l'apologie du *Moi idéal*. Une des principales raisons, en dehors des confins de la stricte psychose, est le fait que c'est cette instance qui nourrit l'illusion, cette hantise majeure à la source de tant de tragédies difficilement concevables dans l'histoire des hommes. L'illusion crée les mythes, individuels et collectifs, ces monstres à deux têtes, nécessaires et maléfiques. Quand une communauté s'en remet aveuglément à ses mythes, le danger est grand, on le sait trop, de voir alors le *Moi idéal* déployer ses ailes dévastatrices, car le meurtre sera alors commandé par l'Idéal mythique; la violence exterminatrice va battre son plein dans la plus totale et infernale permissivité, et c'est ainsi, comme l'exprime Janine Chasseguet-Smirgel, que nous voyons encore « le meurtre des Infidèles par les Croisés sur le chemin de Jérusalem ».

## Conflit et renoncement

Anticipant sur mon exposé de la pensée d'André Green (Chap. V), je dirai dès maintenant un mot sur certaines de ses affirmations concernant le conflit, ce qui servira d'introduction à mes commentaires sur son œuvre. Une de ses définitions originales stipule que les pulsions de vie «regroupent les pulsions d'auto-conservation, les pulsions sexuelles, la libido d'objet et le narcissisme : chacun de ces sous-ensembles entre en conflit avec les autres. Et l'amour en souffre». Ne pas oublier que, par ailleurs, André Green ne néglige jamais la part tout aussi capitale de la pulsion de Mort dans les conflits. Cette dernière définition me paraît digne d'être soulignée parce qu'elle décrit de façon fort pertinente un des versants essentiels du conflit. Les différences dans la conception du conflit apparaîtront quand il s'agira de déterminer la nature des facteurs fondamentaux, irréductibles et permanents. Le même André Green vient bien près de décrire ce que j'essaie de définir : «L'analysant répète avec l'analyste le conflit archaïque de la relation à l'objet pris entre l'obéissance et l'orgueil» (1991, p. 250). Des doutes surgissent dans mon esprit quand il ajoute : «On ne saurait oublier que le destin des idéaux est d'accomplir le **renoncement** pulsionnel **le plus radical**, y compris le renoncement aux satisfactions narcissiques» (les soulignés sont de moi). Donc deux forces en perpétuel antagonisme, sans trêve possible peut-être. Mais la formulation de Green que je préfère et qui est moins pessimiste, en faisant place à un espoir de résolution, c'est-à-dire une issue possible autre que pathologique, on la trouve aussi dans le même livre : «L'analyse des Idéaux du Moi [...] consiste, en s'efforçant de lever les clivages, à rétablir une meilleure circulation entre les instances qui limitent réciproquement leurs tendances à s'emparer du pouvoir absolu» (p. 292). N'est-ce pas là une façon de dire que le Moi est sollicité par deux ordres d'acharnement : les pressions narcissiques du *Moi idéal* et celles du *Surmoi* ? Je n'en suis pas sûr, et parfois bien peu sûr, comme lorsque je lis que le Moi «suit un difficile chemin [...] pris entre la recherche de la satisfaction absolue et celle du renoncement absolu [...] entre la nostalgie de l'objet primaire et l'aspiration vers le grand objet [...] qui peut se désincarner et devenir une

grande idée» (*ibidem*, p. 287). Green propose donc que le conflit s'engage entre, d'un côté, le Moi idéal narcissique, celui de la perfection et, de l'autre, l'Idéal du Moi, lui aussi narcissique, idéal nourri de renoncement, conçu également comme absolu. C'est ici que Green me perd ou plutôt que je m'y perds. Dans les combats menés par mes patients les plus névrosés, les plus régressés, je n'ai jamais pu concevoir la lutte comme étant engagée entre les visées du *Moi idéal* de la perfection et celles d'un Idéal du Moi aspirant à une autre perfection, négative celle-là, et cherchant à l'imposer. Du moins, je ne peux pas concevoir cette version de la lutte conflictuelle en tant que règle ou loi habituelle du fonctionnement au sein des grands conflits.

Si je remplace, dans la dernière formulation de Green Idéal du Moi par *Surmoi*, les ambiguïtés seraient déjà passablement dissipées mais non totalement, car pour Green, fidèle à Freud en cela, le Surmoi aussi est animé par un idéal, la « fonction de l'idéal » étant d'animer toutes les instances, y compris le Surmoi. Suffirait-il de dire, pour s'en sortir, que l'obéissance, la soumission ou encore toute solution masochiste peuvent être vues comme recherche d'un idéal? Sûrement pas et ce n'est pas ce que Green propose. Cela ne réglerait rien quant à la nature du conflit de base. Green nous situe en présence d'un conflit profond d'idéaux: idéal de perfection dans la satisfaction pulsionnelle confronté à un autre idéal absolu, celui du renoncement total à des fins narcissiques. Dans mes exposés cliniques, j'essaierai de dire pourquoi ma conception de l'*Idéal du Moi* n'a pas la dimension de celle d'André Green; bien sûr que j'y vois du renoncement, comme à l'inceste, à la toute-puissance, etc., mais pas de renoncement absolu, sauf dans la grande pathologie où l'*Idéal du Moi* fusionne avec le Moi idéal. Un Surmoi qui vise la perfection, quelle qu'elle soit, est un faux Surmoi, c'est-à-dire un Surmoi qui s'est laissé asservir par le *Moi idéal*, un Surmoi transfuge. Un patient peut, en effet, commencer dans la soumission au Surmoi, mais dans un deuxième temps s'astreindre à faire de cette soumission un idéal grandiose, le Moi ici, *Moi idéal*, s'emparant du travail amorcé par le *Surmoi*. Comme dit Green, c'est le travail de « l'impérissable narcissisme » de la perfection. En l'occurrence, je me dis que le *Surmoi* se dissout.

Je parlerai plus loin des cas graves rapportés par André Green, où le Ça, ne se laissant pas impunément bâillonner par le Surmoi, induit ce dernier à se laisser berner par le Moi idéal – «Je suis le plus grand pécheur de la terre». De toute évidence, la gloire est de la partie. Je me dis encore qu'on assiste ici, ni plus ni moins, à un triomphe astucieux du *Moi idéal*, qui, pour arriver à ses fins, doit tenir compte du *Surmoi* en le pervertissant. Dans mes exposés cliniques, je décrirai aussi ce patient que j'appelle le penseur. Il alternait entre, d'une part, des épisodes mégalo-maniaques ou hypomaniaques : «Je suis le plus grand penseur du Monde, j'ai dépassé Kant...» et, d'autre part, «Je ne suis qu'un raté, un vaurien»; ou encore, entre «Je triomphe de mon père et je l'humilie pour la plus grande joie de ma mère» et «l'humilié, c'est moi». Il me consulte parce que, tout en étant diplômé d'une des plus grandes écoles de son pays, il ne peut accepter que des emplois de manoeuvre, comme son père inculte. *L'Idéal du Moi*, investissant les études, est infiltré par le *Moi idéal* et, comme disait Freud, le *Surmoi* le sait. J'ai rapporté que ce patient se sentait torturé par la hantise de se faire vagabond. Supposons que ce patient aurait déclaré : «Je serai le plus célèbre des vauriens» – ce qui ne se produisit jamais au cours de l'analyse – la gloire eût été transparente. Mais là encore, je propose que, malgré tout, le patient aurait aussi payé le prix imposé par le *Surmoi*, il ne pourrait en faire l'économie totale. On ne peut pas négliger la distance considérable qui sépare, d'un côté, le penseur auto-proclamé glorieux, triomphant et, de l'autre côté, le vagabond chez le même sujet. Le vagabond est la création exclusive du *Surmoi* tyrannique et si, par des voies subtiles, le *Moi idéal* – ou le Ça selon Green – en en faisant quelque chose de grandiose, réussit à prendre en mains le rabaissement du Moi, je dirai que le *Surmoi* y trouve un certain profit, en imposant le fantasme du rabaissement moral; le *Moi idéal*, de son côté, fait du rabaissement un simulacre. Et le conflit, ultimement, se ramène à un combat sans fin entre le *Moi idéal* et le *Surmoi*. En somme, il y aurait, dans ces conditions, comme bien souvent, deux gagnants et deux perdants. Et l'ascèse? Question difficile, risquée, parfois même insondable ou hors du champ de compétence du psychanalyste en tant que tel. Je risquerai quelques remarques. Nul doute que l'ascèse chrétienne implique la recherche d'un absolu. Est-ce

une recherche au service du narcissisme archaïque ou une visée dont le Moi conscient resterait le maître? On sait qu'une vie saine est impossible sans apport narcissique d'aucune sorte. Par identification à son Dieu ou à des modèles vénérés, un ascète peut s'aimer davantage du fait de renoncer à des satisfactions sexuelles ou autres. Est-ce que cette identification trahit toujours un narcissisme archaïque (*Moi idéal*)? Je ne crois pas. Un «ascète narcissique» est un composé monstrueux. On dit, et je le crois, que l'ascète vrai est humble. S'il est juste de le penser – et c'est là ce que je propose – c'est alors le Moi qui mène les opérations à un niveau élevé de sublimation. Freud s'est dit impressionné par Saint-François d'Assise. Nous voilà à mille lieues de cet homme que j'ai pu observer pendant des années qui vivait son ascèse avec démesure; il se privait graduellement de toute forme de plaisir, incluant celui d'écouter de la musique; «Sur sa Croix, Jésus-Christ n'écoutait pas de musique». Il ne se lavait pas non plus, car, disait-il, se laver impliquait un certain plaisir. Il est devenu psychotique et je l'ai perdu de vue. Il n'était pas en thérapie. Exigence donc de perfection morale, ce qui donnerait raison à André Green selon une de ses hypothèses, où tout est mis sur le compte de l'Idéal du Moi. Ceci dit, on ne peut ici faire abstraction de l'action despotique d'un Surmoi qui ne pardonne rien. Est-ce alors la maladie de l'Idéal du Moi: «Je dois devenir Jésus-Christ, mon modèle» – et c'est conscient – ou la maladie du Surmoi qui finit par faire éclater le pauvre Moi qui ne peut tenir le coup? D'après ce que j'ai pu apprendre, tout permet de penser que ce pauvre homme, dans sa psychose, est devenu Jésus-Christ, faisant tomber les frontières entre les instances. Il est permis de penser qu'en raison du poids toujours accru des pressions intérieures en provenance des exigences combinées de renoncement de la part du *Surmoi* et de l'*Idéal du moi* – «je prends le Christ souffrant comme modèle» – , l'équilibre de la structure psychique a finalement basculé; le Moi, menacé de sombrer, a franchi une frontière avec un changement qualitatif: l'*Idéal du Moi* cède la gouverne au *Moi idéal* où règne la psychose. Green a donc raison de dire que, dans ces conditions, le Ça, représenté par des fantasmes grandioses, prend les choses en main et tourne le tout à son profit; dans la mégalomanie, il sort vainqueur, lui qui était menacé d'étouffer, de s'éteindre. Le

Moi donc sollicité de toutes parts ne peut plus tenir le coup et, pour des raisons obscures, sombre dans la mégalomanie (*Moi idéalisé*) plutôt que dans la dépression et la mort. Mon camarade ne disait plus: «je suis Jésus-Christ sur la Croix, souffrant, à l'article de la mort», mais «je suis Jésus-Christ, le Christ-Roi». La mort psychique du Moi et la chute dans le *Moi idéal* l'auront sauvé du suicide.

Remarques d'un certain intérêt. Aux yeux de tous les camarades qui l'ont côtoyé pendant plusieurs années, ce confrère était humble, discret, serviable et bien entendu souvent très tendu. Aucun signe perceptible de suffisance et d'orgueil. Avant sa psychose, son *Surmoi* le dominait; l'identification consciente au Christ (*Idéal du Moi*) le protégeait de la psychose (*Moi idéal*).

## Présentations cliniques

**L**e monde psychanalytique est divisé en deux : ceux qui se méfient des exposés cliniques et les évitent et les autres dont je suis. Ce qui ne veut pas dire que je ne me méfie pas de ces exposés mais que je les considère fort utiles et souvent même indispensables. Autrement, en poussant le raisonnement à son extrême limite, il faudrait se méfier de notre écoute de psychanalyste et y renoncer. Dieu me garde de cette asepsie, source de stérilité. Je me suis toujours inspiré de la maxime qui nous dit d'éviter «*to make the facts fit the theory*», mais sans étouffer en moi le besoin continu de théoriser sous l'inspiration de l'observation. Toute science, de rappeler Freud, repose d'abord sur l'observation.

Les six exposés cliniques que je présente maintenant poursuivent un double objectif : d'abord faire voir en action et en interaction, dans le vécu, les forces représentées par chacun des trois concepts étudiés dans ce travail. En second lieu, chaque cas, à sa manière spécifique, devrait permettre d'observer, dans les couches profondes, le déroulement de ce même conflit fondamental chez les hommes, mettant ultimement en confrontation, d'un côté, les puissances du *Moi idéal* visant trop haut et, de l'autre, celles du *Surmoi* toujours culpabilisantes. Dans aucun cas – pour autant que l'on puisse atteindre à la certitude en cette matière – je n'ai entrepris ces analyses avec l'espoir ou l'anticipation d'y trouver la confirmation d'une théorie.

Je vais commencer avec les deux exposés les plus détaillés dont le contraste clinique vaut d'être souligné. Le premier, celui du joueur, montre un *Moi idéal* plus fort que le *Surmoi* tandis

que le récit du deuxième, le penseur, met en relief la force supérieure du *Surmoi*. Je souhaite aussi que le lecteur puisse se faire une certaine idée du déroulement de l'analyse, mais sans qu'il soit question de m'engager ici dans la description des facteurs les plus subjectifs de la méthode, tels que contre-transfert, rencontre des inconscients, etc.<sup>1</sup>. Je ne rapporte jamais le résultat d'anamnèses; j'essaie plutôt de résumer et d'ordonner le déroulement de deux analyses.

## LE JOUEUR INVULNÉRABLE

Quant au conflit mettant en cause le *Moi idéal* confronté au *Surmoi*, ce premier exposé vise à rendre compte de la suprématie, quoique vacillante, du *Moi idéal* face à un *Surmoi* qui n'arrive pas à imposer sa loi. La personnalité du «joueur» en question peut être vue comme reposant sur une structure narcissique où sont venues se greffer de sérieuses tendances à la compulsion. Marié et père de trois enfants, il comptait sur l'analyse pour, d'un côté, consolider les bases de sa personnalité et, de l'autre, pour arriver à réduire sa compulsion au jeu (*gambling*) qui risquait non seulement de compromettre sa vie professionnelle, mais aussi de ruiner sa vie familiale. Au cours de son analyse, les points suivants se sont avérés les plus marquants.

Avec constance, fidèle à lui-même, le joueur manifeste un sentiment triomphant de supériorité sur tous les collègues et patrons, avec une attitude d'arrogant mépris, associée à une conviction d'invincibilité et de capacité de tout dominer, y compris son analyste. Mais cette construction caractérielle présentait périodiquement des failles. Il devenait rongé par le sentiment aigu d'être déprécié, méprisé, surtout par son analyste: « Vous

---

1. En général, les patients savent bien au fond que si on écrit, on le fait sur la base de ce qu'ils nous ont eux-mêmes appris. L'important est de respecter la discrétion la plus absolue, ce qui ne peut pas en empêcher certains d'arriver à se reconnaître un peu. Comme disait Freud à ce propos, ils n'apprendront rien qu'ils ne savent déjà. Winnicott disait que ce sont ses patients qui lui ont le plus appris et que «*on top of that, they paid me for doing so*». J'en profite pour exprimer à mes patients toute ma reconnaissance pour le travail accompli ensemble et pour ce qu'ils m'ont appris, c'est-à-dire l'essentiel.



me considérez comme un bon à rien... un paquet de bluff». La première partie de son anlyse fut marquée par une alternance entre sa tendance au mépris des autres et sa crainte d'être méprisé à son tour, mais avec un avantage marqué en faveur de sa domination sur eux. Sa tendance à la dévalorisation se manifestait rarement sous forme d'auto-dépréciation. Je ne l'ai jamais entendu dire : «Je ne m'aime pas». J'ai surtout entendu : «Vous méprisez ce que je fais... Vous n'avez pas d'estime pour moi». L'analyste, ne pouvant être conçu comme complice, devient une menace pour l'insécure forteresse du *Moi idéal*. C'est là déjà souligner que le *Surmoi* brille par sa faiblesse et que le patient est davantage torturé par la crainte de l'infériorité que par le poids de la culpabilité. Le penchant à l'auto-dépréciation portait plus sur ce qu'il *faisait* que sur ce qu'il *était* à ses propres yeux. Le jeu restait l'activité pour laquelle il se croyait fréquemment méprisé et blâmé.

Au cours de l'analyse, à un rythme accéléré ses compulsions vont devenir les activités les plus intensément investies de sa vie courante. Son travail professionnel en souffre, étant donné que les gains narcissiques recherchés ne pouvaient pas venir de cette source. Pendant des mois et des mois, il déplorera en vain que cette fébrilité nuise grandement à tous les secteurs majeurs de sa vie. Nombreux furent les rêves où il s'en donnait à cœur joie dans ses performances sportives où il se voyait accomplir des exploits mirobolants. Dans ses rêves, au golf, par exemple, il réussit des trous d'un coup. On est frappé par le caractère simple, exhibitionniste et infantile de ces réalisations mégalomaniaques de désir. L'excitation au jeu parvenait à son comble quand le patient réussissait à «*bluffer*» comme il disait, quand il parvenait à «impressionner l'adversaire avec rien» (*poker*). Son audace était sa force, son salut. Le recul de l'adversaire devenait le signe de son prestige, de sa supériorité *vraie*. Il vivait dans le monde de la *pseudologia fantastica*. Tout en sachant qu'il se leurrerait, il se laissait bercer par son leurre. L'important était d'impressionner l'adversaire au point de le voir reculer. C'est alors, mais alors seulement, qu'il se voyait grand. Il était sauf.

Mais sauvé de quoi ? Sa réaction habituelle, à l'occasion de ses insuccès, nous indique la réponse. Quand il n'avait pas « joué » et gagné à satiété, le découragement s'emparait de lui. Son mépris pour lui-même devenait sans limite. À l'entendre, après chaque défaite, la vie ne valait plus la peine d'être vécue : « Je voudrais m'enfuir très loin et me cacher ». Il se sentait plus honteux que coupable. Jamais ce patient n'a manifesté de tendances suicidaires. Le châtement par la mort n'a jamais dérangé son sommeil. Il est à l'abri de l'authentique dépression au sein de laquelle se manifeste un *Surmoi* étouffant. Par contraste avec le déprimé, chez mon patient, la représentation mentale de soi devenait alarmante à la suite d'insuccès au jeu, parce qu'il n'y discernait plus les signes d'un *Moi idéal* magiquement puissant. Dans ces conditions de profonde infériorité – et non de profonde culpabilité – il était vite mû par une seule motivation : recouvrer au plus vite la magie de la toute-puissance. Nous verrons jusqu'où il pouvait aller pour y arriver.

Il va sans dire qu'un clivage s'est manifesté. Le sujet va réussir à se ranger de plus en plus du côté de son propre *Moi* idéalisé alors que le thérapeute va devenir la personnification du *Moi* réel, du *Moi* qui subit le sort peu enviable d'être régi par le principe de réalité. De là l'attitude cynique de tels patients à l'endroit de ceux qui, comme le psychanalyste, se laissent régir et étouffer par « une réalité banale ». Graduellement, grâce à son cynisme, il projetait au dehors son propre *Moi* dans toute son insuffisance : un *Moi* « peureux, craintif, écrasé, incapable de la moindre audace », disait-il souvent des autres. Dans les heures où la projection ne venait pas à son secours, il répétait : « Toute ma vie, je n'ai peut-être été qu'un lâche ». Chaque fois, je pouvais percevoir qu'il s'agissait d'un *insight* sans conséquence. Si on ajoute à ceci les moments, de plus en plus fréquents en analyse, où il se voyait comme un « ballon soufflé », « un gros tas de *bluff* », on comprendra que son cynisme devenait de plus en plus vacillant et ne faisait que recouvrir une profonde angoisse. Vint un temps, en effet, où la gêne de se présenter chez son psychanalyste, après un long week-end de jeu, évolua en un profond malaise devant l'imminente et irrévocable prise de conscience

que le «*bluff*» n'était rien d'autre que le déni d'un grand vide intérieur. Mais, pour y arriver, sa psychanalyse devra y mettre beaucoup de temps.

Ces prises pénibles de conscience produisent d'abord chez le patient des sursauts défensifs désespérés : soit que le patient veuille tout abandonner, quitter l'analyse afin de protéger le recours à la magie ; soit qu'il en vienne à accuser violemment l'analyste de chercher à faire de lui «une loque», le privant de tout ce qu'il y a de vivant en lui. «Vous cherchez à me paralyser, à me figer, à m'enlever mes moyens» répétait-il. À une période avancée de l'analyse, le transfert maternel mit au jour le rôle terrifiant de la mère orale toute-puissante, dévorante et anéantissante au niveau des fantasmes inconscients. Il fit des cauchemars où, dans l'angoisse-panique, il se voyait en danger d'être englouti dans la mer, saisi à en étouffer par des algues géantes. C'est alors que, dans la vie réelle, il lui arrivait d'éprouver le sentiment éminemment angoissant qu'il allait perdre la parole, un de ses instruments privilégiés pour ses manifestations exhibitionnistes. Nous reviendrons sur le rapport à la mère.

La psychanalyse classique nous a habitués à voir dans le jeu (*gambling*) une compulsion qui vient d'un défi au destin, chez des sujets en proie à l'insupportable pression du *Surmoi* culpabilisant. Le *Surmoi* est censé finalement l'emporter. Fenichel (1945, p. 372-373) écrit : «Le joueur, au sens fort (*true gambler*), est condamné à être éventuellement ruiné». Cette description ne s'accorde pas avec la psychodynamique de mon joueur. Dans l'ensemble de la littérature, le jeu est par ailleurs compris comme un déplacement de la masturbation qui s'accompagne de fantasmes parricides œdipiens.

Que la masturbation soit en cause, c'est le moins qu'on puisse dire avec mon patient. Il en vint souvent à parler d'excitation si intense au cours du jeu, et surtout quand il «*bluffait*», que les sensations agréables qu'il éprouvait alors lui paraissaient dépasser les plaisirs ressentis dans l'orgasme. Il assimila souvent son «*bluff*» à une érection «foudroyante». Sa psychanalyse, en fait, a été abordée sous le signe impérieux de la masturbation. Au cours de l'heure qui a précédé la première séance, il a éprouvé un irrésistible

besoin de se masturber, alors qu'il s'en était abstenu depuis des mois. Ainsi, dans une affirmation nourrie de défi et de déni, il proclamait : « Je suis puissant... voilà ce dont mon thérapeute n'arrivera jamais à me priver... Vous n'allez pas faire de moi un faible et un castré ». La masturbation est apparue superficiellement œdipienne. Avec le jeu et le « bluff », elle venait plutôt témoigner de la survie de la puissance magique du Moi. Le jeu venait nier l'infériorité, la petitesse, l'insignifiance du Moi, le *Surmoi* assistant à la scène comme un spectateur plutôt impuissant. Ce patient ne parlait jamais de culpabilité ; il se sentait menacé par la perte de sa mégalomanie.

Considération majeure : la compulsion à frauder est venue seconder la compulsion au jeu. À plusieurs reprises, le patient a triché sérieusement au cours de ses activités compétitives favorites. Il lui fallait tricher pour s'assurer d'une victoire plus éclatante. Le fait de tricher n'empêchait pas l'expérience d'une satisfaction glorifiante ; il permettait en effet de conjurer la déception due à un succès banal. Il ne pouvait tolérer d'être ordinaire. Aussi, à ses yeux, c'était là une façon de se montrer plus fin que l'adversaire. Mais le plus significatif est qu'il avait besoin de tricher même lorsqu'il ne le jugeait pas nécessaire pour sortir vainqueur.

Il faudra plusieurs mois avant que le patient puisse avouer la « faute » qui lui pesait le plus. Au cours de l'épreuve finale en vue de la plus haute promotion académique, il a substantiellement fraudé en faussant « royalement » les données et les résultats de son expérimentation. L'analyse a confirmé la conviction personnelle du patient que son besoin irrésistible de frauder n'avait pas été motivé par la crainte de l'échec mais par le désir impératif de réussir avec les plus grands honneurs académiques (« Je voulais impressionner au plus haut degré »). Besoin donc de se grandir et non la crainte de l'échec. Un succès insuffisamment éclatant est indigne du Moi idéalisé. Avec ces patients, il n'y a pas de demi-mesure. Ou bien c'est la toute-puissance qui est de rigueur, ou bien c'est son répondant, le sentiment de nullité. La fraude est au service de l'idéal de toute-puissance narcissique. Le *Surmoi* dans ce tableau n'a pas de voix. Il est à signaler, en tout premier lieu, que la mère, à sa manière, au vu et au su du patient

pendant son enfance, ne se gênait pas pour tricher de multiples façons pour mieux parvenir à ses fins. Ainsi, elle préparait la voie à l'identification.

Assez régulièrement, le patient exprimait son étonnement, et apparemment son plaisir, du fait de n'avoir pas triché depuis un certain temps. Infailliblement, ce type de prise de conscience s'est avéré être le signe avant-coureur d'une rechute, *pattern* que Freud, le premier, a su identifier. Le lendemain, sinon le jour même, le patient allait récidiver sans négliger de manifester tous les signes extérieurs du repentir. Pour la partie évoluée du Moi, il y avait eu rechute ; pour la partie archaïque du Moi, pour le *Moi idéal*, c'était là le contraire d'une rechute. Plutôt que d'y voir une déchéance, la pensée inconsciente y voyait une reconquête, une reprise du pouvoir. Il en vint finalement à parler de ses larmes de crocodile. Cette interprétation de la dynamique en cause se rapproche de la pensée d'Edith Jacobson au sujet de certains patients, rapprochement qui permet de voir aussi les différences. Dans *The Self and the Object World* (1964), elle parle de ces patients qui sans cesse présentent le même cycle, sans que jamais rien ne change. Il y a toujours deux conduites qui se succèdent : l'affirmation du *Moi idéal*, puis celle du *Surmoi*. Ces patients agissent d'abord impulsivement pour ensuite, chaque fois, payer leur faute par une réaction apparemment dépressive : « Leur *Surmoi* est punitif, mais tout en étant punitif, il ne remplit jamais sa fonction préventive quant à la conduite morale, il ne sert jamais en tant que stimulant ou inspiration morale » (p. 134). Action punitive à retardement et sans effet sur la conduite. L'autorité parentale s'est faiblement imposée comme instance punitive, elle a échoué quant à ce qui est de promouvoir les identifications qui transforment le comportement de façon permanente.

Un dernier mot sur la pensée classique qui veut que le joueur soit condamné à être éventuellement ruiné. Le *Surmoi* donc serait le maître ultime, aurait le dernier mot. En contraste, mon patient fait preuve d'une condition structurale où c'est le *Moi idéal* qui impose tant bien que mal sa loi, et où le *Surmoi* ne manifeste que de vains sursauts. On imagine assez bien le rapport avec le fait que le patient vient d'un contexte familial au sein

duquel la mère fut perçue comme toute-puissante et le père plutôt comme une nullité. La manière du fils de se faire joueur enlevait à son *Surmoi* toutes ses chances de s'imposer et de le ramener à une identification défaitiste avec ce père.

Ce sont les vicissitudes des tendances anales qui ont le plus contribué à la compréhension de la dynamique et de la genèse de la toute-puissance chez mon patient. La plupart des conflits se sont manifestés dans un langage anal quand ce n'était pas dans une action anale. L'arsenal défensif-agressif fut constitué essentiellement par les matières fécales, la défécation et les gaz intestinaux. On sait que dans les fantasmes infantiles ou inconscients, les matières fécales représentent un bien précieux, et même une source de toute-puissance. Elles rendent possible l'actualisation de la puissance fantasmatique. Par ailleurs, sauf chez le schizophrène, elles ne sont que des déchets, la partie la plus dévalorisée du corps et de soi. La psychanalyse de mon patient fut caractérisée par l'alternance ininterrompue de ces deux pôles qu'on peut résumer ainsi : ou bien « je règne, je suis tout-puissant parce qu'à volonté je peux emmerder tout le monde, car mes matières fécales sont ma force » ; ou bien « je ne suis rien d'autre qu'un tas de merde ».

La masturbation, qui avait précédé la première séance, fut vite remplacée par le besoin de déféquer dans la maison du psychanalyste. Déféquer n'était cependant pas suffisant. Il fallait que s'ajoutent deux autres facteurs : que la performance se fasse avec fracas, comme s'il s'agissait d'une tempête, et que « ça sente très fort ». La défécation sans une odeur particulièrement nauséabonde n'était pas digne d'être investie. Au cours de l'analyse, toutes les situations angoissantes étaient soit précédées, soit suivies d'une, deux ou même trois défécations fracassantes et nauséabondes, toutes le même jour. Immanquablement, les fantasmes sous-jacents révélaient des sentiments de toute-puissance ; l'adversaire, devant une pareille performance, sera impressionné, foudroyé et perdra ses moyens.

Les relations sexuelles génitales n'intéressaient guère notre patient. Inconsciemment elles le terrifiaient, le vagin étant un lieu de cauchemar. Son système de protection contre son angoisse

de castration révélait crûment le recours régressif à la position sadique-anale. Chaque fois, en effet, que le patient prévoyait que sa femme allait souhaiter un rapprochement génital, il lui fallait alors auparavant procéder à une défécation rituelle, dans la salle de bain donnant sur la chambre. Il lui fallait impérieusement faire sa démonstration de puissance sur le mode anal et «pénétrer» analement sa femme par l'intermédiaire de l'odeur qui ne manquait jamais de faire son chemin. Le mécontentement de sa femme et l'indisposition qu'elle venait à manifester devenaient le signe attendu d'une victoire certaine.

L'analyse a pu retracer des expériences significatives quant à la relation à la mère, expériences qui nous font voir dans une même lignée, la mère, l'épouse et le psychanalyste. À la période de l'éducation à la propreté, la mère du patient vomissait chaque fois que l'enfant s'était souillé. Je ne peux pas affirmer que le patient ait eu, lors de l'analyse, des souvenirs authentiques de ces expériences. Mais comme on lui avait si souvent parlé depuis sa tendre enfance de cette réaction de sa mère, des fantasmes se sont vite formés à partir de la scène décrite sinon à partir de l'expérience elle-même, et ces fantasmes ont abondamment alimenté par la suite les rêves, les rêveries, les visions du passé et le comportement actuel. Ces expériences répétées en actes et en paroles se sont graduellement constituées en schéma dans le psychisme de l'enfant pour évoluer en *pattern* de conduite sur une base permanente. Les matières fécales sont graduellement devenues l'arme par excellence pour foudroyer la mère et tous ses substituts. Une autre configuration d'origine sadique anale est venue se greffer sur cette conduite. Chaque fois que le patient avait l'occasion de voir quelqu'un d'autre faire un faux pas physiquement, trébucher et tomber par terre, un incontrôlable éclat de rire s'emparait de lui. Surtout lorsqu'il s'agissait d'une vieille femme, il riait à grand déploiement, pendant un temps suffisamment prolongé pour qu'il en vînt parfois à se demander s'il n'était pas en train de faire une crise de folie. Cet incontrôlable fou rire conduisait à la suffocation et l'empêchait de venir au secours de l'autre.



Deux remarques pour caractériser le rôle de la mère dans l'inconscient du patient en tant que source des identifications. Le rire compulsif représentait un triomphe exubérant qui reposait sur le déni: «ce n'est pas moi qui s'écroule, c'est elle, c'est l'autre; ce n'est pas moi le faible, il est là sous mes yeux». De toute évidence, joue ici le triomphe compulsif sur la mère. La pathologie se rapproche singulièrement de celle qui déclenche un épisode maniaque. Le mécanisme défensif central est le même dans les deux cas, c'est le déni. Dans son remarquable ouvrage sur *The Psychoanalysis of Elation*, Lewin (1951) a suffisamment démontré l'omniprésence du déni dans les réactions élationnelles. Chez mon patient, ce triomphe maniaque trahissait l'appréhension inconsciente d'une insupportable humiliation. Cette appréhension sert de motivation pour la projection de la faiblesse du Moi, et cette projection vient consolider le déni.

La suffocation qui s'ensuit est directement reliée à la mère. Régulièrement, durant son enfance, il avait observé sa mère toussant péniblement au point de donner l'impression d'être sur le point de suffoquer. Cette suffocation, chez le patient, malgré son caractère peu rassurant vu du dehors, a toujours représenté inconsciemment un facteur sécurisant: «Je suis comme ma mère, je suis fort comme elle». C'est la personne forte qui s'étouffe. Cette suffocation, il est vrai, s'est avérée être surdéterminée; le facteur châtimeur entrait aussi en ligne de compte. Cette mère, aux yeux du patient, était une montagne de force, de tyrannie et d'invincibilité. Nombre de fois, il verra sa mère gifler des policiers sans conséquence pour elle, gifler des directeurs d'institutions, des commerçants qui la contrarient et ainsi de suite. Toute sa vie durant, il n'eut jamais l'impression de l'avoir emporté de quelque manière que ce soit sur sa mère. Ce sentiment n'a presque jamais cessé de colorer sa relation transférentielle, et il répétera incessamment: «Quoi que je fasse ou que je dise, je ne pourrai jamais gagner ici». Pendant toute son enfance et son adolescence, il verra son père, homme de haute stature physique, trembler devant sa mère. Celle-ci avait pour le père toutes sortes de sobriquets qui signifiaient «homme de rien» ou «homme de paille».



Alors que le patient était âgé de quatre ans et demi, sa mère est devenue enceinte. Il conçut la grossesse sur un mode totalement anal avec l'idée du bébé fécal. L'enfant s'est identifié à la mère enceinte, la grossesse étant vue comme une puissance enviable. Grâce au surinvestissement de son propre contenu intestinal, l'enfant devenait maître de la destinée du futur rival. À volonté, il se trouvait dans la possibilité de réduire l'intrus à l'état d'excréments dont on a vite fait de se débarrasser. Toute sa vie durant, mon patient a traité sa sœur comme on traite les excréments, ce qui le plaçait, lui, dans une position incontestée de supériorité narcissique. Au cours de l'analyse, il en viendra à parler de l'expérience profondément émouvante pour lui de la découverte d'une personnalité respectable chez sa sœur.

Sa relation à sa femme s'est développée sur le même mode anal. Il a épousé une femme « sans personnalité, sans volonté aucune », totalement dépendante de lui et le considérant comme un dieu. Une femme « qui se laisse chier dessus ». Pendant des années, y compris les premières années de sa psychanalyse, il la contrôlera tyranniquement. Son mode de relation interpersonnelle dans la vie conjugale réalisait deux grands besoins, répondait à deux grandes nécessités inconscientes et identificatoires. Avec sa femme, il était lui-même la mère tyrannique, despotique, invincible, celle qui fait régner la terreur. Dans ce contexte, sa femme représentait, inconsciemment, l'enfant qu'il avait été lui-même, par voie d'identification projective, projection de son propre Moi terrorisé. En même temps, il se comportait aussi comme un gros bébé tyrannique, exerçant une domination absolue sur les allées et venus de la mère-épouse. L'enfant a, enfin, la mère à sa merci. Il réussissait à l'âge adulte, ce en quoi, enfant, il avait échoué. Quand sa femme ne lui obéissait pas sur-le-champ, il entrait dans une colère incontrôlable.

Toute cette conduite d'allure désespérément dominatrice relève de la prépondérance d'un *Moi idéal* de type anal qui ne laisse que peu de prise aux tentatives timides du *Surmoi*. C'est la vie fantasmatique anale qui a nourri l'idéalisation du Moi, étouffant les identifications surmoïques. La mère intériorisée et servant de base aux identifications du patient n'est absorbée

– par identification – que pour servir les fins de l’agrandissement du Moi. Avec ce patient, je ne saurais concevoir le *Surmoi* comme participant à la toute-puissance, ainsi que le proposent plusieurs auteurs qui parlent de *Surmoi* idéalisé. On pourrait répliquer que si le Moi idéalisé se doit de mener une lutte à ce point acharnée et anxieuse, ce pourrait être en raison d’une force tout aussi impressionnante que menaçante prêtée au *Surmoi*. Je serais d’accord si mon patient était aux prises foncièrement avec une dépression nourrie de culpabilité. J’ai déjà signalé que j’ai plutôt vu mon patient lutter contre l’infériorité. Cet homme n’a jamais été marqué par le sentiment que sa mère ne l’aurait pas aimé. La névrose a été causée en partie par l’impossibilité de s’identifier à un père fort qui ne tremble pas devant la mère. Son problème d’identification, et partant d’identité, venait du fait que grâce à la force et à la puissance, en vertu de l’identification à la mère, il se sentait inconsciemment femme. Kohut et Kernberg diraient peut-être ici que le patient n’a pas eu la chance de pouvoir édifier un *Surmoi* paternel idéalisé. Je vois les choses autrement et propose que le patient a été privé de la possibilité d’ériger un *Surmoi* ferme dans sa fonction prohibitrice, édifié sur la base d’une imago paternelle d’abord idéalisée comme *objet externe*, pour devenir ensuite, une fois accomplie l’identification introjective des interdits, une figure qui s’impose par la crainte. Cette séquence fit défaut chez mon patient.

Revenons au conflit de base. C’est le transfert qui a le plus fortement contribué à mettre au jour l’ambivalence foncière chez mon patient. Après chaque tentative pour consolider son fragile sentiment de puissance, par le recours au jeu, au «*bluff*», aux gaz intestinaux ou encore aux «grands mots savants», il en viendra tôt ou tard à éprouver vivement, tel que rapporté, le sentiment que son psychanalyste le prend pour «un gros tas de merde» ou «un plein de vent». Il connut, à une période avancée de sa cure, des moments de panique. La psychanalyse allait non pas lui conférer finalement le prestige tant recherché mais plutôt l’anéantir. «Si ça continue, disait-il, je ne serai plus qu’un légume, un parasite, sans volonté, à la merci du monde.» Ou encore, la psychanalyse ne lui apportera rien de mieux que d’être traité comme on traite les excréments. Son anéantissement par son

psychanalyste-mère faisait son apparition sous forme de léthargie, de torpeur et cette passivité extrême le terrifiait. Je rappelle ses cauchemars où les algues marines allaient l'étouffer.

Cette allure cyclique de ses fantasmes et de ses affects, où on le voyait oscillant entre la puissance et l'anéantissement, nous mène à la conclusion que le patient n'avait dans sa vie qu'une alternative : ou bien abandonner la lutte contre le monstre maternel et rester à tout jamais soit un gros bébé passif et dépendant, soit identifié à un père craintif et dominé ; ou bien s'identifier magiquement à l'agresseur maternel tout-puissant, et acquérir ainsi une structure psychique où domine le *Moi idéal*. Cette identification à l'agresseur, nous savons qu'elle empêchera par la suite la réalité d'avoir prise substantiellement sur la structure de sa personnalité. Le *Moi idéal*, quand il lui est donné de régner, accueille mal les limitations. Il bénéficie d'un surinvestissement que vient appuyer une réaction caractérielle régressivement défensive. Une telle identification à l'agresseur déborde le cadre de la pensée magique, car elle contribue aussi à une certaine consolidation du Moi. Grâce à ce type d'identification, ces individus se protègent de la psychose<sup>2</sup>.

Les vues de Jacobson (1964) rejoignent et résumeront de nouveau ma compréhension de ce patient. Ses commentaires portent sur des patients qui souffrent de troubles d'identité :

En contraste avec les rares personnes qui traversent sans décompensation des chocs narcissiques graves [...] grâce à un Moi solide et au soutien fourni par la présence en eux d'un code éthique et moral intact, nous observons, chez des patients qui ne sont pas guidés par des standards éthiques évolués et cohérents, une forte propension aux problèmes d'identité. En fait, il s'agit le plus souvent d'individus très doués faisant preuve d'une ambition dévorante (*devouring*) ; ils donnent l'impression d'être des personnalités fortes, d'avoir un Moi solide, alors qu'au fond, ils sont aux prises avec des problèmes graves d'identité. Ces problèmes profonds d'identité sont dus d'un côté aux déficiences de leur *Surmoi*, et de l'autre à la structure narcissique et fragile de leur Moi (p. 199-200).

---

2. Communication personnelle du D<sup>r</sup> Miguel Prados.

Cette formulation de la dynamique conflictuelle et de la condition structurale se rapproche donc sensiblement de la mienne. À la base de toute cette pathologie, on constate l'échec du *Surmoi* dans ses fonctions d'affermissement du sens du réel et d'imposition des interdits.

Le dernier mot sera pour apporter une correction à une affirmation du D<sup>r</sup> Misès, fort heureuse par ailleurs. Au sujet des patients présentant des troubles de nature narcissique, sa pensée d'alors se résume ainsi :

La construction de l'Idéal du Moi<sup>3</sup> paraît procéder parfois d'une tendance à prouver en quelque sorte sa liberté et à refuser la soumission au *Surmoi* en se proposant des buts aussi éloignés que possible de ceux des idéaux des parents. Pourtant, dans le fonctionnement habituel, on constate que cette tentative pour gagner et garder sa liberté, aboutit, quels que soient les efforts faits, toujours, inévitablement à une soumission au *Surmoi* (1973, p. 525).

Cette pensée de Misès, à l'époque, trouve sa confirmation dans bien des névroses et peut-être dans toute condition soi-disant normale. Mais je ne peux souscrire à sa conclusion quant à ce qui se passe dans des conditions dynamiques et structurales apparentées à celles de mon patient et de quelques autres qui suivent. Il faut conclure que nous assistons au contraire à l'impuissance du *Surmoi* devant l'affirmation triomphante du *Moi idéal*. André Green, de son côté, propose que c'est le Ça qui sort toujours vainqueur, ce sur quoi nous reviendrons plus loin<sup>4</sup>.

---

3. Il semble bien que le D<sup>r</sup> Misès, ou son rapporteur, emploie le terme Idéal du Moi là où (comme Lagache) je dis *Moi idéal*. On trouve ce résumé de la pensée de Misès dans le compte rendu de la discussion générale sur le narcissisme secondaire, paru dans la *Revue française de psychanalyse* (1945).

4. Ce patient a beaucoup profité de sa psychanalyse ; ses relations interpersonnelles sont devenues plus authentiques, dépouillées d'arrogance et de défi, de même que sa vie de couple est devenue plus humaine, plus chaleureuse. Sa vie professionnelle y a aussi trouvé son profit.

## LE PENSEUR PIÉGÉ

Pour être plus juste, je dois préciser que mon patient, le penseur, donnerait plutôt raison cette fois à Misès. Ce deuxième exposé nous fera voir le conflit central entre *Moi idéal* et *Surmoi* sous un jour différent, quoique de même essence. Cette fois la victoire change de camp. Le *Surmoi* ne faisant plus figure de parent pauvre, va s'imposer avec vigueur pour tenter de faire échouer les visées de toute-puissance, lesquelles par ailleurs ne lâchent pas prise.

Le patient est un homme de 34 ans, d'une intelligence très supérieure, souffrant d'inhibitions graves au travail, de même que dans sa vie amoureuse. Il est l'avant-dernier d'une famille de six enfants. L'aîné est un garçon de dix ans plus âgé, suivi de deux filles. Son père est un journalier inculte, ouvertement méprisé par la mère. Dès l'enfance, le penseur se sentira le préféré de sa mère. Il reconnaît avoir été «outrageusement» favorisé sur le plan des études; c'est à lui seul que la mère permettra de poursuivre des études avancées. On imagine sans peine la tension qui devait régner dans une maison exiguë, du fait, entre autres, que la mère empêchait père, frères et sœurs de regarder la télévision le soir afin de faciliter au fils privilégié la concentration au travail. Selon le patient, le père sera incapable de l'encourager dans ses études en raison du ressentiment qu'il éprouvait face à l'attitude de la mère et de l'humiliation constante qui en résultait pour lui.

En peu de temps, dès l'âge préscolaire, mon patient devint l'homme que la mère attendait depuis toujours, «l'homme que n'a pas été son mari». Il précise que son père s'est toujours comporté en vaincu, humilié et déchu, contribuant ainsi à établir une situation œdipienne tragiquement surchargée. Chose certaine, nous avons là l'essence des fantasmes du fils concernant son père, fantasmes qui semblent avoir trouvé de solides points d'appui dans la réalité, dans l'attitude concrète du père, sans parler de la complicité de la mère. Le déroulement de la cure permet de mettre en évidence le fait que le contexte familial a donné lieu à toute une série d'échecs qui ont marqué du signe de la castration plusieurs étapes psycho-pulsionnelles. Ces étapes, que je résume par ordre chronologique, n'ont rien à voir avec une «histoire de cas». Elles furent révélées par le travail de la cure selon un ordre qui dépendait toujours des caprices du transfert.

Après être parvenu au contrôle de ses sphincters à un âge normal, le patient, vers cinq ans, a souffert d'énurésie. Toutes les nuits, il devenait incontinent. Les séances de psychanalyse ont abondamment montré qu'il s'agissait pour l'enfant d'une angoisse intense déclenchée par la position phallique œdipienne, avec régression à la dépendance orale. Il se rappellera les rêves de cette période de sa vie où, à cause de l'incontinence nocturne, sa mère était appelée à le traiter comme un bébé. Le tout devenait une prise de possession régressive, une domination sur la mère : il redevenait le bébé de sa mère et non son séducteur phallique. Dans le transfert, chaque fois que le patient se sentait sur le point de s'affirmer « contre » son psychanalyste, il se faisait subitement docile et petit, il faisait en somme marche arrière.

Dès l'avènement de sa puberté, il sentira sa virilité durement mise à l'épreuve. C'est alors qu'il développe une névrose d'angoisse aiguë. Au plus fort de cette angoisse, il était pris de panique en raison de fantasmes apocalyptiques terrifiants. Les bombardements atomiques de Hiroshima et de Nagasaki le hantaient. La cure psychanalytique a permis entre autres les deux déductions suivantes : d'une part, si la fin du monde révélait l'angoisse de castration, elle révélait en effet autant la projection du désir d'anéantir le père ; d'autre part, cette angoisse intolérable de castration provenait principalement d'une identification à un père impuissant et d'un châtement selon la loi du Talion.

Nous en sommes maintenant à l'époque d'une importante promotion académique obtenue avec les plus grands honneurs. La mère était triomphante et ne le cachait à personne. Le patient se rappelait qu'adolescent, il était parfois conscient d'étudier en vue de procurer à sa mère les plus grandes satisfactions de son existence, et parfois même en vue d'incarner l'homme de ses rêves à elle. C'est alors qu'il manifesta, pour la première fois, une réaction maniaco-dépressive, sinon mégalomaniacale. Le tout commença, à ce qu'il semble, par un épisode mégalomaniacal où, pendant l'étude d'un texte philosophique, il fut saisi puis terrassé par la pensée : « je suis le premier philosophe du monde, plus grand que Kant, "*on top of the world*" ». Comme l'a révélé l'analyse, ce triomphe, dans les fantasmes du fils, venait combler les désirs

de la mère sur le mode de la toute-puissance absolue. Ce fut, tout autant, le triomphe éclatant du fils sur le père. Les fantasmes et les rêves abondent en ce sens. Cet épisode, refoulé depuis près de dix-huit ans, il lui fut très angoissant de se le rappeler, ce qui survint à la faveur de l'analyse d'une réaction transférentielle de triomphe sur son psychanalyste. Cet épisode mégalomane semble avoir été le seul au cours de sa vie et il fut de très courte durée, à peine le temps d'une prise de conscience. Selon son souvenir, ce sentiment terrifiant de grandeur fut immédiatement supplanté par une réaction dépressive intense qui, elle, s'est indéfiniment prolongée pour entraîner finalement des inhibitions de toutes sortes dans son rendement. Le triomphe flagrant fut donc vite submergé par une culpabilité écrasante et paralysante.

Cette culpabilité prit une tournure telle qu'elle m'a permis de me familiariser avec la psychopathologie du clochard. La dépression et les inhibitions étaient soutenues par un ensemble de pensées et de fantasmes inconscients pouvant en définitive se ramener à ceci : « je suis un vaurien, je suis nul ; la preuve en est que je ne fais plus rien de bon et que j'ai grande envie de tout abandonner ». À partir de là s'est développée graduellement une orientation d'esprit qui l'a conduit littéralement au seuil du vagabondage. Pendant des années, l'attrait pour la vie de clochard fut presque hallucinant. Il en fut de même au cours de la cure psychanalytique. À plusieurs reprises, en effet, il en vint très près de courir les rues en mendiant. Un besoin presque contraignant le poussait à faire la preuve devant l'univers qu'il cherchait à n'humilier ni son père ni ses frères, tous retrouvés dans le transfert. Il lui fallait en somme prouver qu'il ne cherchait qu'à s'humilier lui-même, tout comme s'il avait dit : « le vaurien, vous voyez bien, c'est moi et non mon père, ni mes frères ». Ainsi en allait-il de ses pensées inconscientes qui soutenaient ses fantasmes de vagabond. Serait-ce la toute-puissance inversée ? Pas de vagabondage sans fantasmes à la fois grandioses et humiliants pour les proches. Ce serait complémentaire.

Les conflits n'ont jamais empêché mon patient d'étudier. À ses yeux, les études n'ont jamais été considérées comme un travail à proprement parler, comme un gagne-pain. Elles étaient fort



investies de signification narcissique, le véhicule magique qui achemine vers la toute-puissance par laquelle la mère allait être conquise. À dix-huit ans, quand il obtint son baccalauréat spécialisé avec les plus grands honneurs, la mère fut comblée. Mais c'est ici que les satisfactions au grand jour prirent fin. Le patient, en effet, refusa sur le marché du travail tous les postes offerts qui l'auraient situé au niveau de sa compétence technique. Une force intérieure, incompréhensible à ses yeux, lui imposa de travailler plusieurs années à des tâches qui le firent se considérer comme un journalier, au même niveau que son père en somme. Par ailleurs, tout en travaillant à des postes jugés alors par lui-même très inférieurs à sa compétence, il ne manqua aucune occasion de ridiculiser son patron, ouvertement, au vu et au su de tous les ouvriers sur place, soit en refusant de se soumettre, soit en manifestant de quelque manière sa supériorité intellectuelle, soit enfin en trouvant le moyen de rendre le patron impuissant. Comme souvent, c'est le transfert qui permit à ces souvenirs de refaire surface.

C'est cette inhibition au travail, son incapacité à accepter une tâche qui corresponde à son niveau intellectuel et à sa compétence qui l'a conduit à demander l'aide de la psychanalyse. Pendant plus de quinze ans, il eut le sentiment angoissant d'avoir végété, ayant refusé d'être ce qu'il était. Sa psychanalyse nous a permis de constater à quel point ce qu'il croyait être, le plus souvent consciemment, se trouvait démesurément grandi au plan de la représentation mentale inconsciente. Le patient s'est vu dans l'obligation d'opposer son veto surmoïque à cette démesure. Alors, mais alors seulement, pouvait-il retrouver une certaine paix. Il n'a jamais su s'accommoder – quel homme le pourrait, au demeurant – de tant de puissance au détriment de ses proches, père et frères, qui, dès l'âge oedipien, étaient devenus ses propres monstres inconscients qui le hantaient : « tu ne nous feras pas cela ».

À vingt-et-un ans, il fut particulièrement sensible à la signification psychosociologique de cet âge, l'âge de la majorité, dans son pays d'origine. C'est alors qu'il développa une maladie psychosomatique mystérieuse qui resta une énigme aux yeux de tous les médecins spécialistes. Il souffrait d'une sorte de névrose actuelle,



de fatigue chronique et souvent d'épuisement total. On dû finalement l'hospitaliser pour une période prolongée, pendant laquelle rien d'anormal sur le plan physique ne fut jamais découvert.

C'est durant ce séjour à l'hôpital qu'un épisode singulier se produisit. Le jour de ses vingt-et-un ans, sur son lit d'hôpital, le besoin impérieux lui vint d'écrire à son frère aîné. Il est à remarquer qu'il n'avait jamais écrit à ce frère expatrié depuis plusieurs années déjà. Pendant son adolescence et même avant, mon patient avait considéré ce frère aîné comme une figure paternelle sur laquelle il pourrait s'appuyer dans ses heures d'angoisse. L'idée lui vint donc de lui écrire pour lui demander littéralement de jouer auprès de lui le rôle de père. Cette lettre, il l'a en fait écrite et postée et, dès lors, son malaise psychosomatique prit fin. Miracle. Ce souvenir, au cours de la cure, aura pendant longtemps un effet fort troublant pour lui, car il redevint obsédé par la pensée qui le hantait alors : l'insuffisance de son père comme homme et comme parent, et par l'angoisse de devenir un être dépendant. Cet épisode donne une idée assez juste de ce qu'a été dans l'ensemble la relation transférentielle. C'est d'ailleurs à la suite d'une interprétation transférentielle que cet épisode revint à la mémoire. L'interprétation soulignait le besoin de voir dans le psychanalyste un père qui doit tout sanctionner, à commencer par la vie sexuelle. Le patient, en effet, traversait une phase de son analyse au cours de laquelle il insistait pour que son psychanalyste lui procure des contraceptifs afin de faciliter sa vie sexuelle.

Vers l'âge de vingt-cinq ans, le patient entreprend des études spécialisées en économie politique dans une des institutions les plus réputées sur la scène internationale, et il mènera à bonne fin son projet. Après trois ans d'études, il en sortira au premier rang de sa promotion. En un sens, cette nouvelle étape fructueuse quant à son niveau de compétence ne changera rien en ce qui concerne la pleine réalisation de lui-même. Les choses ne changeront qu'en surface, avec une accentuation qui mérite d'être soulignée, c'est-à-dire la recrudescence fort prononcée du recours à l'exhibitionnisme au service du narcissisme dans la toute-puissance. L'enjeu est dramatique pour lui et je soulignerai un certain nombre de conséquences. S'il travaille désormais au niveau de sa compétence – ce qui fut le cas – c'est à la condition expresse de ne pas être

rémunéré. Il fera tout avec «le plus grand désintéressement». De plus, «ce sera une bonne leçon pour tous les autres». Sur le plan conscient, il en viendra à penser qu'il est «le travailleur par excellence». Les gains narcissiques sautent aux yeux. L'analyse, par contre, mettra en évidence que le refus de toute rémunération était commandé par une volonté inconsciente d'empêcher la complète exploitation de son potentiel sur le plan du travail. Aussi longtemps qu'il n'était pas rémunéré, il pouvait se dire, inconsciemment: «n'ayant pas de salaire, je ne gagne pas ma vie, je ne suis pas un homme, je n'ai pas plongé».

Le premier travail auquel il eut le sentiment de donner le meilleur de lui-même lui fit faire son entrée dans la vie politique. Il entra dans les rangs d'un parti politique qu'il croyait être considéré par la majorité des citoyens, en pratique sans importance aucune. Il devint le «penseur» du parti, son théoricien. En peu de temps, il en vint à composer tous les discours d'importance pour en arriver finalement à se présenter lui-même sur la scène publique afin d'y prononcer les principaux discours électoraux. C'est là qu'il trouva son plus grand plaisir et ses plus grandes satisfactions. Il éprouvait un sentiment de triomphe qui, bien qu'avec une intensité moindre, rejoignait de par sa nature narcissique celui qu'il avait jadis éprouvé en tant que philosophe «*on top of the world*». Il pouvait donner libre cours à l'exhibitionnisme de sa supériorité sur les autres membres du parti et de sa toute-puissance parce qu'il savait inconsciemment qu'il en payait le prix en renonçant à être «un homme qui gagne son pain». Non seulement il ne gagnait pas son pain, mais il résistait aussi à toutes les pressions exercées pour faire de lui le chef du parti. L'essentiel était d'arriver à croire qu'il était le meilleur mais non «le premier». Il triomphe du père sans le supplanter. Magie de la pensée inconsciente.

Le fait d'être membre actif d'un parti considéré comme presque hors-la-loi réalisait un désir inconscient qu'aucune culpabilité n'affectait: celui d'entrer en lutte contre l'autorité officielle, substitut paternel, et d'en triompher. Nous avons ici, sur une plus large échelle sociale, le même désir qui s'était antérieurement manifesté dans les rapports avec ses patrons. Après deux années d'analyse, il en vint à considérer stupide de ne pas s'être inscrit

dans un parti socialiste, ce qui eût été à ses yeux beaucoup plus sage et réaliste. Le fait est que dans le Parti socialiste, ses chances d'être le plus en vue auraient été, dira-t-il, infiniment moindres sinon nulles. Dans le Parti communiste, il pouvait tout à la fois être le plus en vue, le premier, sans être chef, et se déclarer en totale opposition au père. On voit donc que le désir de répondre aux ambitions narcissiques de la mère s'est infiltré dans les sphères majeures de la vie du patient et les a contaminées pour autant. La collusion narcissique mère-fils fut réalisée d'emblée sur la scène inconsciente et, partiellement en réalité, accaparant le meilleur des investissements du patient.

Ces quelques données cliniques sont peut-être en mesure de montrer le rôle indispensable d'un père digne de ce nom pour amener le fils à dépasser sa propre toute-puissance en y renonçant. Sans père qui tienne vraiment sa place de père aux yeux du fils et de la mère, il devient extrêmement difficile pour le fils de dépasser son Œdipe et d'assumer sa virilité, ce que des psychanalystes désignent comme le fait d'assumer la castration nécessaire. Un facteur majeur dans la névrose de mon patient fut de l'ordre d'une attente : il demande la présence d'un père. Présence sécurisante auprès du fils et castration nécessaire en tant que frein à sa toute-puissance incestueuse. Dans la mesure où ce père, au sens fort, existe en réalité, il devient une entité qui joue effectivement sur la toute-puissance des désirs en favorisant chez le fils cette nouvelle économie des forces inhérentes au *Surmoi* normal. Une telle présence constitue en effet un préalable essentiel pour une saine identification masculine chez le garçon : celui-ci souhaitera devenir un homme comme son père sans pour autant rester incestueux. L'intériorisation de l'interdit pourvoit à cette dernière tâche. Sinon, l'enfant – comme mon patient – se sent pris de vertige, entre deux abîmes : ou bien s'identifier au père humilié et ainsi se concevoir comme un raté ; ou bien se laisser gagner par les fantasmes de la toute-puissance magique. En fait, les deux issues de cette alternative sont psychologiquement insupportables. La première pour des raisons évidentes, à moins d'une reddition ultime et de se faire clochard. La seconde parce que d'abord, au-delà du vertige inhérent à la toute-puissance, elle

risque de déclencher une culpabilité envahissante, et ensuite parce que ce refuge dans la toute-puissance est reconnu inconsciemment comme un leurre : c'est que jamais ne s'éteint l'angoisse aiguë entretenue par le gouffre que représente l'inévitable identification au père déchu. À l'âge œdipien, le fils procède mentalement comme s'il n'avait pas le choix ; dans la formation de sa propre identité, il se croit destiné à reproduire son père, tel qu'il est connu, perçu et fantasmé. C'est à partir de ce point qu'une lutte interne sans fin et sans issue satisfaisante risque d'être déclenchée, une lutte contre soi-même en définitive. Le premier patient, le joueur, s'est orienté vers l'identification à la mère toute-puissante sur un mode préœdipien ; le deuxième patient, lui, s'identifie à l'objet idéalisé par la mère sur un mode phallique-exhibitionniste.

L'échec réel du père en tant que père contribue considérablement à favoriser chez l'enfant une fixation incestueuse à la mère. Dans des conditions externes et internes comme celles qu'a connues mon patient, le fils, inconsciemment, n'est pas suffisamment motivé pour renoncer à l'inceste puisqu'il y est si facilement victorieux. Il en résulte qu'il est prêt à en payer le prix, c'est-à-dire l'échec sur le plan conscient en vue de la conservation de son triomphe incestueux sur le plan inconscient. Sa névrose d'échec recouvrait un sentiment permanent et angoissant de triomphe sur la scène inconsciente. Il faudrait beaucoup nuancer avant de conclure à ce triomphe incestueux du fils. Ce triomphe n'est que partiel et limité de bien des façons. Mentionnons seulement le fait que ces hommes souffrent de graves inhibitions sexuelles en raison de la crainte profonde qu'ils ont de la femme sur les plans génital et pré-génital. Dans un secteur de la pensée inconsciente, l'illusion de triomphe incestueux n'en est pas moins entretenue.

S'il y a culpabilité, celle qui oblige à se faire clochard, c'est qu'il y a présence d'un *Surmoi* vigilant. Ce *Surmoi* pathogène est tyrannique en raison du processus interne décrit par Freud dans *Le Moi et le Ça* (au Chapitre IV), processus déjà souligné par lequel le *Surmoi* peut acquérir une force proportionnelle à celle des pulsions elles-mêmes. Plus le Ça est menaçant, plus le *Surmoi*, s'il est formé, sera vigilant et punitif. Freud a pénétré profondément un mystère dans le fonctionnement psychique quand il a dit que

«le *Surmoi* connaît mieux que le *Moi* ce qui se passe dans les profondeurs du *Ça*». Il y aura cette relation plus ou moins proportionnelle entre les deux forces en présence, en autant évidemment qu'aura eu lieu une suffisante intériorisation de l'interdit. La pathologie du *Surmoi* chez mon patient nous montre son double front, de faiblesse et de force. Le *Surmoi* est impuissant à réduire l'inceste et les désirs de toute-puissance, mais il est capable d'imposer un châtiment à la mesure des désirs du *Ça*. On pourrait presque penser: *Surmoi* tyrannique parce qu'impuissant à mater le *Ça*. Ou encore, pour emprunter à la pensée d'André Green: un châtiment à la grandeur du *Ça*.

La vie fantasmatique jouit d'une autonomie certaine face à la réalité extérieure. Nous le savons par les cauchemars de tous les enfants et par le folklore universel. Point n'est besoin en effet que le père soit tyrannique ou psychologiquement écrasant pour que l'enfant dans ses fantasmes lui accorde une place de choix et des attributs sans ambiguïté: le monstre hostile, l'ogre menaçant, le croque-mitaine, le grand Lustucru, tous rivaux érigés en opposition à la toute-puissance du désir interdit. Le monstre apparaît toujours, quel que soit le père réel. Mais nous avons pu observer que plus le père est inexistant, plus le monstre prend des proportions inquiétantes. Et ainsi l'enfant, inconsciemment, fait jouer contre lui-même sa propre agressivité et le mépris qu'il nourrit contre son père. Mon jeune patient d'âge scolaire mettra tous ces facteurs encore plus en évidence.

La dynamique de ce patient nous a fait voir combien l'échec du père contribue de façon majeure à l'intensification de la culpabilité. L'ambition et le succès sont sources d'une culpabilité plus envahissante quand le père réel n'est pas suffisamment à la mesure de son rôle. L'impuissance effective du père mène la névrose d'échec ou de destin à son point culminant. Ramené à sa plus simple expression, nous avons: «si mon père n'a pas réussi, je n'ai pas le droit de réussir». Cette situation peu sécurisante conduit à la recherche du père idéal. Nous trouvons ici la source de multiples conflits de nature inconsciemment homosexuelle; le fils cherchera à établir des relations de nature sécurisante avec des figures paternelles idéalisées. On en voit même qui

s'évertuent à idéaliser leur propre père déchu. L'enfant cherche ainsi le père qui lui est indispensable pour pouvoir aborder sans scrupule et sans panique la voie de la masculinité. Je parle de panique parce que, encore une fois, comme le montrent mes deux patients, l'insuffisance réelle du père est vécue par le fils comme une lacune qui peut prendre au niveau de l'inconscient les proportions d'une force hallucinante, la fatalité d'un sort prédestiné ; le fils sait, d'une connaissance inconsciente, que dans son père se révèle son propre sort d'homme. Quand le père ne peut être idéalisé, ou bien l'enfant s'idéalisera lui-même et rejoindra les fantasmes de son *Moi idéal*, ou bien il restera dépendant de figures idéalisées dans le monde extérieur.

Les considérations qui précèdent, tant sur la révolte contre le père que sur la quête d'un père idéal, m'amènent à penser qu'en fonction des désirs qui nous sollicitent sans cesse dans notre monde inconscient, on peut difficilement trouver un homme qui ne soit pas ou bien à la poursuite d'un bouc émissaire paternel (patron) pour l'impossible assouvissement de la pulsion meurtrière, ou bien en mal de recréer une relation à base d'amour filial pour l'impossible apaisement de la culpabilité œdipienne. Mon patient nous fait voir un *Moi idéal* incestueux et tout-puissant, en lutte avec son *Surmoi*, tyrannique parce que impuissant. En langage de la première topique freudienne, nous dirions que le conflit se joue entre, d'un côté, les désirs incestueux de la toute-puissance infantile et, de l'autre, une culpabilité tout aussi inconsciente qui représente sur la scène intérieure l'incrimination par le père et les frères : « tu ne dois pas nous humilier ».

### Tableau comparatif

La dynamique respective du joueur et du penseur m'amène à établir un bref tableau comparatif.

- Le *Moi idéal* du joueur, à peu de choses près, a eu ses coudées franches ; son *Surmoi*, par défaut, cédait la place. Le *Moi idéal* du penseur, par contre, eut à faire face à un rival implacable : le *Surmoi*.

- Cette différence, considérable dans le poids respectif des deux *Surmois*, tiendrait avant tout à un aspect du rôle spécifique de la mère au niveau inconscient : la mère complice du penseur a amené celui-ci à s'identifier davantage comme rival vrai du père, après l'échec de l'énurésie ; de son côté, le joueur n'a pas connu autant ce « privilège », car il a plutôt court-circuité la rivalité œdipienne.
- Dans les deux cas, c'est en tant qu'échec personnel que le père contribue à déterminer les deux névroses en question. Il est défini par ses manques et devient le pôle inadéquat pour une identification valorisante. N'étant pas investi, il laisse le champ ouvert à l'influence de la mère et facilite l'accessibilité au *Moi idéal*. La figure maternelle idéalisée constitue le principal pôle d'attraction, du fait qu'elle représente la force.
- Seul le penseur a pu se laisser tenter, inconsciemment, par le rêve d'une idylle phallique-narcissique avec la mère. Le joueur ne s'est pas senti attiré dans la voie de tels fantasmes. C'est pour s'être permis ce leurre d'un triomphe narcissique incestueux que le penseur s'est senti davantage au bord de l'abîme. Le joueur s'est mieux protégé contre cet abîme-là. Les deux hommes ont en effet connu l'angoisse de l'abîme mais différemment. Le penseur, pour être venu bien près du refus de renoncer à l'impossible : l'inceste, inconsciemment pensable mais impossible. Le joueur, en raison du voisinage en lui, au plus profond, du sentiment de l'ultime anéantissement par la mère (mer).
- Les deux patients ayant reproché au père sa faiblesse impliquent que sa force les eût protégés contre eux-mêmes et contre l'envahissement de la mère.
- En devenant la mère invulnérable, le joueur opère une identification totale à l'agresseur tout-puissant. Identification donc, qui puise à même le narcissisme du *Moi idéal*. Par contre, le penseur opère une identification au fils fantasmatique désiré par la mère, sans devenir la mère. À un niveau plus profond, on peut penser qu'il s'identifie au *Moi idéal*

de la mère. Vu sous cet angle, il y a identification projective de la part de la mère et identification introjective de la part du fils. Ainsi, son *Moi idéal* se nourrit du *Moi idéal* de la mère. Dans son *Moi*, il n'en est pas moins devenu œdipien.

- L'identification du penseur, nourrissant le *Moi idéal*, reste dans les confins du fantasme. Celle du joueur – à l'agresseur-mère – profite à son *Moi* réel (force caractérielle).
- Le joueur échapperait de justesse à l'angoisse psychotique en se structurant par identification à l'agresseur sur le mode anal, alors que le penseur rendrait les armes au profit d'un *Surmoi* tyrannique pour échapper à l'angoisse psychotique.
- Le narcissisme de la toute-puissance chez le joueur puise largement dans la libido anale, tandis que chez le penseur, le narcissisme capitalise à même la libido phallique-incestueuse. Dans les deux cas, c'est le *Moi idéal* qui profite<sup>5</sup>.

À ces deux exposés un peu élaborés, j'ajoute quelques vignettes susceptibles d'appuyer ma conception de la dynamique du conflit, en mettant l'accent sur les réactions du *Surmoi* devant les audaces du *Moi idéal*. La prépondérance de l'une ou de l'autre des deux instances varie avec chaque cas.

## LE REFUGE DANS L'ÉCHEC SCOLAIRE

Ce cas nous fera apprécier, dans une perspective dynamique quelque peu différente, le barrage imposant que le *Surmoi* oppose aux désirs incestueux de toute-puissance. Enfant de dix ans, supérieurement intelligent, Jean demande l'aide de la psychothérapie pour ses échecs scolaires dans toutes les matières. Il se voit dans l'obligation de reprendre la même année scolaire pour la troisième fois. Très malheureux, l'enfant se montre tout à fait disposé à collaborer à la thérapie psychanalytique.

---

5. La psychanalyse du penseur allait relativement bon train, quand le patient l'interrompt prématurément, devant quitter le pays.



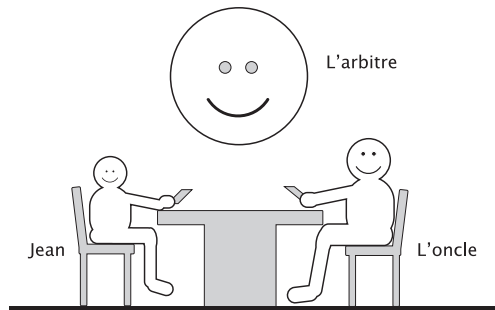
Jean se retrouve le plus souvent seul avec sa mère dans une ambiance de promiscuité incestueuse prononcée. Coïncidence où les faits parlent d'eux-mêmes, Jean est paralysé dans ses études et dans les examens depuis le jour où son père doit régulièrement coucher cinq nuits par semaine à l'extérieur. En l'absence du père, Jean, fils unique, couche dans le même lit que sa mère. Ceci dure donc depuis l'âge de cinq ans.

Les séances avec l'enfant, de même que quelques rencontres avec la mère, permettent de constater que cette dernière n'a aucune estime pour le père, et l'enfant œdipien s'est vite fait complice de ce manque d'appréciation pour le père. Avec son fils, elle est chaleureuse et singulièrement érotique sans s'en rendre compte consciemment. Dans le même lit que lui, elle est nue et demande que l'enfant soit collé à elle physiquement. Elle n'y voit consciemment qu'un besoin de chaleur cutanée. Face à Jean, la mère n'éprouve aucun scrupule ; la culpabilité ne semble pas l'affecter. Il en va autrement pour Jean. Dans ses fantasmes, ses dessins, ses rêves, ses cauchemars, il nous montre, avec une surabondance de confirmations, les effets de son mode de vie sur son psychisme. Il se considère inconsciemment comme un tricheur, un voleur ; dans ses jeux, il triomphe de rivaux beaucoup plus âgés que lui, des figures paternelles évidentes, mais non sans être troublé. S'il se sent vivre inconsciemment comme un jeune roi, simultanément, il n'est jamais en paix, du moins inconsciemment. Dans ses nombreux cauchemars, il est sans cesse persécuté par un monstre, un ogre, ou encore un gorille tout-puissant qui vient de loin pour l'anéantir dans un mouvement de rage.

Pour échapper au monstre géant, l'enfant, éveillé, doit précipitamment fuir le lit maternel et s'accroupir dans le fond d'un placard, paralysé. C'est là que souvent, en réalité, la mère le retrouve. Une telle scène de terreur nous donne aisément la clé de l'échec scolaire. Dans l'espoir vain d'éviter magiquement la persécution par le père jaloux, pour le rassurer et l'apaiser, l'enfant s'affichera, sur le plan intellectuel comme un fils nul qui échoue. Théoriquement, on pourrait penser que l'ogre représente davantage la mère que le père, dans un contexte qui ferait voir l'enfant terrifié par la mère incestueuse et engouffrante. Si la thérapie

avait pu être poursuivie et plus approfondie, peut-être aurait-elle confirmé cette hypothèse. Mais l'ensemble de l'évidence accessible ne justifie pas une telle interprétation.

Un dessin nous révèle l'essentiel. Un enfant joue aux cartes avec un oncle. Pour gagner à tout prix, l'enfant triche à l'insu de l'oncle et finalement il remporte la victoire. « Mais, de poursuivre Jean qui raconte l'histoire de son dessin, l'enfant ignorait la présence d'un arbitre, car cet arbitre était invisible ». À ce moment, voulant ajouter l'arbitre à son dessin ; il met à son grand étonnement une tête beaucoup plus grosse que celles des deux joueurs mises ensemble. L'enfant qui triche est pris en défaut et l'arbitre-juge va le condamner. Il perd tout ce qu'il croyait avoir gagné.



On peut difficilement demander illustration plus révélatrice du *Surmoi* et de la présence intériorisée du père dans certains de ses attributs fantasmatiques. Pour conclure, je dirai qu'en somme, depuis trois ans, malgré le règne de la terreur dont témoignent les nombreux cauchemars, l'enfant n'a pas renoncé à son triomphe incestueux. Il n'a jamais protesté devant l'invitation de sa mère. Plutôt que de renoncer vraiment, il en a payé le prix imposé par la culpabilité. Il échange sa puissance intellectuelle pour une puissance incestueuse imaginaire. Sa paralysie scolaire disparaîtra après une période de thérapie relativement brève.

Ce sentiment de culpabilité dont il cherche à se soulager en payant le prix de l'échec scolaire, témoigne d'un **commencement** de formation de *Surmoi*. Le père n'est pas absent de sa vie psychique, loin de là. Sur la scène intérieure, l'enfant fait revivre son père, il le réhabilite sans cesse, le rendant plus fort et plus menaçant

qu'en réalité. Il en fait ainsi un père à la mesure des propres désirs incestueux du fils. L'ogre représente-t-il le *Surmoi*? Je ne crois pas. Si Jean n'avait fait que rêver ou seulement fantasmer de profiter de l'absence du père pour dormir avec sa mère et remplacer le père, il n'y aurait probablement pas eu d'ogre, mais uniquement un *Surmoi* plus ou moins paralysant d'une force vraisemblablement égale à celle du Ça obstinément incestueux. Rêver n'a pas le même impact dynamique que le fait de passer à l'acte en couchant tout nu avec la mère. L'ogre n'est ici qu'une imago paternelle menaçante provenant de la prise de conscience (inconsciente?) par Jean qu'il s'est engagé trop loin sur une voie qui ne peut que rendre le père furieux. La peur de l'ogre n'est pas de même nature que la culpabilité déclenchée par le *Surmoi*. L'arbitre et l'ogre remplissent deux fonctions différentes quoique convergentes. Le cas de Jean illustre à sa manière ce que Freud a bien perçu en montrant que plus le Ça maintient ses investissements incestueux, plus le *Surmoi* – l'arbitre – devient vigilant. Je dirais que le *Moi idéal* incestueux de Jean rencontre un *Surmoi* encore peu intégré, insuffisamment assimilé, mais néanmoins un *Surmoi* qui n'ignore rien des visées inconscientes, comme chez le penseur. Sans négliger les nuances nécessaires, je maintiens que, dans les grandes lignes, l'investissement des désirs incestueux crée un *Surmoi* étouffant, et que le fait de s'engager relativement dans le passage à l'acte crée par surcroît l'imago du monstre en fureur. Dans ce contexte, le *Surmoi*, même intensifié, s'avère insuffisant pour le contrôle du surplus d'angoisse. Si l'enfant avait continué de grandir avec les mêmes forces internes en conflit, il est permis de penser que l'ogre et le *Surmoi* se seraient fusionnés pour donner lieu à une grave dépression.

Dans le cas de Jean, pourquoi parler d'un conflit entre *Moi idéal* et *Surmoi* plutôt qu'entre *Idéal du Moi* et *Surmoi*? Pris sous cet angle, le débat ne me paraît pas suffisamment digne d'intérêt car les deux formules me paraissent valables à une nuance près. Chez Jean, l'*Idéal du Moi* – réussir ses études – est massivement infiltré par la toute-puissance du *Moi idéal*. C'est pourquoi le *Surmoi* intervient, censure et impose amende honorable. Le succès scolaire était inconsciemment un succès devenu trop outrageusement incestueux.

## «JE EST UN AUTRE»

Cette vignette, très brève, en somme un fantasme, nous situe directement au cœur de mon propos sur le conflit. L'homme travaille comme journaliste après avoir obtenu son M.A. en lettres. Il veut écrire. C'est la fiction, le roman qui l'attire. Depuis de longs mois, il n'arrive à rien, impuissant devant la feuille blanche. Il désespère. La première année de sa psychanalyse est consacrée à revivre une enfance et une adolescence vécues dans la honte. La vie banale, terre à terre, d'un père inculte sans le moindre intérêt pour les choses de l'esprit, le forçait à l'isolement social. Il se cachait par crainte d'être humilié en raison de «la médiocrité» de la vie de ses parents. Durant son adolescence, il n'osait pas aborder les filles par crainte d'avoir à présenter ses parents, surtout le père. Il regrettait de ne pas avoir eu le courage de dire à son père à quel point il souffrait du manque d'idéal chez lui, que cela l'empêchait de se «prendre en mains», d'être fier et confiant. Il était tenté de lui dire: «comment veux-tu que je développe mon génie, comme tu dis, quand je te vois croupir dans ta misérable mesure, refusant les promotions? Tu crois que je suis devenu quelqu'un, eh bien! tu sais, des *quelqu'un* comme moi, il y en a plein!».

Voilà qui suffira comme toile de fond pour le fantasme sur lequel je veux m'arrêter. Marié et père de deux enfants, sa vie sexuelle reste hypothéquée. Pour réussir ses performances sexuelles avec sa femme, il éprouve un impérieux besoin de recourir à un fantasme, à la manière du fétichiste qui doit recourir de quelque manière à son fétiche pour éviter l'impuissance. En pleine action, il se sent contraint de penser: «Ma femme est en train de me tromper avec un rival supérieur à moi». Et le tour est joué. Nous pouvons en déduire les points suivants:

- il cède la place à un objet idéalisé et, ce faisant, il effectue magiquement une identification idéalisante à ce même objet;
- son fantasme remplit une double fonction: il répond à son *Idéal du Moi* qui lui demande d'être un bon amant, mais lequel idéal est devenu le véhicule du *Moi idéal* qui réclame de lui qu'il soit le plus grand;

- tout en déjouant la dépression, il se protège du danger ainsi accru d'une régression vers un *Moi idéal* plus à découvert. Ainsi, il réussit le compromis astucieux de ne pas se croire l'autre tout en l'étant ;
- son besoin d'un père idéalisé l'amène à pouvoir faire l'amour avec sa « mère » sans être seul avec elle, de sorte que son angoisse incestueuse se trouve court-circuitée et le *Moi idéal* a la voie libre inconsciemment ;
- son *Surmoi* lui interdit le triomphe incestueux, ce qui lui permettrait d'annuler son sentiment d'infériorité et, malgré tout, il trompe ce *Surmoi* en devenant un autre, c'est-à-dire le père idéalisé. Combat sans fin entre deux puissances, celle grâce à laquelle on se grandit et celle qui culpabilise ; celle que guide un narcissisme de base et celle qui réagit à la faute.

Je complète ces exposés avec un aperçu sur deux cas chez lesquels, cette fois, les forces respectives du *Surmoi* et de l'*Idéal du Moi* pèsent d'un poids relativement égal dans la dynamique conflictuelle.

## LE DENTISTE ET LES CARENCES DE SA TOUTE-PUISSANCE

Dentiste très doué, dans la trentaine, le patient est fort bien considéré sur le plan professionnel par ses confrères. Sa popularité et ses succès dans les associations professionnelles le gênent beaucoup. Il entreprend une psychanalyse pour les raisons suivantes : impuissance sexuelle – totale avec sa femme, partielle avec d'autres femmes – tendances dépressives, inhibition quant à l'affirmation de lui-même et à la défense de ses droits, inhibition paralysante dans ses relations professionnelles avec des figures paternelles au point d'en souffrir de sérieux préjudices. Depuis l'âge phallique oedipien, il vit en continuelle promiscuité avec sa mère ; le travail oblige son père à passer cinq jours par semaine loin du foyer et il n'est jamais chaleureusement accueilli par sa femme, de dire le patient, ce qui ne manque jamais de troubler ce dernier. La famille comprend deux garçons. Le patient est le plus jeune et nettement le favori de la mère, alors que son frère est le favori du père.

La cure semble confirmer que la mère se soit montrée très séductrice avec le patient et cela sans interruption depuis sa tendre enfance. Elle n'a jamais manifesté la moindre retenue quand il s'agissait de se dévêtir en sa présence et de s'exhiber. Enfin, elle a beaucoup encouragé son fils dans la poursuite de ses succès scolaires. Dans ses rapports avec sa femme, surtout depuis le mariage, toute manifestation sexuelle est ressentie comme honteuse et dégradante. En sa présence, il se sent froid, distant, incapable d'éprouver le moindre désir érotique. L'analyse a montré à maintes reprises le lien étroit entre cet état de refoulement de la libido en présence de sa femme et le recours constant au mécanisme d'isolation de ses affects devant l'exhibitionnisme de sa mère.

Après dix-huit mois d'analyse, des noyaux conflictuels se sont clairement détachés de l'ensemble. Je ne retiendrai que les configurations dynamiques les plus caractéristiques du patient, celles qui se manifestent avec le plus d'intensité et de constance. Le patient travaille en association avec un collègue beaucoup plus âgé qui ne manque pas de faire figure paternelle dans les fantasmes conscients et inconscients. L'analyse met en évidence que régulièrement, avec cet associé, le patient se sent paralysé, incapable de réclamer ses propres privilèges. Il se laisse exploiter. Des revendications fort justifiées sont néanmoins vécues inconsciemment comme des actes chargés d'hostilité destructrice et sont par conséquent abandonnées; ainsi, il laissera son collègue lui enlever ses propres clients. Le patient craint constamment de manifester sa supériorité scientifique; il renonce à faire connaître sa compétence technique supérieure afin de ne pas ruiner son collègue. Il craint constamment de le déprimer et de l'anéantir. Il choisit de le protéger à son propre détriment. Parallèlement à cette paralysie devant la figure paternelle, il se sent agréablement envahi par la conviction intime, secrète mais ferme, de posséder une force qui le place au-dessus de tous les hommes. Il n'aurait qu'à le vouloir et son associé serait ruiné. Ces fantasmes sont conscients.

C'est surtout le troisième *pattern* qui m'a fait voir ce patient dans la perspective du conflit *Moi idéal-Surmoi*. Souvent, quand le patient se sent sur le point de remporter une victoire d'importance sur un rival de sa profession, il adopte une attitude profondément

régressive par laquelle inconsciemment il se déclare petit, faible et dans l'attente d'un plus fort. Un épisode survenu au cours de l'analyse servira d'illustration. Le lendemain d'une séance où il fut angoissé par le pressentiment que très bientôt il allait se sentir capable de se débarrasser de son associé paternel, il éprouve soudain, en plein travail, un étrange malaise qui le force à interrompre son activité professionnelle. Il ressent une grande fatigue physique et se sent de moins en moins en mesure de manipuler ses instruments. L'angoisse le terrasse mais sans aucun fantasme conscient, au début de l'épisode. Il renvoie son patient et fait annuler tous les autres rendez-vous de la journée. Une fois seul dans son bureau, un impératif intérieur lui commande de s'asseoir lui-même sur la chaise de traitement des patients. À ce moment surgissent les seuls fantasmes de cet épisode, fantasmes qui le conduisent au seuil de la dépersonnalisation : il se sent devenir physiquement tout petit comme un enfant et imagine qu'un homme fort et bon s'approche pour prendre soin de lui.

Les associations et les rêves n'ont pas manqué de montrer que deux ensembles de facteurs sont en cause dans la production de ce symptôme : d'abord, le sentiment de pouvoir écraser le rival et supplanter ainsi glorieusement la figure paternelle ; en deuxième lieu, un sentiment de culpabilité qui est à la mesure de la grandeur de son désir. Autant il est séduit par le triomphe anticipé, autant il est hanté par le caractère infâme à ses yeux de sa rivalité agressive, infâme parce que relevant du parricide. Cette hantise le paralyse. La rencontre conflictuelle de ces deux ordres de facteurs conduit à la nécessité de recourir à la régression. Cette régression permet une passivité infantile par laquelle l'angoisse de culpabilité est conjurée. Le patient a la conscience tranquille puisqu'il proclame : « je ne suis qu'un petit enfant, faible, en grand besoin de secours ». Par conséquent, s'il y a quelqu'un de tout-puissant, ce n'est plus lui-même, c'est celui qu'il attend, le père idéal. Cette régression le situe sur un nouveau registre ; on ne le voit pas, en effet, régresser de l'Œdipe vers le *Moi idéal* archaïque, mais plutôt de la condition d'adulte menaçant à celle de l'enfant insécure et inoffensif. Ainsi, pour se protéger de la culpabilité entretenue par une vie inconsciente au niveau du *Moi idéal*, le patient réinvestit et réhabilite le père idéal.

## DIEU OU SATAN

Un homme consulte parce qu'il craint de voir ses inhibitions empiéter démesurément sur sa vie professionnelle. Historien et professeur, sa carrière n'a connu que des réussites; il est considéré comme compétent, efficace et est respecté par ses collègues. Jusqu'à nouvel ordre, ses problèmes touchaient principalement sa vie intérieure, mais il redoutait que ses angoisses ne finissent par nuire sérieusement à son avancement professionnel; il en voyait déjà les signes. Un de ses problèmes constants touchait ses rapports à toute autorité et il s'en disait très embarrassé. Un exemple mineur: il ne pouvait contrôler une compulsion à se présenter en retard quand l'horaire était déterminé par «l'autorité». Il sera régulièrement en retard pour la majorité de ses rendez-vous pour sa psychanalyse. Il en éprouvait une gêne qui ne manquait pas de sincérité.

Dans les mois qui ont précédé sa demande d'analyse, son inquiétude venait du fait qu'il se rendait compte d'une sérieuse inhibition à prendre sa place, à se brancher, à accepter les responsabilités qui se présentaient. Au cours de l'analyse, le fait de progresser, de se manifester au travail – et dans le transfert – déclenchait une culpabilité étouffante, paralysante, alors que reculer, régresser semblaient plus confortables, offrir plus de sécurité, «se sentir comme un enfant sage», docile, soumis; cette position ne durait qu'un temps car elle annonçait une catastrophe pour l'estime de soi. C'était le coup de grâce à l'affirmation du *Moi idéal*, comme nous verrons bientôt. Il s'orientait de plus en plus vers une solution obsessionnelle, pseudo-solution, celle du soumis-insoumis. Lui, considéré comme si «docile», se faisait dire périodiquement: «Tu n'en fais, au fond, qu'à ta tête». Le désir et la crainte d'être le premier en quelque domaine le menaient de façon réactionnelle à la recherche de figures paternelles idéales, tout en se rendant compte qu'il ne pouvait finalement les tolérer. Il en viendra à dire de lui: «se faire tout petit mais comme le David de Goliath».

Je mentionne en passant un trait éclairant de sa psychodynamique inconsciente. Cet homme d'une intégrité morale à toute épreuve se disait torturé par la pensée de n'être qu'un imposteur.



C'est ce qui l'amenait, même durant l'analyse, à devoir attendre longtemps avant de pouvoir se présenter comme l'auteur d'un texte qu'il avait bel et bien conçu lui-même. De façon totalement non fondée, il craignait constamment d'être accusé de plagiat. Dans des cas semblables, Freud se disait que le patient devait avoir inconsciemment raison. Chaque succès déclenchait un vif malaise et l'obligeait à une discrétion exagérée. De multiples façons, cet homme que je trouvais fort sympathique se manifestait comme partagé entre deux pôles, le *Ça* (*Moi idéal*) et le *Surmoi*.

À ses yeux, un des traits les plus troublants de ses symptômes était ses vives réactions incontrôlables, chaque fois que dans son institution d'enseignement un expert de grande réputation était invité à parler. Mon patient, désigné pour occuper une place dans la première rangée de la salle, au dernier moment était pris de panique; il ne pouvait entrer par crainte de perdre connaissance. *Pattern* souvent répété. Les séances ont rendu à l'évidence son refus inconscient de reconnaître la supériorité de l'expert invité, et surtout sa détermination à ne pas lui concéder la première place. Il en vint à le reconnaître, disant: «C'est la place que je convoite».

On comprendra aisément que je mette ici ce comportement symptomatique en parallèle avec certains incidents transparents de sa vie familiale. Sa mère, divorcée, vit seule dans une petite ville éloignée. Avec son épouse, il lui rend visite pour une fin de semaine, et elle lui cède son propre lit pour deux nuits. Au réveil, mon patient est tourmenté par une angoisse aiguë, incapable de répondre à la question qui le hante: «Ai-je fait l'amour avec ma femme ou avec ma mère?» Il reste troublé un long moment, sachant en même temps que la question est insensée. Il va de soi que ce patient était très hostile à l'endroit de son père; il ne lui a jamais pardonné d'avoir laissé sa mère. Ce qui ne l'empêchait pas de savourer secrètement cette séparation; le triomphe œdipien est à sa portée, il en profite mais non sans angoisse de culpabilité, comme mon jeune écolier.

Si j'ai voulu attirer l'attention sur ce patient, c'est avant tout en raison d'un épisode survenu à l'âge de vingt-deux ans, épisode revenu à la conscience au cours de l'analyse, après avoir

été « oublié » pendant près de dix-sept ans, et qui peut servir de synthèse de la dynamique fondamentale de cet homme. C'est le moment où il entreprend une retraite fermée afin de mieux savoir s'il consacrera sa vie à Dieu en se faisant religieux – pratique courante au Québec, dans les collèges classiques, à l'époque. Un soir, tard dans la nuit, il se rend seul à la chapelle pour prier, espérant que Dieu l'aide à y voir clair. C'est alors qu'il traverse la seule expérience de sa vie proche de la dépersonnalisation, il est saisi par une vive panique, comme frappé par l'éclair, convaincu que Satan, que Lucifer s'apprête à s'emparer de lui : « voulant me consacrer à Dieu, j'ai soudain eu peur d'être saisi par le diable » précise-t-il. Il doit vite retourner à sa chambre pour retrouver ses esprits. Cet épisode l'a marqué pour longtemps. Combat épique entre Dieu et Lucifer, les deux plus grands. Il devint profondément divisé en lui-même : ou bien sacrifier ses désirs de grandeur en se soumettant aux volontés de Dieu, le Père Tout-puissant ; ou bien s'en remettre à Lucifer en s'identifiant à lui, Lucifer le Superbe, Prince de ce monde, le seul qui ose rivaliser avec Dieu-le-Père pour le supplanter. Toute sa vie durant, ce patient est resté marqué par la persistance, dans son monde inconscient, de l'affrontement entre ces puissances ultimes. Il n'a jamais renoncé à la gloire du triomphe oedipien, mais, étant donné la maturité psychologique que par ailleurs il a réussi à atteindre, il ne pouvait manifester ce triomphe ouvertement, de sorte que les symptômes concomitants opéraient un compromis entre *Moi idéal* et *Surmoi*.

Pour rendre le portrait plus complet, il faudrait longuement parler d'une autre expérience de profonde angoisse, qui fut la première des deux, puisqu'elle se produisit à dix-huit ans et, cette fois aussi, la nuit à la chapelle. On y voit le conflit oedipien vécu cette fois sur un mode presque totalement prégénital. Le patient raconte avoir fait une « crise de mysticisme » au cours de laquelle « j'ai vraiment craint de perdre la raison ». Alors qu'il voulait s'adresser à Dieu-le-Père, il dit que c'est la Vierge-Mère qui a fait intrusion. Il croit bien que ce fut très près d'être une expérience fusionnelle. Le combat contre le règne du père et la proximité de l'inceste sont vécus sur un mode régressif. À ce niveau, on voit encore le *Moi idéal* ne pas se laisser déloger par le père. Il n'y a pas de formation surmoïque efficiente mais bien plutôt un

danger de régression qui le mène de l'Œdipe à une relation archaïque à la mère. Par la suite, il ne cessera de combattre la tentation du retour de cette régression.

\*\*\*\*\*

Avec ces exposés cliniques j'espère avoir fait voir le bien-fondé de ma conception qui met en jeu deux grandes forces psychiques en constante opposition conflictuelle. Chaque cas représente une variation dans l'équilibre ou le déséquilibre des facteurs en présence, mais la nature des combattants ne varie pas. J'aurai implicitement à l'esprit l'enseignement fourni par ces exposés, en abordant maintenant la pensée des auteurs français.



## La pensée française

Ce chapitre ne couvre qu'une partie seulement de la pensée psychanalytique française. J'aurais pu, bien sûr, présenter un aperçu historique général de la pensée psychanalytique française depuis ses débuts; mais j'ai cru que la chose alourdirait trop ma tâche. C'est ainsi que j'ai dû renoncer à faire une place aux auteurs qui se sont prononcés lors du Congrès des psychanalystes de langue française en 1973 sur l'Idéal du Moi, de même qu'à ceux et celles qui ont publié à l'occasion du Congrès de Montréal en 2000. Il est évident aussi que j'étais contraint par des limites d'espace. Je réserve pour une autre occasion de commenter l'œuvre de Jean Laplanche sur les mêmes thèmes. Mon choix des cinq auteurs retenus repose sur deux critères assez évidents: ils ont abordé directement les mêmes problèmes et ce sont ceux avec qui je me suis cru en mesure d'échanger pour les avoir beaucoup fréquentés. Il pourrait y avoir un troisième critère suivant lequel leurs propres positions théoriques se prêtaient fort bien à une comparaison avec les miennes, me permettant ainsi de les mieux définir.

### **DANIEL LAGACHE. UN PIONNIER**

Sur le plan historique, je crois légitime de rendre hommage à Lagache en lui réservant une place de choix. Il fut un des premiers à éprouver le besoin de mettre un peu plus de cohérence et de rigueur dans la conception des facteurs qui régissent le fonctionnement si complexe de l'appareil mental. Ce fut un début prometteur. Ses positions théoriques présentent certaines affinités avec les

miennes. Elles ont trouvé leur expression la plus heureuse et la plus approfondie dans son étude sur *La psychanalyse et la structure de la personnalité* (1961). Il était d'avis que les psychanalystes, en faisant porter leur intérêt sur l'étude des précurseurs précœdipiens du *Surmoi*, ont trop favorisé les facteurs génétiques au détriment des facteurs structuraux. Et tout en s'efforçant de remettre en lumière le rôle prépondérant de ces facteurs, il ne néglige pas pour autant de tenir pour fondamental le rôle dynamique des conflits pulsionnels : « la théorie des pulsions est théoriquement plus fondamentale que la théorie de l'appareil psychique » (p. 7). C'est peut-être là, plus que tout autre chose, ce qui fait la valeur de son étude.

Lagache soutient que « Freud parle, alternativement ou simultanément, de Moi idéal, du Surmoi, d'Idéal du Moi. Il est difficile de dégager des textes une différence de sens ». Pourtant, au sujet du texte freudien *Le Moi et le Ça*, il n'en conclut pas moins que « la nature structurale du concept du *Surmoi* est clairement affirmée » (p. 37). C'est en raison de cette ambiguïté chez Freud, qu'il pose le problème de la façon suivante : « Théoriquement, on peut envisager trois solutions : ou bien ces trois termes sont équivalents et désignent une seule et même structure ; ou bien ils désignent trois structures différentes ; ou bien enfin des substructures [*sic*] à l'intérieur d'une même structure » (p. 36). Il semble bien que Lagache opte pour la troisième formule bien qu'il ne le dise jamais explicitement. Nous aborderons séparément ses positions sur l'Idéal du Moi et le Moi idéal.

Son point de départ est la formulation de Freud datant des *Nouvelles conférences*, celle qui voit dans l'Idéal du Moi une fonction du Surmoi. Lagache se demande alors « si l'on peut ajouter à cette distinction fonctionnelle une précision structurale ». Sa réponse est affirmative et il cherche à en montrer le bien-fondé. Il définit l'Idéal du Moi comme étant « la façon dont le sujet doit se comporter pour répondre à l'attente de l'autorité » alors que « le Surmoi correspond à l'autorité ». Plus précisément : « Le Moi-sujet s'identifie au Surmoi, c'est-à-dire à l'autorité, et le Moi-objet lui apparaît ou non conforme à l'Idéal du Moi ». C'est alors qu'il apporte la précision structurale suivante :

En d'autres termes, nous comprenons le Surmoi et l'Idéal du Moi comme formant un système qui reproduit, à l'intérieur de la personnalité, la relation autoritaire parent-enfant [...] ce qui est intériorisé, ce n'est pas l'image de l'autre, mais le modèle d'une relation avec l'autre; l'enfant, en effet, n'objective sa personne propre qu'en adoptant à son égard la position et l'attitude de l'autre; c'est par cette voie qu'il devient capable de se dédoubler en Moi-sujet et Moi-objet... L'Idéal du Moi représente la façon dont la personne doit se comporter pour que le Moi-sujet, identifié à l'autorité parentale, puisse accorder son approbation au Moi-objet (p. 39).

Lagache croit que c'est ainsi que l'on peut comprendre que l'Idéal du Moi est une fonction du Surmoi, comme le propose Freud. L'idée sur laquelle Lagache veut insister paraît assez juste, mais il ne semble pas avoir été suivi dans cette voie qui pourtant s'avérait prometteuse. Toutefois, sa formulation théorique restreint trop le champ de l'Idéal du Moi qui n'est rien de plus pour lui que la conduite exigée par le Surmoi. Son concept correspond à ce que j'ai appelé, en commentant *l'Introduction au narcissisme*, le Moi actuel conforme, c'est-à-dire le Moi actuel tel que le veut le *Surmoi* dans la vie réelle. Il s'agit en effet de cet idéal moral inconscient qui constitue la raison d'être du *Surmoi*.

D'autres points équivoques viennent semer la confusion et nous ramènent à la question de la genèse respective des sentiments de culpabilité et d'infériorité. Concevant l'Idéal du Moi simplement comme standard imposé par le Surmoi, il va de soi que Lagache entende par sentiment de culpabilité la réaction du sujet qui «souffre de ne pas être conforme à l'Idéal du Moi pour autant que l'attente des autres est devenue sa propre attente» (p. 44). L'accord ici avec Lagache n'est pas possible. Suivant à mon tour la logique de certaines formulations de Freud depuis les *Nouvelles conférences*, je suis amené à conclure que le sentiment de culpabilité est la réaction d'un sujet qui, inconsciemment, ne reçoit pas l'approbation de son *Surmoi*. Ce qui permet de penser que dans ses rapports à l'Idéal du Moi selon ma conception, le Moi est plutôt menacé de sentiment d'infériorité, s'il croit ne pas répondre à l'Idéal proposé. Un sujet peut éprouver de la culpabilité en raison des

visées de son *Idéal du Moi*, mais il en est ainsi uniquement parce que, selon moi, le *Surmoi* s'objecte à cet idéal. Il est légitime de penser que Freud, dans ce contexte, donne au terme idéal le sens d'un but poursuivi.

Si j'insiste pour ne pas lier étroitement *Idéal du Moi* et sentiment de culpabilité, c'est qu'en dépit de la vigilance exercée par le *Surmoi*, le non-accomplissement de l'*Idéal du Moi* ne constitue pas nécessairement une source de culpabilité, que ce soit consciemment ou inconsciemment. L'homme qui prend conscience que ses aspirations ne sont pas réalisées n'en éprouve pas pour autant un sentiment de culpabilité. Le sentiment d'être trop en deçà de ses aspirations ne donnera lieu, en effet, le plus souvent, qu'au sentiment d'infériorité. L'homme qui se sent à distance de ses rêves et ambitions et qui n'en abandonne pas la poursuite, prouve par le fait même qu'il ne se sent ni inférieur, ni coupable, dans les limites où l'on peut dire qu'un homme puisse ne se sentir ni inférieur ni coupable. Il ne fait qu'éprouver un sentiment d'obligation morale, conscient de poursuivre ses efforts dans le but de réduire la distance qui le sépare de son idéal, distance qui sépare ce qu'il croit être dans son Moi de ce qu'il conçoit comme modèle de vie (*Idéal du Moi*, selon ma terminologie). Quand cet enjeu se déroule sur le plan conscient, la psychologie et la morale nous ont habitués à parler de sentiment de modestie et d'humilité, sans faire de l'humble un inférieur ou un coupable. Pour éviter tout malentendu, précisons que l'humilité ne met en cause que le champ du conscient, alors que le sentiment d'infériorité en rapport avec l'*Idéal du Moi* implique à la fois les niveaux conscient et inconscient. Le sentiment de culpabilité déclenché par le *Surmoi* relève avant tout de l'inconscient.

Les vues de Lagache sur le Moi idéal sont aussi en clair-obscur. Il n'est pas facile de se faire une idée sans équivoque du statut que Lagache confère au Moi idéal dans la structuration de la personnalité. La voit-il comme une sous-structure au sein du *Surmoi* ou une structure indépendante ? Lagache tranche sans trancher tout à fait ; sans doute il en fait en définitive une sous-structure à l'intérieur du *Surmoi*, mais une sous-structure qui, étonnamment, jouit d'indépendance : « Formation autonome par



rapport au système Surmoi-Idéal du Moi» (p. 39). Voilà qui est pour le moins ambigu. Une conséquence de cette ambiguïté fera que la formulation de Lagache sur le conflit Moi idéal vs Surmoi sera sensiblement la même que la mienne sur le plan clinico-dynamique, d'une part et, d'autre part, elle lui sera nettement opposée sur le plan structural. La raison principale tient à ce que Lagache décrit ce conflit comme *inscrit au sein du Surmoi* alors que pour moi il le déborde radicalement.

Prise isolément, je peux faire mienne la définition que Lagache donne du Moi idéal puisqu'il l'assimile à la couche foncièrement narcissique du Moi, à même les identifications primitives aux objets d'amour idéalisés: «Le Moi idéal [est] conçu comme un idéal narcissique de toute-puissance, [il] ne se réduit pas à «l'union du Moi avec le Ça» (Nunberg), mais comporte une identification primaire à un autre être investi de la toute-puissance, c'est-à-dire la mère» (p. 43). Ce raisonnement, malheureusement, ne l'empêchera pas, par la suite, de mettre le tout sous la gouverne du Surmoi. Il m'est donc impossible de le suivre là-dessus.

Dans un langage rappelant Wallon, il ajoutera que: «l'enfant reçoit son personnage de la situation, avec une participation synchrétique à la toute-puissance maternelle» (p. 42). Mon accord avec Lagache serait presque total si ce n'était, cette fois encore, d'une affirmation qui ne laisse pas de m'étonner et qui ramène une gênante ambiguïté. Après nous avoir rappelé que le conflit œdipien s'interprète comme conflit entre le Moi idéal d'un côté et le Surmoi-Idéal du Moi de l'autre, Lagache, au sujet cette fois de l'explication de la période de latence, ajoute qu'à cette phase le Moi idéal «est absorbé dans la formation du Surmoi» (p. 43). Cette absorption me paraît être une opération rigoureusement impossible et théoriquement gratuite. Lagache ne s'explique pas là-dessus.

Les faits cliniques et la logique de la pensée psychanalytique m'amènent à conclure qu'aucun mécanisme psychique ne rend possible une telle assimilation et qu'il n'existe aucune voie de passage pour une pareille sublimation. Les désirs grandioses de toute-puissance narcissique ne prêtent pas leur concours à l'institution du *Surmoi* – le *Surmoi* représente l'autorité, précise

pourtant Lagache – et ils ne se transforment pas en *Surmoi*, ils sont dotés de permanence dans l'inconscient. La nature contraire de ces deux formations psychiques nous invite à ne pas penser en termes de sublimation ou de passage de l'une dans l'autre ; je verrais plutôt dans la formation réactionnelle le mécanisme qui règle leurs rapports. Le *Surmoi* est une « énergique formation réactionnelle » (*Le Moi et le Ça*, 1923). Comment concevoir autrement cette hypothétique « absorption » par l'Idéal du Moi ? Je pense qu'il s'agit d'une nouvelle direction des intérêts de la part du Moi, d'une migration des investissements narcissiques. Le Moi cesse d'investir dans l'imaginaire irréalisable et se tourne vers l'accessible et le permis. L'opération réussira à éviter les retours régressifs vers la tentation de la mégalomanie et le Moi trouvera suffisamment de satisfaction narcissique dans la réalisation de buts réalistes. Il n'y a pas de place là-dedans pour la sublimation. C'est ce passage laborieux qui amène graduellement l'enfant à se détacher du principe en vertu duquel « mon plaisir est ma loi » pour se satisfaire du principe selon lequel « ma loi est mon plaisir ». Il est tout aussi incorrect, il me semble, de penser que le *Surmoi* absorbe le *Moi idéal* que de penser que le *Surmoi* absorbe la pulsion libidinale incestueuse. Le *Surmoi* n'absorbe pas cette pulsion, il s'y oppose, veut l'interdire ; tout au plus, par des voies mystérieuses, il en usurpera l'énergie à des fins réactionnelles.

Selon ma propre compréhension de la dynamique, le *Moi idéal* ne trouve pas dans l'*Idéal du Moi*, idéal de perfectionnement relatif, son propre prolongement. Si continuité il y a, ce ne peut être que dans l'effet produit sur le Moi par l'accroissement de l'estime de soi. La pensée psychanalytique nous incite à penser qu'on ne peut pas parler de sublimation du narcissisme comme on parle de sublimation d'une pulsion. La sublimation réfère essentiellement à une transformation de deux ordres : un changement de but et une transformation d'énergie parfois appelée neutralisation. Le *Moi idéal* n'est pas plus une énergie ou une pulsion que le narcissisme. Il ne peut pas être sublimé à proprement parler, pas plus que le narcissisme qui le conditionne. Il ne peut être sujet qu'à des investissements plus ou moins pressants, consciemment ou inconsciemment. On est plus ou moins déprimé selon que l'on persiste à investir un impossible idéal de grandeur.

Ce Moi narcissique idéalisé ou bien sera mis en veilleuse dans l'inconscient ou bien deviendra une entité dangereusement investie dans le présent. Est-ce aux fantasmes régressifs, infantiles, de toute-puissance qu'un individu s'en remet pour pourvoir à la satisfaction narcissique de soi, ou est-ce à des réalisations réalistes, concrètes, limitées mais accessibles ? En tout homme coexistent le *Moi idéal* et l'*Idéal du Moi* à des degrés divers. La question est donc de savoir par quelle voie l'homme cherche à assurer le minimum vital d'estime de soi, laquelle des deux instances se trouve la plus investie.

Mon accord avec Lagache est total quand il lie étroitement le sentiment d'infériorité – et non pas le sentiment de culpabilité – à l'action du Moi idéal. Quand le sujet, de proposer Lagache, s'identifie au Moi idéal, et qu'il éprouve « des sentiments pénibles en rapport avec sa valeur personnelle, ce sont des sentiments d'infériorité, d'impuissance, d'échec ; si le sentiment de la faute apparaît, c'est pour avoir manqué à cet idéal narcissique » (p. 41). Disons, pour conclure, que la pensée de Lagache atteindrait à plus de rigueur et de consistance s'il renonçait à laisser le Moi idéal dans l'orbite du Surmoi. Il semble même que toute son argumentation, ou presque, se situe dans cette ligne de raisonnement et ne justifie donc pas de placer le Moi idéal sous la gouverne du Surmoi, en particulier sa notion de conflit dans la « position mégalomane ». Il y voit en effet « l'identification au Moi idéal comme une réaction défensive contre l'identification au Surmoi » (p. 45).

## **BELA GRUNBERGER. PROGRÈS ET RECUL**

La lecture de Grunberger (1971) nous met en présence d'un univers clinique où abondent de riches intuitions. On lui doit des apports majeurs pour la compréhension des vicissitudes normales et pathologiques du narcissisme, tout particulièrement pour ce qui est du stade anal. Il nous sera néanmoins impossible de le suivre dans ses formulations métapsychologiques. Très tôt, il pose les *Préliminaires à une étude topique du narcissisme* (1971, p. 115-145) et il ne se départira jamais plus de la position théorique alors adoptée. Il y propose de concevoir le narcissisme comme étant

«structuré comme un instinct, car il est présent dès la naissance alors que le Moi est une acquisition tardive» (p. 132). Ou encore : «Le narcissisme est absolu et puissant dans ses exigences autant qu'un instinct [...] La vie pulsionnelle est basée sur le facteur narcissique et dirigée par lui, elle en est le moyen d'action, la primauté lui revient donc» (p. 132). Ses réflexions l'amènent à conclure ainsi : «Le narcissisme devrait être reconnu comme facteur autonome dans le cadre de la topique freudienne et promu au rang d'instance psychique au même titre que le Ça, le Moi et le Surmoi» (p. 135). Plus spécifiquement, et en rapport avec notre sujet, Grunberger propose le point de vue suivant : «Certains aspects du narcissisme pourraient être confondus avec ce que Freud a décrit en même temps que le Surmoi, sous le nom d'Idéal du Moi ou de Moi idéal. Cette formation est cependant d'origine historique quant à son contenu et n'a qu'une face tournée vers le Moi, l'autre face étant tendue vers la satisfaction narcissique» (p. 134). Si je comprends bien Grunberger, ce narcissisme comme instance – c'est-à-dire le Soi, selon sa suggestion – se rapprocherait un peu de ce que j'appelle *Moi idéal*. Par ailleurs, faire du narcissisme une instance psychique autonome ne me paraît pas une formulation théorique heureuse. Elle a été sévèrement contestée et ne semble pas avoir rencontré d'appui soutenu.

Contrairement à Grunberger, je vois le narcissisme comme désignant plutôt l'état qui accompagne l'orientation de la libido vers le Moi, ce qui implique un minimum de structure<sup>1</sup>. Il se traduit par un sentiment de satisfaction de soi qui peut devenir privilégié au point de signifier un besoin contraignant à des degrés divers de normalité et de pathologie. C'est un vécu à la fois réel et imaginaire que le Moi cherchera à recouvrer ou à perpétuer, et c'est toujours en fonction du degré d'évolution de chaque personne que les satisfactions narcissiques resteront ou non fixées à des points de repère primitifs et infantiles. Ainsi, le narcissisme comprend deux aspects : en premier lieu, une direction

1. Voir surtout André Green (1967) : «Le narcissisme primaire : structure ou état», dans *L'inconscient*. Repris dans *Narcissisme de vie – Narcissisme de mort* (1983b).

donnée de la libido, lorsque, comme dit Freud, le sujet se prend pour objet d'amour – investissement narcissique du Moi – et en second lieu, un état, un mode d'être originant de l'étape la plus primitive quoique indispensable du sentiment de bien-être.

Il m'est donc impossible de concilier ces vues avec les positions métapsychologiques de Grunberger quand il veut faire du narcissisme une force motivationnelle autonome, distincte du Moi, et quand il propose de la désigner par le terme de *Soi*, instance qui serait plus fondamentale que le Ça et le Moi. Cette suggestion quant au terme de *Soi* pour désigner l'instance narcissique aura vraisemblablement contribué à discréditer en partie les propositions théoriques de Grunberger. Le concept de *Soi* est appelé de plus en plus en psychanalyse à servir à d'autres fins – pour le meilleur ou pour le pire, on ne saurait dire encore –, en particulier à désigner le sujet, la personne propre du sujet par opposition à l'objet. Ainsi, la contrepartie de l'investissement d'objet sera l'investissement de *Soi* (*Self*) et non pas du Moi, de même que la contrepartie de la représentation mentale de l'objet sera la représentation mentale de *Soi* et non du Moi, comme l'a d'abord suggéré Hartmann, suivi en cela par un grand nombre de psychanalystes surtout américains. C'est alors que Grunberger m'étonne quand je le vois endosser la proposition de Hartmann : « Sa position (de Hartmann) signifie un progrès remarquable puisqu'il définit le narcissisme – qu'il trouve dans les trois instances psychiques – comme l'investissement libidinal non pas du Moi mais du *Self* » (p. 131 n.). Je me dis que le *Self* ne peut être à la fois le bénéficiaire et l'agent.

Sous certains rapports, les positions de Grunberger se rapprochent parfois des miennes. Il en va ainsi d'une partie au moins de sa conception de l'Idéal du Moi (pris au sens de *Moi idéal*). L'accord sera plus général lorsqu'il s'agira de définir une conception du conflit psychique impliquant essentiellement le Moi idéal. Il définit en effet le Moi idéal selon une conception plutôt classique, c'est-à-dire « le désir narcissique de perfection ». Par contre, les divergences surgissent quand il définit l'Idéal du Moi de la façon suivante (il emploie indifféremment *Moi idéal* et *Idéal du Moi*) : l'enfant en vient à « projeter une partie de son narcissisme sur

une formation *ad hoc* à dignité d'instance, l'Idéal du Moi» (p. 40). Chez Grunberger, l'Idéal du Moi serait donc synonyme du *Self*; il l'appellera souvent l'instance narcissique. Élevé ainsi à la dignité d'instance, l'Idéal du Moi entrera en conflit avec le Moi au même titre que, dans la conception freudienne classique, le Surmoi entre en conflit avec le Ça. C'est ainsi que Grunberger conçoit, structurellement, le conflit du déprimé mélancolique dont le Moi s'écroulerait sous les coups de l'instance narcissique (p. 265, 267, 269, 274, 285, 289, 297, 302).

Nombreux sont les passages où l'auteur donne tous les pouvoirs à l'Idéal du Moi dans la dépression; l'Idéal du Moi (que j'appelle *Moi idéal*) devient l'antagoniste du Moi, il se retourne contre lui et pèse sur lui jusqu'à l'écraser (p. 269). Le Moi se voit reprocher sans merci par l'Idéal du Moi narcissique le réveil de la blessure narcissique et l'échec de la « confirmation narcissique ». Cette conception mènera Grunberger à contester les propositions freudiennes sur la mélancolie et le suicide. Il propose de plutôt :

inverser la position freudienne d'après laquelle les auto-accusations seraient en réalité dirigées primitivement sur l'objet et retournées contre le Moi identifié à l'objet introjecté. En effet, les accusations portées contre l'objet étant des accusations portées par l'Idéal du Moi contre le Moi, lorsque les auto-accusations apparaissent chez le déprimé, nous sommes en présence de l'échec du système projectif protégeant le sujet de l'auto-destruction (p. 273-274).

À peu de choses près, avec Grunberger, il n'est pratiquement plus besoin de recourir au Surmoi pour comprendre la dépression du mélancolique et son suicide. Tout au plus, le Surmoi apparaît comme au service de l'Idéal du Moi narcissique, ou encore comme l'une de ses extensions. Si « le Moi est haïssable », ce n'est pas là, selon l'auteur, « l'expression d'une influence surmoïque exogène, mais le Surmoi antiégotique est déjà lui-même l'expression d'une tendance narcissique (à l'origine du Surmoi nous retrouvons l'Idéal du Moi) » (p. 305). La parenthèse de Grunberger explique suffisamment sa position. J'aurai à revenir sur cette conception, en m'arrêtant sur la pensée d'André Green quand il parle de la

toute-puissance du Ça qui finit par se jouer des velléités du *Surmoi*, mais cela dans un contexte métapsychologique fort différent.

Le rôle que la littérature psychanalytique attribue à l'hostilité dirigée contre l'objet introjecté auquel le Moi s'est identifié, Grunberger l'attribue au processus de désinvestissement du Moi par l'Idéal du Moi: «l'instance narcissique frappe le Moi défaillant en le désinvestissant» (p. 267). Chaque expérience de désinvestissement amène de nouvelles défaillances de la part du Moi et, dans un cercle vicieux infernal, ces défaillances provoquent à leur tour une accentuation du désinvestissement par l'Idéal du Moi. À maintes reprises, l'Idéal du Moi narcissique est amplement personnifié et devient porteur d'une énergie agressive et destructrice: «Le Moi se trouve désormais sous le coup des rétorsions de l'instance narcissique» (p. 265). Ou encore, l'instance narcissique «devenant l'antagoniste du Moi proprement dit, se retournant contre lui, pèsera sur lui jusqu'à l'écraser» (p. 269). Grunberger attribue à l'instance narcissique (Moi idéal) ce que Freud attribue au *Surmoi*, de même que Rado, Lewin, Bibring, Jacobson, pour ne mentionner que les pionniers.

À l'opposé de Grunberger, j'en suis arrivé à soutenir qu'il n'y a que le Moi qui puisse investir et désinvestir comme il l'entend. Le *Moi idéal* (Idéal du Moi narcissique chez Grunberger) appartient au monde fantasmatique, il n'est qu'un modèle ne pouvant être qu'investi ou désinvesti. Grunberger semble reconnaître cette difficulté théorique qu'il tente de contourner, en précisant dans une note que seul le Moi a la faculté de s'exprimer dans «ce dialogue entre les deux instances» (p. 267). Mise au point qui n'élimine pas les ambiguïtés. Ma vignette clinique «*Le Penseur*» vise à mettre en lumière le rôle écrasant du *Surmoi* sadique dont la force est au moins proportionnelle à celle du *Moi idéal*. Un point qui semble ajouter à la complexité conceptuelle dans ce contexte résulte de ce que Grunberger parle de l'Idéal du Moi et de son sadisme comme les Kleinien parlent du *Surmoi* primitif.

Avec Grunberger, l'Idéal du Moi, formation narcissique, devient trop personnifié. Ainsi, chez le mélancolique, il attend sa chance et, pour avoir eu jadis à faire face au trauma initial,



« n'est pas loin de prendre sa revanche » (p. 298). Il décrit aussi l'Idéal du Moi comme une instance qui adresse sans cesse des reproches au Moi; ou encore: « comme le narcissisme est opposé, par son essence même, à la reconnaissance de son propre échec, c'est le futur Moi qui en recevra la projection et sa constitution se ressentira définitivement de ce parrainage » (p. 289). Enfin, c'est l'Idéal du Moi qui va prendre les choses en main: « le gouvernement du Moi global glisse des mains du Moi opérationnel dans celles de l'instance narcissique, ce qui aboutira au renversement des positions » (p. 302). Grunberger, une fois de plus, n'est pas insensible au risque de confusion causée par un tel recours à la personnification. N'est-ce pas ce qui lui fait utiliser le concept de Moi global? La nécessité où se trouve Grunberger de faire appel à un « Moi global » pour faire saisir le rôle de l'Idéal du Moi confirme l'idée qu'il serait plus adéquat théoriquement, et moins arbitraire, d'attribuer au Moi et au *Surmoi*, selon le cas, toutes ces activités prêtées à l'Idéal du Moi, qu'il s'agisse d'investissement, de désinvestissement, d'évaluation morale, de blâme ou de châtement. Ces diverses considérations sur les affirmations de l'auteur créent l'impression que l'appareil mental fonctionne en vase clos, comme en circuit fermé hors du champ d'action de l'objet.

Du fait que l'Idéal du Moi, selon Grunberger, prend tant d'ampleur, devient si omniprésent et assume tellement de rôles, on voit mal la différence dynamique et structurale entre la phase dépressive et la phase maniaque. On lit que dans la régression du mélancolique « le Moi se trouve comme abandonné et damné par l'instance narcissique » et la suppression de la blessure narcissique équivaut « bien entendu également à la suppression du Moi » (p. 302). Et dans la régression du maniaque: « Nous pouvons considérer la crise de manie [...] comme une tentation du sujet de se débarrasser de son Moi (et de son Surmoi) en introduisant à leur place son narcissisme libre et tout-puissant et qui fait fonctionner le Moi dégradé comme un agent subalterne au service d'un Ça complètement narcissisé » (p. 305). Je peux déceler ici un accord, quoique fort limité, avec ma conception de la manie.



Avec Grunberger, l'Idéal du Moi sort toujours vainqueur faute de combattants. On comprend mal pourquoi, dans sa perspective, il n'y aurait pas que des épisodes maniaques. Sa théorie nous conduit inévitablement à cette conclusion, elle y est réduite par la place infime dévolue à l'hostilité du Surmoi et par le refus quasi systématique de voir dans le *Surmoi* et son sadisme un antagoniste en soi. Il nous laisse sur notre appétit lorsqu'il s'agit de savoir pourquoi c'est un épisode dépressif-suicidaire qui est déclenché et non un épisode maniaque. Freud déjà, dont la pensée sur ce point sera complétée par Lewin (1951) et Jacobson (1954), alla plus loin dans la distinction des deux états.

Je suis en désaccord une fois de plus avec Grunberger lorsqu'il critique la théorie freudienne de l'identification narcissique à l'objet perdu comme fondement essentiel de la mélancolie et comme facteur causal du suicide. Dans son chapitre «Le suicide du mélancolique», Grunberger rejette la position freudienne de l'introjection de l'objet en posant que «si le sujet arrivait réellement à retrouver par ce biais l'objet perdu, il n'aurait nullement besoin de le tuer, c'est-à-dire de se suicider» (p. 291). Grunberger garde peut-être toutes les chances de son côté en prenant soin de dire «réellement». Nous travaillons ici sur des réalités psychologiques lourdement chargées d'ambivalence. L'objet recherché est lui-même ambivalent à l'endroit du sujet, et il est assujéti à l'ambivalence du mélancolique. Cette ambivalence de part et d'autre n'empêche pas le déprimé – contrairement au schizophrène – de chercher à tout prix à maintenir la relation d'objet, à préserver à ses risques et périls l'objet sur la scène interne. En négligeant le rôle de l'hostilité du *Surmoi*, et aussi les effets de la double identification, comme il a déjà été rapportée, Grunberger se situe en marge des *insights* psychanalytiques qui auront le plus contribué à faire progresser notre compréhension de la dépression. Pour ce qui est des vicissitudes de l'hostilité au sein du jeu complexe des identifications du déprimé avec l'objet d'amour à la fois «bon» et «mauvais», Bertram Lewin a résumé un point qu'on ne peut plus négliger pour avoir une compréhension approfondie du sadomasochisme dans la grande dépression. Après la régression du Moi, une dualité primitive est ravivée : l'objet perçu comme bon est introjecté dans le *Surmoi* et l'objet mauvais est introjecté dans le Moi. «C'est alors que le *Surmoi* est aimé masochiquement comme l'était l'objet en tant que bon et son

sadisme (du *Surmoi*) ne peut plus ébranler la fidélité du Moi» (p. 38). Cette conception situe les choses sur un terrain théorique opposé à celle de Grunberger sur le *Surmoi*. Je suis beaucoup plus près de Lewin.

Les considérations précédentes nous ont fait voir que les positions de Grunberger sur le *Surmoi* ne vont pas sans ambiguïté. On ne peut plus s'étonner de lire que chez le mélancolique, le *Surmoi* n'existe plus. Jacobson (1954b), quant à elle, suivie depuis par plusieurs auteurs, affirmera le contraire. Mon étude clinique sur «le penseur» nous conduit également à des conclusions opposées à celles de Grunberger qui s'appuie sur l'idée que «le mélancolique ne s'accuse pas, il se *déprécie*». Mon patient (le penseur) nous a permis de constater à quel point le sentiment de déchéance et la dépréciation de soi peuvent servir en même temps les fins de l'auto-accusation.

Il y a ambiguïté parce que la pensée de Grunberger, si je la comprends bien, manque de constance lorsqu'il s'agit de savoir s'il faut considérer l'Idéal du Moi et le *Surmoi* comme des formations distinctes. D'un côté, il déclare que l'Idéal du Moi est une instance autonome, distincte du *Surmoi* et, de l'autre, que les deux instances ne font qu'un. Par exemple : «[Dans la dépression] il n'y a pas seulement... une souffrance résultant de la marge entre le Moi et l'Idéal du Moi, mais un véritable conflit entre l'Idéal du Moi narcissique – conçu comme une instance au même titre que le *Surmoi* mais différent de lui – et le Moi» (p. 265). Et, dans l'étude sur le mélancolique, on trouve cette affirmation déjà citée : «le *Surmoi* antiégotique est déjà lui-même l'expression d'une tendance narcissique – à l'origine du *Surmoi* nous retrouvons l'Idéal du Moi» (p. 305). Dans son essai sur la dépression, Grunberger conclut en parlant du caractère trop schématique de sa façon de penser : «en particulier en ce qui concerne l'opposition entre *Surmoi* et Idéal du Moi, car, en fait, le plus souvent ces deux instances se confondent étant donné que le *Surmoi* lui-même est investi narcissiquement» (p. 277). Cette conclusion n'est pas sans étonner, puisque dans son étude sur la dépression, Grunberger ne fait jamais appel au *Surmoi* comme facteur causal. Il y est question une seule fois de «culpabilité œdipienne ou

précédipienne », qui vient grever les tentatives de récupération narcissique ; il y est aussi question d'auto-accusations mais elles sont mises au compte de l'Idéal du Moi. À mon sens, c'est là négliger le travail du Moi via le *Surmoi*.

Par ailleurs, les références qui sont faites au *Surmoi*, si peu nombreuses soient-elles, nous évitent de ranger Grunberger parmi les psychanalystes qui souhaitent la disparition du concept de *Surmoi*, et cela d'autant plus qu'il en viendra à parler finalement de *Surmoi* et de l'*Idéal du Moi* en des termes qui correspondent en partie ou apparemment à ma propre façon de concevoir le conflit : « Les instances peuvent ainsi différer et entrer en position dialectique, l'une par rapport à l'autre, et tel acte interdit par le *Surmoi* peut être désiré par l'*Idéal du Moi* qui posera même ses exigences quant à la valeur de son accomplissement » (p. 278). Une oasis de clarté dans un ensemble souvent confus.

### **JANINE CHASSEGUET-SMIRGEL. OMNIPRÉSENCE DE LA MATURATION**

Donnant suite à son rapport controversé à un Congrès de psychanalystes de langue française (1973), Janine Chasseguet-Smirgel a publié un livre (1975) où elle aborde de front les mêmes concepts que moi. Le livre comprend plusieurs aperçus fort intéressants (la perversion, le processus créateur, etc.) mais qui ne touchent pas d'assez près notre sujet, ce qui me contraint à limiter mes remarques. Son hypothèse centrale du caractère évolutif et maturatif de l'Idéal du Moi marquera une divergence significative avec ma conception des choses. Par ailleurs, elle ne juge pas pertinent de recourir à trois concepts et croit suffisant, comme Freud, de n'en utiliser que deux, le *Surmoi* et l'Idéal du Moi. C'est ce qui, selon moi, va inmanquablement l'amener à des impasses ou contradictions.

Avec sa conception d'un Idéal du Moi maturatif, graduellement orienté vers et par la réalité, Janine Chasseguet-Smirgel parle de ce concept comme on parlerait précisément du Moi : le Moi d'abord très narcissique, puis devenant de plus en plus réaliste et capable de relativiser. Nous nous retrouvons subitement

sur une autre planète ; l'Idéal du Moi change d'identité ! Ici, mon désaccord avec Chasseguet-Smirgel est flagrant. Suivons-la de près. L'origine de l'Idéal du Moi nous est présentée sous un angle spécifique : « la naissance de l'Idéal du Moi serait contemporaine des premières frustrations et de la naissance de l'objet [...] la projection du narcissisme infantile sur les parents est constitutive de l'Idéal du Moi qui apparaît comme un pas en avant dans la conquête du sens de la réalité [...] l'enfant ayant accepté d'abandonner au profit de l'objet sa mégalomanie primaire » (p. 251-252).

Donc, selon Janine Chasseguet-Smirgel, l'Idéal du Moi serait ainsi vidé de son essence narcissique, ce qui me paraît invraisemblable. De plus, je ne peux être d'accord avec ces formulations, car si c'est son narcissisme originel que l'enfant projette sur ses parents, il ne règle rien ; au contraire, il échappe à la réalité. La projection n'est pas un renoncement. Ce qui compte avant tout c'est le poids et la direction prise par les investissements du Moi : mise-t-il sur le *Moi idéal* narcissique ou sur la réalité ? Si le Moi évolue vers plus de respect pour la réalité et que les parents, consciemment ou inconsciemment, continuent d'être idéalisés, il n'y a pas là de problème à condition de ne pas prendre *Idéal du Moi* dans le sens du *Moi idéal*. Le recours au concept de projection maintient le lecteur dans l'ambiguïté. S'il était question d'identification primitive (préobjet, fusion), et non de projection, mes objections tomberaient sur ce sujet précis. Chasseguet-Smirgel s'approche-t-elle de cela quand elle écrit que l'Idéal du Moi « tend à maintenir le narcissisme originaire tout en le projetant sur l'objet » ? Équivoque.

L'auteure ajoute une thèse qui sera diversement élaborée : « J'ai proposé de tenir le désir d'être grand, d'être adulte... pour l'un des contenus essentiels de l'Idéal du Moi de l'enfant dans son développement normal » (p. 243). Cependant, faire de l'Idéal du Moi une formation en évolution ne suffit pas à dissiper la

confusion. En effet, la recherche de perfection, selon Chasseguet-Smirgel, se retrouve à tous les niveaux du développement. Elle essaie de clarifier son point de vue en précisant que ce qui change, ce sont les « moyens » pour obtenir cette perfection primitive et narcissique. Ceci ne me convainc pas, car il me semble que la nature d'une tendance vers un but n'est pas fonction des moyens utilisés pour y arriver.

Conférer à l'Idéal du Moi « un caractère naturellement maturatif » condamne l'auteure à soumettre plusieurs définitions fort éloignées les unes des autres au point d'entrer en contradiction. Ainsi: « l'Idéal du Moi... a perdu de sa mégalomanie et supporte la relativité » (p. 85); « l'Idéal du Moi... ne semble pas disposé à renoncer à son ancienne splendeur » (p. 203); « l'Idéal du Moi vit en harmonie avec le Surmoi » (p. 206, note); « le but poursuivi [par l'Idéal du Moi] est toujours aussi grandiose – il s'agit de l'inceste »; « l'Idéal du Moi adulte pousse le sujet vers la réalité » (p. 245) et pourtant l'Idéal du Moi représente « l'espoir de retrouver la complétude primaire perdue » (mais par des moyens plus évolués). C'est la confusion. En plus, l'hypothèse d'un Idéal du Moi maturatif confère à cet agent le don d'ubiquité; il est partout à la fois, mêlé simultanément à toutes les sauces; il a ses entrées à tous les niveaux, du plus primitif, régressif, fusionnel, passant par la perfection absolue et la toute-puissance jusqu'à l'opposé sur l'échelle évolutive, dans le respect de la réalité et la résignation devant la relativité.

Contre l'hypothèse d'un Idéal du Moi maturatif, je crois que l'essentiel a été dit par Michel de M'Uzan (1973) dans une discussion sévère mais rigoureuse. Sur cette hypothèse, il dit: « Je n'en crois rien ». Je suis en grande partie d'accord avec lui quand il précise que l'Idéal du Moi (ce que je nomme *Moi idéal*) est essentiellement rétrograde, en ce sens qu'il regarde toujours en arrière. Piera Aulagnier dira les choses autrement mais sans impliquer de contradiction; elle dit en effet que le *Moi idéal*

représente à la fois ce qu'il y a de plus loin derrière nous et ce qu'il y a de plus lointain en avant, c'est-à-dire le Paradis perdu et le Paradis à la fin de nos jours. Toujours des fantasmes qui ne lâchent jamais prise.

En somme, quand Janine Chasseguet-Smirgel explique l'Idéal du Moi maturatif, orientant vers la réalité et protégeant contre la régression primitive, elle parle de ce que je nomme aussi *Idéal du Moi*, mais avec le facteur maturatif en moins. Quand elle décrit l'Idéal du Moi qui « préfère les solutions absolues », l'Idéal du Moi qui semble « ne jamais renoncer à la splendeur primitive » du Moi, elle parle de ce que je nomme *Moi idéal*.

Passons maintenant à la proposition de Chasseguet-Smirgel selon laquelle il n'y a que deux et non pas trois concepts moïques majeurs. Commençons par les aspects positifs de sa théorie. Tout au long de son essai, Janine Chasseguet-Smirgel a su brillamment mettre en relief les rapports étroits entre l'Idéal du Moi, l'inceste et la scène primitive (je respecte toujours sa propre terminologie). Elle soutient entre autres choses que « on peut prouver que la coexistence si commune des fantasmes [...] narcissiques avec les fantasmes érotiques est liée à la tentative de réparer l'ébranlement précoce et profond qu'a subi la mégalomanie infantile par la scène primitive » (p. 245). Ou encore, sur le désir incestueux comme élément constitutif de l'Idéal du Moi au plan œdipien : « le désir de pénétrer sa mère contient celui de retrouver l'illimité, l'absolu, la perfection d'un Moi dont la plaie, laissée béante par l'arrachement de son narcissisme, serait enfin cicatrisée » (p. 203). Enfin, chez le garçon on observe « le projet d'identification au père génital contenant, à la faveur du fantasme incestueux qu'il implique, l'espoir du retour à la fusion primitive » (p. 40). Ces propos ne causent aucun problème, à condition de respecter qu'il s'agit des visées de ce que j'appelle le *Moi idéal*.

Un résumé tiré du texte de Chasseguet-Smirgel nous fera voir d'excellente façon comment elle distingue Idéal du Moi et Surmoi :

il existe [...] une différence fondamentale entre l'Idéal du Moi, héritier du narcissisme primaire, et le *Surmoi*, héritier du Complexe d'Œdipe. Le premier constitue, à l'origine du

moins, une tentative de récupération de la toute-puissance perdue. Le second [...] est issu du complexe de castration. Le premier tend à restaurer l'illusion, le second à promouvoir la réalité. Le Surmoi coupe l'enfant de la mère, l'Idéal du Moi le pousse à la fusion (p. 89-90).

C'est là une façon brillante de présenter la dynamique en question, mais qui déjà laisse entrevoir une malheureuse faille quand elle insère «à l'origine du moins». L'auteure rappelle aussi que d'une façon générale «l'Idéal du Moi préfère les solutions absolues» (p. 55), et plus loin, à propos des résistances de l'Idéal du Moi à être absorbé totalement par le Surmoi, elle précise que «le Moi, "sa majesté le Moi" ne semble pas disposé à renoncer à son ancienne splendeur» (p. 203). Formulations qui me paraissent pertinentes pour le *Moi idéal* et à retenir pour les retourner contre leur auteure, dans ses affirmations subséquentes. Toutes ces dernières citations prises en bloc montrent de façon flagrante à quel point le fait de n'utiliser que le concept d'Idéal du Moi est équivoque et ne peut que nous égarer.

Même objection quand elle affirme que, contrairement à la vie fantasmatique qui est considérée comme régressive parce qu'elle recourt à la toute-puissance de la pensée pour surmonter les frustrations et le sentiment d'impuissance, «l'Idéal du Moi adulte... pousse le sujet vers la réalité» (p. 245). Je ne peux comprendre qu'on puisse faire une telle distinction, étant donné que l'Idéal du Moi (peu importe comment on le définit) est constitué par des fantasmes; il témoigne d'un noyau représentationnel formé à même des fantasmes qui jouissent d'une grande homogénéité, au point donc de former un tout cohérent.

Les rapport entre Surmoi et Idéal du Moi posent d'autres problèmes: «l'Idéal du Moi contient tous les idéaux du Moi prégénitaux» (p. 51) et, plus loin: «l'Idéal du Moi pousse le Moi à réaliser toutes les intégrations afin de rendre possible l'accomplissement de son projet de fusion sur un mode qui englobe l'ensemble des capacités acquises au cours de son évolution» (p. 84). N'y a-t-il pas ici confusion? Tout est dans tout, en l'absence de frontières internes. Cette fusion est-elle ou n'est-elle



pas mégalomane ? L'auteure va donner une réponse peu satisfaisante : « l'Idéal du Moi qui a investi l'évolution a perdu sa mégalomanie et supporte la relativité » (p. 85). Si je veux être rigoureux, je dirai que ce n'est pas l'affaire de l'*Idéal du Moi* que d'investir l'évolution et que de supporter la relativité, c'est l'affaire du Moi et de ses propres investissements, ce qui laisse le champ libre à l'*Idéal du Moi* (toutes définitions) de poursuivre ses rêveries. Le *Moi idéal* (ma définition) reste toujours un Moi idéalisé, il est immuable ; à preuve, la possibilité pour tout un chacun d'y régresser au moins dans ses rêves, et pour le psychotique d'y régresser par voie délirante. Il est un point majeur de fixation.

Au plan œdipien toujours, de dire Chasseguet-Smirgel, le but poursuivi par l'Idéal du Moi « est toujours aussi grandiose – il s'agit de l'inceste – mais le sujet n'est plus soumis à la loi du tout ou rien, à la nécessité d'une satisfaction immédiate et absolue » (p. 201). Ici encore, je vois un mélange impossible de grandiosité et de relativité pour un fonctionnement normal. Je m'empresse d'ajouter que nous cherchons probablement tous à être grandioses, ne serait-ce qu'inconsciemment, mais, comme dirait peut-être Freud, le plus gros secteur du régiment doit se trouver au front et non à l'arrière, si nous voulons éviter la prépsychose. Respectons les différences entre un homme fier et celui qui délire ; un prix Nobel peut sombrer dans le délire si ses frontières internes entre les instances ne le protègent pas suffisamment.

On rencontre une contradiction additionnelle en examinant la pensée de Janine Chasseguet-Smirgel sur le rôle de l'inceste. D'une part, le but poursuivi par l'Idéal du Moi serait toujours l'inceste : « le but poursuivi est toujours aussi grandiose – il s'agit de l'inceste » (p. 201) ; pour le garçon : « le projet d'identification au père génital contenant, à la faveur du fantasme incestueux qu'il implique, l'espoir du retour à la fusion primitive » (p. 39-40). D'autre part, « l'espoir de retrouver la complétude primaire perdue n'est pas abandonné, mais les moyens pour y parvenir seront différents ; elle ne sera plus recherchée essentiellement à travers le fantasme incestueux » (p. 86). Pas facile il me semble de concilier ces deux affirmations, sinon impossible.



Pour les besoins de rigueur dans la pensée psychanalytique, la seule justification valide pour ne recourir dans de telles conditions qu'à un seul concept (*Idéal du Moi*) serait peut-être qu'il s'agit toujours des investissements narcissiques du Moi<sup>2</sup>. Les choses vues sous cet angle, pourrions-nous nous dispenser du concept de l'Idéal du Moi ? Cela ne me paraît pas heureux. Au sujet d'une même personne, il y aurait peut-être moins de risque de confusion, apparemment, si nous parlions des buts ou des désirs du Moi soit narcissiques, primitifs, incestueux, magiques, soit réalistes selon le cas. Je réponds que c'est là une solution beaucoup moins pertinente que le recours aux deux concepts (*Moi idéal-Idéal du Moi*), qui permet, entre autres, de respecter une différence fondamentale quant au rapport à l'objet (voir chapitre sur la pensée d'André Green). C'est l'homogénéité des désirs constituant le *Moi idéal*, leur permanence comme force de motivation, virtuelle ou actuelle, leur incompatibilité foncière avec tout ce qui relève des processus secondaires et de l'adaptation à la réalité, qui leur valent d'être singularisés par un concept.

La clinique psychanalytique nous a pourtant appris depuis longtemps déjà qu'il faut aller au-delà de la simplification proposée par Janine Chasseguet-Smirgel. On sait trop bien aujourd'hui que les identifications précoces, pré-génitales et génitales laissent au sein du Moi des noyaux distinctifs, des éléments fantasmatiques constitutifs capables de conserver une autonomie permanente et de déclencher des conflits entre eux. Ces noyaux distinctifs et cette autonomie devraient être vus comme une raison suffisante pour justifier le recours à des concepts spécifiques. Les désirs qui resteront toujours tels qu'en eux-mêmes et qui ne cesseront jamais de faire pression sur le Moi méritent d'être identifiés spécifiquement.

Contrairement donc à la pensée de Janine Chasseguet-Smirgel, je crois que cet Idéal du Moi narcissique (*Moi idéal*),

---

2. C'est ce que dit Janine Chasseguet-Smirgel, mais pour conclure différemment : « Pour ma part, je n'ai pas jugé nécessaire de distinguer entre Idéal du Moi et *Moi idéal* dans la mesure où toute l'étude de l'Idéal du Moi implique celles des différents modes de reconquête du narcissisme perdu » (p. 267).

représentant la synthèse des désirs narcissiques de grandeur nourris à même la magie de la toute-puissance, va garder une existence permanente dans les couches inconscientes de la pensée, quel que soit le degré de maturation ou d'évolution du Moi. S'il n'est pas investi par le Moi conscient et réaliste, il viendra alimenter nos rêves, nos rêveries, de même qu'un certain nombre de nos emballements, de nos idéalizations et de nos fantasmes. Puisque ce noyau relève essentiellement de l'inconscient et des processus primaires, puisant à même la pensée magique, il appelle une autre désignation que celle des désirs réalistes en harmonie avec le Surmoi et relevant du monde du préconscient et du conscient, le domaine du possible en somme, et susceptible d'impliquer une certaine dose d'idéalisation.

Je terminerai sur une note positive. En contraste avec un grand nombre de ses avancées théoriques, Janine Chasseguet-Smirgel nous surprend avec deux considérations majeures sur lesquelles on ne peut qu'être d'accord. *Primo* : «L'activité sublimatoire et les satisfactions sexuelles complètes permettent un réinvestissement du Moi qui diminue d'autant l'Idéal du Moi». *Secundo* : «La réalité [...] susceptible d'apporter des satisfactions narcissiques et pulsionnelles est investie positivement [...] La vérité sera préférée à l'illusion» (p. 85). En effet, plus le Moi est investi de façon positive et réaliste, plus l'*Idéal du Moi* et surtout le *Moi idéal*, selon ma terminologie, perdent du terrain.

## JEAN-LUC DONNET ET LE SURMOI

Jean-Luc Donnet (1995) a publié son étude après les textes d'André Green que je commente dans la dernière section de ma revue critique. Cette inversion temporelle ne comporte aucun inconvénient théorique notable. On a demandé à Jean-Luc Donnet un effort de démiurge et il s'est mis à la tâche avec courage. Étant donné que son titre ne porte que sur le seul Surmoi, on pourrait penser qu'il n'entre pas tout à fait dans le champ de mes préoccupations; cependant, en tenant compte du fait que pour Donnet Surmoi et Idéal du Moi sont indissociables, nous sommes donc au moins en bonne partie sur le même territoire. Comme dirait Winnicott, avec Donnet, il n'y a pas de Surmoi, il n'y a que le

Surmoi-Idéal du Moi en tant qu'unité bicéphale. Constituant une des plus coriaces difficultés dans la poursuite de ma réflexion, l'étude de Donnet est venue près d'être mon Waterloo, sauf que d'une part, il n'est aucunement question pour moi de capituler et, d'autre part, j'en ai encore peut-être pour longtemps...

À la lecture, on se demande souvent si le parti (pris) de Donnet n'était pas, dans la mesure la plus poussée possible, de rester fidèle à la pensée de Freud. C'est ce qui l'oblige, en toute bonne foi, à de la haute voltige de théorisation et d'abstraction poussée à un degré inégalé. Ainsi, il en arrive à respecter le vœu de ses présentateurs et le sien, et à pouvoir poursuivre son projet « de faire se profiler en perspective le Surmoi freudien en respectant ses ambiguïtés et son essentielle paradoxalité [...] Stimulante ou, parfois, paralysante, la paradoxalité marque tout autant la théorie du Surmoi que les phénomènes qui la nourrissent » (p. 12). Ainsi, nous sommes entraînés dans un tourbillon de logique où tous les fils métapsychologiques sont tendus à l'extrême. Ce qui fait que, par la grâce des « ambiguïtés » et des « paradoxes » de Freud, le Surmoi est dans tout et partout à la fois ; c'est la magie de la « fonction de l'Idéal » : le Surmoi voit au maintien des satisfactions narcissiques les plus primitives – la perfection –, il surveille le développement et le maintien du sens du réel, il commande les identifications narcissiques tout autant que les identifications réalistes, il prend en charge la formation du caractère, il est bon pour le Moi, le protège, lui assure la sécurité, le surveille, le punit, administre les injonctions jusqu'à pouvoir être cruel, despote et destructeur. Ce Surmoi, je me dis, ne représente rien de moins qu'une monarchie absolue. Il règne sur la scène psychique intérieure avec tous les pouvoirs dont jouissent les parents aux yeux de l'enfant. L'intériorisation et les introjections n'ont pratiquement rien changé avec le passage de l'extérieur vers l'intérieur, malgré de nombreuses affirmations dans le texte qui protestent du contraire. Sur le Surmoi, donc, Donnet nous situe dans un autre monde que celui de Grunberger.

On le voit, ce Surmoi a les épaules très larges, l'Atlas de la métapsychologie :

L'intériorisation instauratrice du Surmoi est porteuse de toutes les ambiguïtés du principe de plaisirs, y compris dans sa relation

au principe de réalité. L'opération surmoïque est de valence éminemment narcissique. Elle panse la blessure de l'échec oedipien selon une double logique :

- Je ne suis pas impuissant, mais interdit, donc puissant ;
- ce n'est pas l'autre qui me l'interdit mais moi (p. 45).

Il faudrait que ces dernières affirmations fassent bon ménage métapsychologique avec d'autres positions catégoriques de Freud citées par Donnet, par exemple : « Le Surmoi représente de façon absolue la revendication de la moralité » (Freud, 1933). Peut-être bien qu'au fond, il n'y en a pas de problème, qu'il suffirait de se demander, à partir de chaque affirmation de Freud, à quoi il pensait à ce moment précis, à quelle couche du Surmoi il pensait, à quel secteur quasi autonome, car ce Surmoi est d'une souplesse, d'une maniabilité conceptuelle illimitée. Pour ma part, je préfère me demander avec quoi Freud se débattait-il intérieurement à chaque affirmation qui venait en bousculer une autre ? Il pourrait bien s'agir, en refusant de tout prendre à la lettre, d'éviter des embûches théoriques en raison d'une base chancelante. J'y reviendrai.

Étant donné la grande complexité du travail de Donnet et que toute la métapsychologie s'y trouve comme « en chantier » (selon son expression à propos de Freud sur le Surmoi), je dois me limiter à un minimum de remarques sur un minimum de considérations. En premier lieu, abordons l'identification. D'emblée, nous touchons à presque tout ce qui est en litige. Pour Donnet, le Surmoi est « au centre de la théorie généralisée de l'identification » (p. 11). S'il entend ici par Surmoi ce que souvent il nomme Surmoi-Idéal du Moi, je n'aurais pas trop d'objection. Je suis réfractaire à concéder un tel rôle central au *Surmoi* tel que je l'entends – appuyé en bonne partie par Freud – c'est-à-dire une formation psychique qui fait tardivement son apparition, à l'Œdipe (Freud, 1923). Ce dernier place plutôt l'Idéal du Moi au centre ou à l'origine des identifications premières, et cela indépendamment du Surmoi. C'est dans un temps second d'exposition que les choses, avec Freud, vont se complexifier ; il intervertit constamment la distribution des rôles entre les deux instances. Par ailleurs, Donnet rappelle les paroles de Freud où celui-ci

précise que le Surmoi, intimement lié au Complexe d'Œdipe, force l'enfant à renoncer à ses investissements incestueux, mais que, en retour, les identifications déjà existantes aux parents, alors idéalisés, se trouvent renforcées au service du Moi (Freud, 1933). En ceci, mon accord est total avec Donnet. C'est ce qui me fait conclure que le *Surmoi* ne contribue qu'indirectement aux identifications du Moi, surveillant le Moi réel et le Moi virtuel tel qu'il est rêvé, c'est-à-dire l'Idéal du Moi selon mon point de vue.

Sur ce même Chapitre III, dans *Le Moi et le Ça*, Donnet y va de certains développements fort pertinents et éclairants, en même temps que d'autres qui appellent des réserves. Il a sûrement raison de mettre l'accent sur la « double fonction assignée à chacune » des deux identifications que doit effectuer l'enfant pour résoudre sainement son Œdipe, c'est-à-dire « rendre compatible à l'Œdipe l'investissement sur un objet d'amour et l'identification à ce même objet » (p. 109). Pour le garçon, par exemple, il y a nécessité de renforcer l'identification au père pour qu'il ne renonce pas définitivement à la mère; en somme pour sauver l'hétérosexualité, malgré le renoncement émanant des injonctions du *Surmoi* (sens strict ou limité). Mais quand Donnet branche là-dessus la supposée injonction « Sois comme ton père » et y voit « une valence surmoïque », je ne suis pas d'accord. Comme je l'ai déjà exposé dans mon analyse de *Le Moi et le Ça*, le « sois comme ton père » est un appel à double source : c'est, dans le meilleur des cas, ce que le garçon lui-même désire et c'est aussi ce qu'il pressent qu'on attend de lui. Donc rien de la nature d'une injonction inconsciente, rien de surmoïque. Au contraire, il s'agit là d'une partie intégrante de ce qui me paraît être l'*Idéal du Moi*, sans rapport direct avec le *Surmoi* pris dans le sens de l'interdit.

Selon Donnet, Freud, en 1923, aurait affirmé que le Surmoi fait partie du caractère du Moi et « englobe l'ensemble identificatoire du premier âge ». Or, c'est précisément le contraire que je crois comprendre chez Freud. Avant de parler du Surmoi au Chapitre III, Freud précise sa pensée sur l'origine de l'Idéal du Moi, en spécifiant que le caractère, ce précipité d'investissements d'objets abandonnés, fait partie du Moi et que l'Idéal du Moi vient s'aligner sur ce fond avec ses identifications primitives

secondées à leur tour par les identifications narcissiques œdipiennes, identifications aux parents en tant qu'admirés. Dans ce même Chapitre III, Freud dit précisément que l'Idéal du Moi, et non le Surmoi, fait partie du caractère du Moi et surtout que le Surmoi n'introduit pas l'objet d'amour dans le Moi. J'aurais moins d'objection à la formulation de Donnet si par Surmoi il entendait ici l'énigmatique tandem Surmoi-Idéal du Moi, encore que les confusions ne seraient pas dissipées. Donnet est conscient du dilemme théorique et il vient assez près d'énoncer ce que j'essaie moi-même de formuler. Toujours au sujet du Chapitre III, il lui semble, en effet, que Freud soit conduit à un modèle de « Surmoi diphasique » : un premier noyau identificatoire primaire narcissique auquel viendront s'adjoindre les identifications secondaires-œdipiennes. Je préfère de beaucoup penser que pour Freud, il y a d'abord les identifications qui forment à la fois le Moi et l'*Idéal du Moi* en ligne continue, et ensuite une brisure due au clivage consécutif à l'instauration du *Surmoi* qui monte la garde. En formulant les choses ainsi, je suis conscient que je laisse de côté les autres moments de la pensée de Freud où il présente le Surmoi en rapport intime avec les forces du narcissisme primaire.

Donnet est réfractaire à la pensée qui veut que les identifications primaires, constitutives, selon moi, de ce qui donne en partie l'*Idéal du Moi*, soient « renforcées » par les identifications œdipiennes narcissiques (« je veux être comme ma mère, comme mon père ») malgré l'insistance précise de Freud là-dessus (*verstärken*). Donnet préfère parler « en termes de dégraissage, de subtilisation ». Ne risque-t-on pas de s'approcher un peu trop dangereusement de l'Idéal du Moi maturatif avancé par Janine Chasseguet-Smirgel ?

Il y a une autre affirmation de Donnet qui pour moi fait problème : « À concevoir la surmoïsation œdipienne comme un renforcement des identifications primaires, on risque de corroborer la peur du féminin (chez le garçon) » (p. 126). Donnet ici nous renvoie à l'une des deux conceptions que Freud a formulées sur le Surmoi, celle qui le met en rapport avec les identifications narcissiques primitives. Sur ce terrain, on peut donner raison à Donnet à propos du risque impliqué pour le garçon. Pour ma

part, je mets l'accent sur l'autre conception de Freud, celle qui en fait une énergique formation réactionnelle et une censure sur la base d'interdits qui imposent des limites au Moi et à l'*Idéal du Moi*. Ainsi, nous sommes en droit de conclure que le garçon va renoncer à la mère mais non à la femme, dans le meilleur des cas. C'est ainsi que je nuancerais une des affirmations précédentes de Donnet quand il parle de la nécessité pour le garçon de renforcer l'identification au père « pour qu'il ne renonce pas définitivement à la mère ». Je crois que c'est à la femme que le garçon ne doit pas renoncer. Et si Donnet veut simplement dire que le garçon doit rester affectueusement attaché à sa mère, alors je dis que cette orientation de la relation ne doit rien *directement* au *Surmoi*. Au contraire, c'est là ce que le *Surmoi* doit laisser intouché. Serait-ce cela que Donnet lui-même veut nous rappeler ?

### La fonction de l'Idéal

Sur ce sujet, on constate beaucoup de concordance entre la pensée de Donnet et celle de Green malgré l'originalité de chacun. Ce thème nous ramènera brièvement à la nature des rapports entre *Surmoi* et narcissisme primaire. Ici encore, on éviterait beaucoup de confusion et de malentendus si, à chaque occasion, le lecteur pouvait savoir si l'auteur discute du seul *Surmoi* – sens strict – ou du seul Idéal du Moi, instance narcissique, ou enfin des deux à la fois conçus comme indissociables.

Une formulation de Freud en 1933 a fort influencé Donnet : « le *Surmoi* est porteur de l'Idéal du Moi auquel le Moi se mesure, à quoi il aspire, dont il s'efforce de satisfaire la revendication d'un perfectionnement toujours plus avancé. Sans aucun doute, cet Idéal du Moi est le précipité de l'ancienne représentation parentale, de l'admiration pour leur perfection ». Encore une fois, voilà Freud qui donne le feu vert à toutes les conceptions divergentes que l'on rencontre aujourd'hui. Donnet semble s'accommoder fort bien de cette proposition de Freud. Il n'hésite pas, en effet, à conclure que le *Surmoi*, « héritier du caractère grandiose des parents » (p. 31), présente « un enjeu symétrique : *Surmoi* sévère, *Surmoi* modèle admiré et inaccessible » ; ou encore on lit qu'il s'agit « d'une fonction de propulsion couplée à une



fonction de refus, de frustration ». Je me dis alors que ce même Surmoi a le pouvoir de défaire ce qu'il a édifié, de devenir permissif là précisément où il s'était montré sévèrement prohibitif; il est l'agent de toutes les causes, peu dérangé par les « conflits d'intérêts » qui sont partout où il agit. Ici, perplexe, je me demande : à quoi sert-il ce Surmoi s'il s'évertue à combattre ce qu'il érige, à nier ce qu'il affirme, à annuler ce qu'il impose, à exiger ce qu'il prohibe ? Je suis plus à l'aise de penser qu'il s'agit de sources ou d'agents spécifiquement distincts poursuivant des buts qui s'affrontent.

Pour supporter et justifier cette dichotomie et cette pléthore, Donnet se réfère aussi aux autres affirmations de Freud qui permettent d'élaborer un tout avec des parties hétérogènes, ainsi : « Le Surmoi [ ... ] représente toutes les limitations morales [ ... ] (en plus) d'être l'avocat de l'aspiration au perfectionnisme ». Donnet en viendra à résumer une partie majeure de la réflexion de Freud en disant que pour ce dernier « la séparation qui divise le Moi, condition de son autonomie, est en même temps ce qui signe, à travers le Surmoi, la trace de l'attachement et même la perpétuation de la dépendance. Comment mieux résumer, de conclure Donnet, l'ambiguïté de la différenciation Moi-Surmoi chez Freud » (p. 36). Ambiguïté est un euphémisme puisque Freud, à plusieurs reprises, voit dans l'avènement du *Surmoi*, un pas majeur pour le Moi vers son autonomie et son indépendance. Comment trancher en restant fidèle à Freud ?

Remarquons, en passant, que lorsque Freud se cite lui-même, il n'est pas rigoureux. Donnet rapporte (p. 40) un passage où Freud, en 1933, a prétendu citer ce qu'il avait affirmé auparavant. Freud écrit : « En 1921, j'ai essayé d'appliquer la différenciation entre Moi et Surmoi à l'étude de la *Psychologie des Masses*. Je suis arrivé à une formule comme : réunion d'individus qui ont introduit la même personne dans leur Surmoi ». Or, je constate, qu'en 1921, Freud avait écrit : « les individus ont mis le même objet à la place de leur Idéal du Moi (*an die Stelle ihres Ichideals*) » (G.W., 13, p. 128). Faut-il y voir le signe révélateur d'une indécision profonde ou simplement la preuve d'une merveilleuse liberté conceptuelle ?



## Le clivage structural Moi-Surmoi

Donnet croit comprendre que chez Freud le clivage structural Moi-Surmoi a comme «corrélat» l'indissociabilité du Surmoi, versant interdit, et de l'Idéal en tant que témoin du non-renoncement à l'identification narcissique. C'est là ce qui me fait conclure que, selon cette conception qui plaît à Donnet, le Surmoi n'est que fourbe, un agent double. Donnet va renchérir : «L'intériorisation surmoïque soutient le désir autant et parce qu'elle l'interdit. Le Surmoi est médiation entre refoulant et refoulé» (p. 117). Le Surmoi médiateur, en fonction d'arbitrage pour la conciliation des parties en litige ! Je reste perplexe. Ne serait-ce pas là plutôt le rôle essentiel du Moi, selon le principe de la «fonction synthétique du Moi», reconnue il y a déjà longtemps ? Le Surmoi peut-il être médiateur, équidistant du refoulant et du refoulé, si on pose avec Freud qu'il est avant tout la condition même du refoulement ? Par surcroît, le *Surmoi* ne se soucie guère du sort du refoulé, son action se limite à ne pas lui accorder droit de passage, pour épargner au Moi, si possible, la culpabilité. Je trouve qu'il n'est pas facile de savoir ce qu'en pense Donnet lui-même alors qu'il aborde ce sujet en parlant de l'«embarras freudien» reposant sur le paradoxal (p. 117, page fort complexe). Pourtant il me paraît se prononcer quelque peu quand il expose que ce Surmoi – qui parfois est décrit comme faisant plier le Moi devant les exigences menaçantes de la réalité œdipienne, le forçant au refoulement, se montre soucieux de la détresse du jeune enfant, en raison de la perte d'amour. Et Donnet de conclure, en soulignant : «L'intuition première de Freud contient donc la saisie de l'*archaïcité fondamentale* du Surmoi» (p. 117). Ces prises de position me contraignent à aborder de nouveau ici une conception à laquelle je reste étranger. Je devrai donc réitérer un peu ma façon de comprendre.

La lecture «souventes fois» répétée de Freud ne m'aura jamais permis de rencontrer ce que Donnet appelle l'intuition première de Freud, cette supposée saisie de «l'*archaïcité fondamentale* du Surmoi». Le plus proche que Freud est venu de peut-être justifier une telle interprétation se trouve aussi dans *Le Moi et le Ça* ; parlant des déprimés suicidaires, il conclut que vouloir

mourir vient du sentiment de ne pas se sentir aimé par le Surmoi. Ce passage y est sans doute pour beaucoup dans la position théorique de plusieurs psychanalystes – Schafer en tête, Pasche, Kohut, Kernberg, etc.– qui parlent du Surmoi aimant, «*The Loving Superego*».

Je persiste à croire que Freud a alors télescopé ses idées et qu'il était préoccupé par ces patients qui ont perdu l'amour de l'objet d'amour devenu imago interne et qui à la fois se sentent anéantis par l'hostilité réfugiée dans le *Surmoi*. L'essentiel tient au fait que ce *Surmoi* en est venu à personnifier l'objet hostile – objet d'amour hostile. À l'origine donc, dans les cas heureux, c'est l'objet qui est aimant, jamais le *Surmoi*. Un *Surmoi* aimant est pour moi une contradiction dans les termes. Un masochiste profond peut s'attacher à un *Surmoi* tyrannique et hostile, ce qui situe les choses sur un autre terrain dynamique et inconscient, où l'on voit ce *Surmoi* être conservé, «aimé» soit pour échapper au vide, soit pour avoir réussi à transformer magiquement la douleur en plaisir. C'est comme si on entendait le déprimé nous dire : «souffrir est ce que me réserve mon objet d'amour, car je désire ce qu'il désire pour moi». On comprend que cela mène au suicide, l'objet d'amour n'ayant au fond que haine à offrir.

Un *Surmoi* soucieux de la détresse de l'enfant souffrant d'abandon est pour moi un non-sens pour plusieurs raisons. En dehors du déprimé-mélancolique qui s'accroche désespérément à un *Surmoi* tyrannique et sadique, ce qui n'est pas la même chose qu'un *Surmoi* soucieux, l'enfant en détresse par perte d'amour échappe totalement à la sphère d'action du *Surmoi* et se situe dans un champ présurmoïque, avec ou sans régression. Un *Surmoi* soucieux de la détresse du sujet ne peut signifier rien d'autre que la création gratuite d'une hypothétique imago parentale-providence. C'est le parent – mère, père – objet d'abord externe, et par la suite imago interne de cet objet d'amour, qui distribue l'amour. D'où pourrait bien venir cette «archaïcité fondamentale» d'une instance qui trouve ses premières racines à l'Œdipe, l'âge de trois à six ans selon Freud, en vue de freiner des velléités tout autant incestueuses que grandioses? Il faudrait que s'effectue un pacte magiquement orchestré entre des tendances

destinées à s'opposer – narcissisme et censure – et qui s'organiseraient pour se nier, s'annuler en ayant l'air de dire : « je te censure mais sache que je t'enjoins la toute-puissance et la perfection, ne tiens pas compte de ma censure ». Mon expérience psychanalytique ne m'aura pas permis de recourir à une telle hypothèse. Je la trouve peu en rapport avec la dynamique inconsciente en général et avec celle du déprimé mélancolique. J'y reviens : l'archaïcité fondamentale qu'on aime prêter au Surmoi ne peut qu'appartenir à l'objet d'amour, devenu objet interne (introjection sans identification), objet dont le sujet attend toujours inconsciemment la sécurité en temps de détresse. Temps régressif, présomptueux où la dépendance revient en force.

### **La question énergétique**

Tout en anticipant sur mes commentaires concernant les positions plus élaborées d'André Green sur ce sujet, je respecterai les territoires respectifs. Je sympathise avec les tourments de Donnet quand il s'évertue à faire la synthèse des positions de Freud sur l'hypothétique force énergétique du Surmoi. Le lecteur apprend beaucoup en suivant Donnet dans sa démarche laborieuse, mais il reste avec un dilemme majeur. Je commencerai en juxtaposant des prises de position de nature diverse sinon contradictoire et cela en fonction d'une affirmation générale de Donnet : « Le problème essentiel est celui de l'approvisionnement énergétique du Surmoi, et Freud est, jusqu'à un certain point, prisonnier d'une conception qui lui interdit, malgré certaines notations, de postuler un emprunt énergétique ». Mon embarras ici est de ne pas savoir clairement si Donnet renvoie le lecteur à une position temporaire de Freud. Donnet veut-il atténuer la position de Freud en ajoutant que celui-ci tentera « d'articuler plus loin violence interne et externe » (p. 64) ?

La suite des propos de Donnet donne un son de cloche très net sur le sujet. Commentant Freud, il déclare que « le Surmoi se spécifie par son indépendance énergétique ». Ou encore : « Tout renoncement devient source d'énergie pour le Surmoi et intensifie sa sévérité ». Il se veut d'accord avec Freud qui parle du « transfert au Surmoi de l'énergie propre de chaque agression réprimée ».

Freud se serait-il contredit, ou a-t-il simplement changé d'idée, puisque Donnet vient d'affirmer que Freud ne pouvait pas postuler un emprunt énergétique ? Enfin Donnet prétend que si le Complexe d'Œdipe était complètement détruit « l'alimentation pulsionnelle du Surmoi » en serait coupée (p. 117). Il n'y a donc pas de doute pour Donnet sur la vraisemblance de l'hypothèse d'une énergie pulsionnelle propre au Surmoi. Hypothèse sur laquelle je reviendrai en commentant la pensée d'André Green où j'exprime des doutes sur le bien-fondé de l'attribution d'une énergie pulsionnelle à une identification (le *Surmoi*). Par contre, resterait à comprendre pourquoi nous sommes tous portés à parler spontanément de Surmoi cruel et écrasant ou de *Surmoi* faible et sans effet, ce qui suppose un *Surmoi* qui dispose de force. De quelle force s'agit-il ? Quelle en est la nature ? J'y reviendrai donc.

### **L'Idéal du Moi et la réalité**

Donnet prend comme point de départ la double valence attribuée par Freud au Surmoi, c'est-à-dire une sévérité implacable et le fait d'être porteur ou instigateur d'un idéal de perfection narcissique. De là, Donnet procède à des distinctions où je le vois se rapprocher singulièrement de ce que j'appelle l'*Idéal du Moi* par opposition à *Moi idéal* : « La "perfection" parentale qui soutient l'identification n'est pas sans s'étayer sur des assises réelles. Dans l'écart de l'aspiration porteuse se lit l'effet d'un jugement de réalité qui prend en compte la puissance effective des parents adultes, la petitesse de l'enfant : point d'ancrage pour rendre pensable [...] la notion d'une croissance, d'un développement temporel » (p. 31). Il y a donc perfection et perfection, celle qui est inaccessible, de dire Donnet, et celle qui est possible. Ce qui fait que ce même Surmoi veille au maintien du désir de perfection sans limites – ce que j'appelle *Moi idéal* – et en même temps veille à ce que les ambitions prennent la réalité en considération – ce que j'appelle *Idéal du Moi*.

Si de vouloir distinguer structurellement entre ces fonctions hétérogènes, comme j'essaie de le faire, conduit à se faire taxer d'œuvrer au nom des « fausses cohérences », il n'est plus facile de choisir son camp. Où est le faux ? Au fond, peut-être bien

qu'il n'y a pas matière à « faire des histoires » ; l'enfant peut fort bien, pensera-t-on, se sentir invité à tenir compte de la réalité, tout en se sentant encouragé, du dedans et du dehors, à viser l'absolue perfection. Très bien, mais je suis théoriquement préoccupé par les nombreux patients – surtout des hommes – qui, sur la base des mêmes données, des mêmes sollicitations, sont précipités dans des impasses majeures : paralysie fonctionnelle, inhibition de la pensée au travail, dysfonctionnement sexuel, dépression, mégalomanie. Ces états pathologiques proviennent, en bonne part, de conflits structurellement déterminés où le pauvre Moi doit servir trois maîtres et où, souvent, aucun ne veut lâcher prise : le *Surmoi* sévère, le *Moi idéal* séduisant et l'*Idéal du Moi* étouffé par les deux premiers. Mes exposés cliniques ont servi à présenter mes sources à la base de ces distinctions.

## L'humour

Donnet accorde beaucoup d'intérêt à l'étude de Freud sur l'humour (1927b), étude déjà commentée dans les pages précédentes sur Freud. Il commence en résumant l'article, soulignant les points les plus étonnants : le Surmoi est le noyau du Moi ; il accentue l'invincibilité du Moi face au monde extérieur et travaille au service du Principe de Plaisir ; enfin, il répudie la réalité et sert une illusion. Donnet n'ignore pas l'étrangeté de ces affirmations de Freud. On lit, en effet : « article saisissant... un aperçu profond sur la fonctionnalité la plus subtile du Surmoi, en même temps qu'il illustre, discrètement, un embarras freudien crucial » (p. 126). Selon Donnet, cet embarras vient de « la présence d'une voix surmoïque consolante et pleine de bonté ». Mais Donnet, dans un parcours métapsychologique complexe, finit par se rallier, en complétant les vues de Freud par l'apport indispensable de la voie maternelle au Surmoi bienveillant : « L'intégration de l'identification maternelle-féminine dans le Surmoi d'essence paternelle se confond avec un don précieux (l'humour) ». Est-ce que Donnet sauve les meubles vers la fin de son parcours, en ne parlant plus en terme de Surmoi mais en revenant au tandem Surmoi-Idéal du Moi ? Le trait d'union serait un pont qui permettrait au contenu de l'un de passer dans l'autre et réciproquement ! Donnet

se réfère au « jeu inter-instanciel », ce qui semble légitimer toutes les libertés conceptuelles et nous tenir à l'écart des « fausses cohérences ». Je me demande si ce n'est pas là un jeu forcé de l'esprit pour sortir d'une sérieuse impasse, en négligeant selon moi ce que nous révèle la clinique psychanalytique.

Donnet déroule finalement le tapis rouge pour l'arrivée de ce Surmoi libérateur, pour le versant Idéal du Moi du Surmoi, Idéal narcissique, Idéal du défi où la mère des premiers temps, la mère primordiale consolatrice fait une apparition triomphante au sein du Surmoi. Donnet se prête bien à cette vision triomphante du duel entre Moi et Surmoi : « le triomphe narcissique (du Surmoi) apparaît fondamentalement œdipien : le héros, protégé et rendu invulnérable par la complicité maternelle, défie le père bourreau-castrateur, brave sa menace [...] le séduit peut-être, en suscitant son admiration » (p. 131). À mes yeux voilà qui décrirait fort bien le triomphe du *Moi idéal* dans la déroute du *Surmoi*.

Pour conclure ce parcours ardu, je me rends à l'évidence que Donnet, malgré des efforts particulièrement méritoires, ne m'a pas convaincu du bien-fondé de respecter Freud à tout prix dans ses diverses et divergentes conceptions des trois concepts. Je me répète à moi-même que si on se donne la peine d'utiliser des concepts différemment nommés pour les séparer les uns des autres, c'est qu'ils doivent, en principe, répondre à des fonctions spécifiques, jouissant de frontières respectives destinées à les définir en les distinguant.

## ANDRÉ GREEN

André Green, dans la suite de Freud, est le psychanalyste qui m'a le plus inspiré dans la compréhension des névroses et des états-limites, sans compter le reste. C'est chez lui que j'ai rencontré les vues les plus profondes et les plus percutantes sur les problèmes qui nous occupent présentement. Je ne pourrai aborder ici qu'une partie seulement de son abondante production, en me limitant à ceux de ses travaux qui permettent de suivre sa pensée sur les principaux thèmes du présent essai. Je procéderai en deux temps.

D'abord avec ses travaux allant de 1963 à 1973 : « *Une variante de la position phallique narcissique* » (1963), « *Le narcissisme primaire : structure ou état* » (1966-1967), « *Sur la mère phallique* » (1968) et *Le discours vivant* (1973). Cette première partie me permettra de soulever quelques questions. Dans un deuxième temps, je commenterai un certain nombre de travaux majeurs, allant de 1982 à 2002, en mettant l'accent sur les deux textes les plus marquants à mon avis : « *L'Idéal, mesure et démesure* » (1983, dans *La folie privée*, 1990) et *Le travail du négatif* (Chap. 3, 5 et 8, 1993). Cette démarche en deux temps devrait nous faciliter la tâche de suivre Green dans l'évolution de sa pensée. Faute d'espace, je devrai consacrer plus d'attention aux prises de position qui soulèvent des interrogations. Mais, indépendamment du problème d'espace, j'ai choisi de rendre hommage à André Green et à son œuvre en échangeant avec lui sur quelques-unes de ses positions où nos vues se côtoient sans nécessairement se fondre. Cet échange s'inspire du sens philosophique le plus noble du dialogue.

## PREMIÈRE PARTIE

Cette période initiale nous permet d'assister à une pensée qui en vient à se définir, à se fortifier et à justifier ses bases. Le cheminement est toujours en profondeur et le lecteur n'a pas de peine à pressentir la source clinique qui alimente la théorie. Le besoin de discuter certains points, chemin faisant, ne change rien au fait que la lecture de Green est d'un immense profit. Sur les thèmes qui nous concernent, il nous entraîne dans plusieurs directions, sans nécessairement fixer sa pensée ; il ouvre des horizons. Certaines prises de position, comme sur l'Idéal du Moi, vont cependant déjà recevoir leur formulation presque définitive, comme en font foi ses travaux d'aujourd'hui. D'autres deviendront plus fermement établies au cours de la deuxième période. Étant donné qu'il s'agit toujours du même auteur et des mêmes concepts, il faut s'attendre à ce qu'il y ait des recoupements d'une période à l'autre.

## **L'Idéal du Moi. Premières formulations**

En 1963, dans son étude sur « Une variante de la position phallique narcissique », Green abordait déjà le cœur de la question qu'il appelait lui-même le point essentiel, c'est-à-dire l'évolution « de la relation de soi à soi », la trajectoire qui va « du narcissisme primaire à l'Idéal du Moi » (p. 165). Ses positions se résumeraient de la façon suivante :

- L'Idéal du Moi « est un héritier du narcissisme primaire ».
- Les précisions apportées par Lagache (1961) sont présentées comme étant alors les plus cohérentes en vue de distinguer entre Idéal du Moi et Moi idéal, en faisant du Moi idéal une instance de toute-puissance narcissique ne comportant que des identifications sur le mode primaire et de l'Idéal du Moi la façon dont la personne doit se comporter pour que le Moi-sujet, identifié à l'autorité parentale, puisse accorder son approbation au Moi-objet. Et Green précisera que pour Lagache, l'Idéal du Moi n'est cependant qu'une fonction du Surmoi.
- Poursuivant ses commentaires à partir de Lagache, Green alimente peut-être une certaine confusion entre Moi idéal et Idéal du Moi : « Le Moi idéal sera cette condition sans obstacle aucun, regret de l'Eden d'un hédonisme sans limite et sans mélange ; quant à l'Idéal du Moi, il figurera essentiellement une instance de perfection ascétique désésexualisée [...] perfection absolue et surtout complète » (p. 167). Ou encore, sur l'Idéal du Moi : « Image de perfection et pourtant d'une exigence cruelle » ; Green dit bien perfection « absolue »<sup>3</sup>.
- L'Idéal du Moi est « instance d'amour à laquelle il faut plaire et pourtant agent de renoncement pour la satisfaction de cet amour » (p. 178).

---

3. En 1968, Green va renchérir sur ce point : « Il faut que l'enfant soit constamment haussé jusqu'aux exigences les plus insatiables d'un Idéal du Moi sans mesure, donc d'une demande narcissique exorbitante ».



- Enfin, cet insatiable Idéal du Moi « est toujours à la recherche d'un ascétisme plus grand, d'une perfection plus admirable » (p. 168). On voit que Green a la prudence de parler de perfection en termes d'ascétisme et non en termes de perfection narcissique. Peut-être que cette nuance dissipe un peu d'ambiguïté. Ce serait ainsi que l'Idéal du Moi prendrait ses distances par rapport au *Moi idéal*.

Je signale toutefois que ces développements chez Green nous éloignent passablement de la position de Lagache sur l'Idéal du Moi. Plus d'une fois, j'aurai à revenir sur cet Idéal du Moi conçu comme proposant ni plus ni moins une nouvelle exigence d'absolu, selon une nouvelle échelle de grandeur ; il y aurait aussi à comprendre que du relatif apparaît au sein de l'absolu. Le plus problématique à mes yeux tiendrait au fait que cette conception laisse à l'individu dangereusement peu de chance pour la recherche d'un accessible équilibre psychologique. Dans de telles conditions d'exigence absolue venant de tous les côtés, les sentiments d'infériorité – et peut-être de culpabilité – ne peuvent être ressentis que comme étouffants et paralysants. Dans cette optique, qui va être maintenue jusqu'à nos jours et où les distinctions entre Surmoi et Idéal du Moi vont se faire de plus en plus ténus, il ne peut y avoir que des confrontations dans la démesure, que des affrontements de héros. Je crains qu'ainsi nous perdions de vue ce *Surmoi*, issu des *insights* de 1914 – instance critique – qui se contente de voir à ce que l'homme ne soit ni pervers, ni criminel, ni névrosé, mais simplement civilisé ; accomplissement fort méritoire mais non héroïque. Freud prêle flanc à ces mêmes réserves, quand il décrit la résolution du Complexe d'Œdipe comme un acte révolutionnaire, extraordinaire même, tellement il est lourd de conséquence (G.W., 13, p. 263).

- Quant au narcissisme phallique, Green conclut que dans l'Idéal du Moi « on aura reconnu sans doute la projection du fantasme phallique. Fantasme toujours présent dans les travaux humains les plus désintéressés. S'il n'avait animé Prométhée nous serions encore dans l'obscurité ». Avec son patient qu'il appelle Pygmalion, il s'agit de « recherche de l'introjection phallique paternelle, par l'intermédiaire de l'Idéal du Moi ».

Dans ce cas, l'Idéal du Moi s'inscrit donc dans le prolongement narcissique direct du Moi, le Moi phallique narcissique ; il n'est pas un simple introject qui impose du dedans ses exigences de perfection. Et surtout, difficile à distinguer du *Moi idéal*.

### La fonction de l'Idéal

Dans la section intitulée «La fonction de l'Idéal, la déssexualisation et la pulsion de mort» (1966)<sup>4</sup>, Green présente pour la première fois une hypothèse sur laquelle il reviendra à quelques reprises. Il propose que, dans l'esprit de Freud, l'Idéal du Moi est au Surmoi ce que la perception est au Moi ou encore ce que la pulsion est au Ça. Étant donné ma conception du *Surmoi* comme un agent strictement de prohibition et de renoncement, donc de limitation, il va de soi que j'aie de la difficulté à voir ce même Surmoi dans un rapport aussi intrinsèque avec l'Idéal du Moi, comme si l'un était le moteur de l'autre ou encore le mode spécifique de fonctionnement de l'autre. De ce point de départ, Green passe aux considérations suivantes : du fait que Freud n'ait assigné aucune localisation à l'Idéal du Moi, on peut penser «que la distribution dispersée de l'Idéal du Moi, sa quasi-généralité dans le champ des processus psychiques est une conséquence des rapports topographiques du Moi et du Ça. Comme si la limitation spatiale, imposée au Ça, au moins pour la frontière qui le met en rapport avec le Moi, était payée en retour par le champ libre laissé à la fonction de l'Idéal» (1983, p. 105). Green croit que si le Moi réussit à bâillonner le Ça, sa victoire n'est peut-être qu'un leurre, car le Ça ne cède pas sans installer, au lieu de la satisfaction pulsionnelle, une nouvelle exigence tout aussi impérieuse «qui est le double négatif [...] à la place même où la satisfaction pulsionnelle avait lieu, la fonction de l'Idéal instaure sont contraire. Elle attribue une valeur encore plus grande au renoncement». C'est là ce qui amène Green à proposer que l'orgueil est alors plus valorisé que la satisfaction pulsionnelle, ajoutant que le Moi idéal a été remplacé par l'Idéal du Moi : «Il est moins question de faire de la nécessité vertu que de faire de la vertu une nécessité» (p. 105).

4. Réimprimé en 1983, p. 80-175.

Nous abordons de nouveau un des points forts de la pensée de Green avec les questions qu'il soulève. Un lien étroit est assumé entre les exigences de l'Idéal du Moi et le sentiment d'orgueil du fait d'accorder plus de poids et de valeur narcissique au renoncement pulsionnel qu'à la satisfaction elle-même. On assiste à un retournement complet de perspective dans le vécu des sujets. J'aurai à y revenir. Je crois que Green ne se départira plus jamais de cette conception personnelle de l'Idéal du Moi. C'est ce qu'il est possible d'affirmer après avoir de nouveau fréquenté son œuvre couvrant les années plus récentes. Cette lecture nous entraîne toujours dans les profondeurs de la psyché, aux sources de la vie pulsionnelle.

Une première interrogation vient du fait que je trouve difficile, sur la base de l'expérience clinique, de concevoir que le Ça arrive toujours à reprendre astucieusement le dessus sur les visées restrictives du Moi (*Surmoi*). Dans certaines pathologies narcissiques graves, oui, dans d'autres, peut-être que non. J'aurais moins de réserves si Green avait ajouté qu'à ce moment-là de sa pensée, il s'attaquait aux pathologies narcissiques et dépressives, ce qui ne fut pas le cas. De toute façon, il me semble que nous touchons ici à certains aspects de la problématique controversée de la dynamique et de la structure profondes de la dépression mélancolique, de même que de la problématique paranoïde, avec la participation majeure du déni.

L'argumentation de Green est séduisante. Théoriquement, tout est bien agencé. Son cheminement métapsychologique me paraît plus solidement freudien que celui de Grunberger. Cependant, des questions finissent par surgir. Avec Green aussi, l'Idéal du Moi a le don d'ubiquité, avec toutefois congruence et vraisemblance. Il participe du Ça, du Moi et du Surmoi. Je dirais qu'avec Green, il sert trois maîtres à la fois, concédant volontiers que ce tableau respecte une part substantielle de la pensée de Freud, en y ajoutant des données personnelles. (On a déjà vu Donnet, à sa manière, aborder la même complexité). La participation du Ça à la formation de l'Idéal du Moi ne fait pas de doute à mes yeux, à condition de voir dans l'Idéal du Moi ce que j'appelle le *Moi idéal*(isé). Je crois assurément que les exigences narcissiques et les forces pulsionnelles

du Ça joignent leurs efforts pour donner du poids à la quête de toute-puissance magique qui préside essentiellement à la naissance ou à la croissance immédiate du *Moi idéal*. Mais le concept d'Idéal du Moi chez Green est autre chose. Dans ses premières formulations, de même que plus tard, l'Idéal du Moi est un corps étranger sur la scène intérieure qui *pèse* de tout son poids d'exigences perfectionnistes sur le Moi et qui tire sa force en partie ou en totalité de la complicité du Ça pulsionnel. Perfectionnisme qui peut devenir étouffant pour le Moi. Cette vue de Green rappelle une partie des hypothèses de Grunberger sur la dépression. Il est en effet souvent question chez Green d'un idéal de perfection d'ordre moral (ascèse primitive), mais qui cache à peine son allégeance au monde du Ça et du narcissisme absolu. Cette nouvelle formation psychique – Idéal du Moi – est omniprésente et s'empare en fait de tous les pouvoirs : elle est inébranlable dans ses exigences de perfection absolue, impitoyable comme le Surmoi pris au sens étroit d'instance critique. De mon côté, je conçois plutôt le *Moi idéal* comme pouvant peser d'un poids paralysant sur le Moi, en raison de l'effroi devant la démesure, et pour cette seule raison.

Se référant aux hypothèses de Mélanie Klein, Green précisera que l'Idéal du Moi en vient à excéder « les possibilités du Moi par une exigence qu'il emprunte à la persécution des mauvais objets internes. La méchanceté du sujet est traquée sans relâche, ses insuffisances dénoncées, ses manques réifiés, son hypocrisie étalée au grand jour » (1973, p. 268). Ainsi Green parle-t-il « des tourments qu'infligent l'Idéal du Moi et le Surmoi au Moi ». Donc l'Idéal du Moi s'allie au Surmoi pour faire pression sur le Moi. Comme c'est le cas pour la pression exercée par le Surmoi, une accentuation de la pression de l'Idéal du Moi devient pour le Moi une expérience accablante. Ce tableau nous révèle dans l'Idéal du Moi le Ça déguisé ; Green, une fois de plus, nous fait voir le Ça renaître de ses cendres avec tout son éclat et une force étouffante. Nous pourrions ainsi dire que dans cette affaire, le Surmoi ne fait que prêter son concours à l'Idéal tyrannique ; il fait le jeu des désirs impérieux et impériaux du Ça réfugié dans l'Idéal. Les analogies ici sont frappantes avec le jeu de forces

dans la dépression où l'on voit le *Surmoi* servir les fins de la pulsion de mort. Mais puisque Green lie par ailleurs intrinsèquement Idéal du Moi et quête de satisfaction narcissique primaire, le Surmoi est aussi perçu comme étant au service du narcissisme primaire. Quelques-unes de ses formulations, à cette époque du moins, permettent une telle lecture. Ainsi, l'Idéal du Moi, dira-t-il, est « l'héritier du narcissisme primaire » ou encore, « l'Idéal du Moi contient, à lui seul, toute la dimension du possible, du sujet psychanalytique » (1973, p. 269). De plus, Green ne manque pas de souligner l'importance en cela de certains aspects du narcissisme secondaire. Il précisera que c'est une prime narcissique accordée par le Surmoi qui rend possible le renoncement imposé au Ça (1973, p. 266). Les facteurs en jeu sont donc multiples et de sources diverses. Affirmer qu'une prime narcissique est accordée par le Surmoi peut faire problème. Si c'était là une manière télescopée de penser que, grâce à la soumission aux exigences du *Surmoi*, le Moi en retour bénéficie d'une prime narcissique en raison de la sauvegarde de l'amour de l'objet, je serais totalement d'accord. C'est là, selon moi, le narcissisme au second degré, loin d'une quête d'absolu ; l'objet, avec ses restrictions, devient plus investi que le Moi. Que le *Surmoi* fasse le jeu des forces du Ça, surtout en contexte régressif, est une formulation apte à traduire certaines constellations cliniques ; mais dire du Surmoi, qu'il soit dupe ou pas, qu'il se fait le promoteur du narcissisme primaire me paraît être une conceptualisation difficile à endosser totalement. Si, selon Green, la fonction de l'Idéal – Idéal du Moi – est au Surmoi ce que la pulsion est au Ça, cette exigence de perfection devient le mode d'expression propre au Surmoi ; elle devient sa raison d'être, son origine et son but. Voilà qui prête beaucoup au Surmoi, beaucoup trop.

Pour Green, le Surmoi devient donc une instance au service du Ça et des exigences narcissiques primaires, étant donné que l'Idéal du Moi est pris en charge par le Surmoi. Je suis plutôt porté à penser qu'un développement psycho-pulsionnel satisfaisant implique que le *Surmoi* reste une instance qui vise à dompter le Ça, à le limiter, à lui imposer le renoncement et la sublimation. Ce ne serait que dans la pathologie que le *Surmoi* peut être

décrit comme se liguant avec le Çà, sur le plan de la gratification pulsionnelle sadique, quand les introjections ne résultent pas en identifications qui, elles, signifieraient une adhésion du Moi aux interdits. Dans la pathologie – et ici nous retrouvons la pensée d'Edith Jacobson (1973) – le Moi, accablé par le *Surmoi*, cède devant toutes les exigences de l'objet. Le Çà et l'objet, devenu *Surmoi* tyrannique, se liguent contre le Moi; et dans ce cas, mais dans ce cas seulement, je serais d'accord avec Green pour conclure que le *Surmoi* est mis au service des pressions déguisées du Çà. Par contre, sous le règne du *Moi idéal* – que ce soit dans la pathologie ou non – le Moi fait abstraction de l'objet pour son profit narcissique personnel, sauf pour ce qui est de l'identification magique avec l'objet idéalisé ou *self-objet*. Cette opération ne requiert en rien le concours du *Surmoi*: au contraire, elle en accentue l'hostilité au risque d'engendrer un antagonisme entre *Moi idéal* et *Surmoi* capable de compromettre toute capacité d'action et de sublimation<sup>5</sup>.

Si je reconnais que le Çà se retrouve dans le *Moi idéal* conçu comme porteur des désirs de toute-puissance, je ne peux en affirmer autant des rapports du Çà et du *Surmoi*. Freud a souvent rappelé, il est vrai, que le *Surmoi* plonge profondément ses racines dans le Çà, qu'il est l'expression des pulsions les plus puissantes du Çà, l'expression des vicissitudes libidinales les plus importantes (*The Ego and the Id*, Chap. III, p. 36), mais ma lecture de Freud ne me permet pas de conclure, surtout dans les cas non pathologiques, à une alimentation directe. Freud nous aidera à résoudre ce dilemme, bien que sa pensée ne soit pas constante sur ce point. Il nous dit que le *Surmoi* trouve sa source dans le Çà, en ce sens que sa raison d'être n'est rien d'autre que la nécessité de maîtriser les désirs incestueux.

On lit en effet que «c'est à l'Idéal du Moi (*Surmoi*) que revient la tâche de refouler le Complexe d'Œdipe; en effet, c'est à cet événement révolutionnaire qu'il doit son existence». (*The Ego and the Id*, p. 34). Donc, il s'agit davantage du Çà refoulé

5. Voir dans mes cas cliniques, en particulier «le penseur», qui semble bien répondre à cette dynamique.

que du retour du Ça. Enfin, Freud précise que si l'on peut penser que le *Surmoi* plonge dans le Ça, c'est dans le sens métaphorique que le *Surmoi*, contrairement au Moi, *connaît* ce qui se passe dans le Ça refoulé. Ainsi « plus vite le Complexe d'Œdipe succombera par le refoulement, plus stricte sera la domination du *Surmoi* sur le Moi » (1923, p. 34-35). La censure du *Surmoi* sera vigilante, prohibitive et stricte dans la mesure proportionnelle où les pulsions œdipiennes refoulées demeureront inconsciemment investies. Et Freud ajoute : « Si le Moi n'a pas réussi à maîtriser proprement le Complexe d'Œdipe, l'investissement énergétique de ce dernier en provenance du Ça, va de nouveau entrer en opération par la voie de la formation réactionnelle de l'Idéal du Moi » (1923, p. 39). Idéal du Moi, ici, de toute évidence, est pris dans le sens de *Surmoi*, source de prohibition.

Je conçois donc le *Surmoi* comme n'étant pas directement alimenté aux sources mêmes du Ça. Dans la pathologie, lorsque par suite de la désintrication (dé-fusion) des pulsions à la faveur de la régression, si le *Surmoi* trouve une alimentation indirecte à même le Ça, je note que c'est toujours la pulsion de mort qui est à l'œuvre, non la libido. La raison en serait que dans ce cas, le *Surmoi* connaît une recrudescence de violence du fait d'être secondé par les puissances de la haine. Il faudra y revenir, dans la deuxième partie de l'œuvre de Green.

Il arrive qu'il soit difficile de connaître avec exactitude l'extension que Green donne au concept de *Surmoi* à cette étape de sa pensée. D'une part, il considère l'Idéal du Moi comme une fonction du *Surmoi* et, de l'autre, il semble d'accord pour opérer une distinction entre Idéal du Moi et *Surmoi*, puis il insiste enfin sur la fonction de censure comme étant spécifique au *Surmoi*. Il écrit expressément : « La plupart des auteurs admettent le lien entre le narcissisme et l'Idéal du Moi pour le distinguer du *Surmoi*. Mais peut-être faut-il plus nettement séparer la fonction de censure qui relève davantage du *Surmoi* et celle [...] d'auto-observation » (1967b, p. 114).

Dans *Le discours vivant*, ses positions sur le *Surmoi* s'accordent avec les miennes. Il écrit : « La réconciliation avec le *Surmoi*... implique le renoncement à la mégalomanie de l'Idéal



du Moi et du Moi idéal» (1973, p. 269). Comment Green arrive-t-il à concilier cette position avec celle où il présente le Surmoi comme véhicule de l'Idéal du Moi et faisant le jeu d'un Ça qui ne tolère pas les limitations ?

Parfois, la trame de la pensée de Green nous porte à croire qu'il prend pour synonyme Idéal du Moi et Surmoi. Dans son chapitre sur «L'affect et le Surmoi» (1973, p. 264-269), pour corroborer son opinion sur l'Idéal du Moi en tant que source de sentiments positifs de bien-être et source d'amour, il fait état d'une «vérité rappelée par Francis Pasche concernant le Surmoi», le Surmoi aimant il s'entend; optique à laquelle je ne peux souscrire. Comme on vient de le voir, dans certains développements, on nous fait passer aisément de l'Idéal du Moi au Surmoi comme s'il s'agissait du même domaine.

Je résumerai la pensée d'alors de Green sur l'Idéal du Moi en concentrant sur les articles de 1966 et le rapport de 1973 :

- L'Idéal du Moi est une formation psychique qui emprunte aux objets internes persécuteurs.
- En vertu de son identification aux mauvais objets internes, il fait donc pression sur le Moi. Il représente l'action concertée des introjects.
- Il fait du Moi une victime qui, à la limite, renonce à toute satisfaction autre que négative, limite extrême de l'ascétisme pathologique.
- L'Idéal du Moi implique donc deux pôles :
  - un modèle qui s'impose par exigence et persécution au nom d'une perfection négative ;
  - un modèle de conduite: le Moi victime, soumis, «purifié».
- Présidant à la sublimation, «il valorise et façonne les rejets des affects primaires». Il n'a pas de limites, car «il contient, à lui seul, toute la dimension du possible».
- Confondu avec le Surmoi (1973, p. 269), il assure au Moi aide, protection et amour.



- Enfin, l'Idéal du Moi contient deux grandes identifications de souches distinctes :
  - l'identification primordiale au père idéalisé, précédant tout conflit ;
  - l'identification secondaire reliée au père de la castration.

Dans la mesure où ces lignes ne trahissent pas grossièrement ce qu'était alors la pensée de Green, je me permets d'en déduire que ce dernier nous invitait à nous représenter l'Idéal du Moi comme une vaste entité englobante ; un monde extrêmement complexe qui porte en son sein diverses sous-structures, une scène où entrent en interaction tous les personnages auxquels l'introjction donne vie intérieurement : les mauvais objets persécuteurs ; les bons objets sécurisants ; le père primordial, grandiose et immortel ; le père castrateur ; la mère toute-puissante ; le Moi ascétique jusqu'aux confins de la mort et le Moi qui est à lui-même son propre idéal. C'est alors que je me demande comment une seule et même instance peut en arriver à assumer une telle multitude de fonctions si variées et souvent même en opposition les unes par rapport aux autres. En contraste, l'*Idéal du Moi*, à mon sens, est le produit d'une différenciation, une entité circonscrite par des règles qui définissent son identité ; n'entre pas qui veut.

Telle serait une première réaction possible à ce tableau étonnant qui résume, intègre et élargit les diverses versions de Freud sur le sujet. Le premier moment d'étonnement passé, je reste donc aux prises avec des questions qui attendent une réponse. Le besoin devient pressant de mieux départager entre objets internes et identifications, entre intériorisation d'une relation de dépendance et intériorisation structurante, entre l'Idéal du Moi qui accable le Moi et l'Idéal du Moi qui magnifie le Moi, etc.

### **Quelques remarques additionnelles**

Quoiqu'il reconnaisse le bien-fondé des distinctions de Lagache entre Idéal du Moi et Moi idéal, Green ne juge pratiquement pas approprié de recourir au terme de Moi idéal. On pourrait croire que les dimensions qu'il donnait à son concept Idéal du Moi l'en dispensait. C'est sans doute dans *Le discours vivant* (1973)

que l'on trouve le sens que Green réservait au terme de Moi idéal qu'il utilise si peu. Dans un commentaire sur le renoncement imposé par le Surmoi, rappelant que cette victoire sur le Ça « ne peut s'accomplir que si [...] une prime narcissique est accordée par le Surmoi et que l'enfant tire orgueil de ce renoncement », il poursuit en se référant à une étape narcissique plus archaïque, celle qui précède l'Idéal du Moi et ses satisfactions négatives de nature narcissique : « Avant même que ces comportements soient vécus dans l'expérience réelle, fonctionne de façon précoce un Moi idéal dont le but est de s'affranchir des aléas de la satisfaction de l'objet. "Être à soi-même son propre idéal, voilà le bonheur que veut atteindre l'homme" dit Freud » (p. 266).

On vient de lire de nouveau que « l'enfant tire orgueil » du renoncement pulsionnel. Dans son œuvre, nous trouvons souvent Green en voie de cerner ce troublant affect qu'est l'orgueil, dans des pages qui témoignent d'un profond humanisme. Mais dans les passages cités, où orgueil et renoncement sont si étroitement liés, je me demande s'il ne prêterait pas à l'enfant un sentiment d'orgueil là où tout simplement l'enfant n'éprouve qu'un sentiment de « bonne conscience ». Dans les conflits, inévitables au cours du développement normal, où le renoncement pulsionnel est exigé, Green attribue à l'orgueil un rôle majeur : l'orgueil tiré du renoncement aurait plus de prix que la satisfaction elle-même. Orgueil, un bien gros mot ! Les auteurs classiques, dont Green il me semble, et à commencer par Freud, nous ont habitués à voir l'enfant œdipien préoccupé d'abord par la nécessité vitale de résoudre non seulement l'angoisse de castration, mais aussi l'angoisse qui lui signale le danger de perdre l'amour du parent du même sexe. Les affects qui résultent du renoncement ne seraient-ils pas avant tout de l'ordre de la sécurité affective retrouvée, de l'amour sauvegardé ? Le sentiment de « bonne conscience » va de pair avec celui de s'être mérité les bonnes grâces du parent concerné. Rien, ici, qui soit de nature à nécessairement ouvrir la voie à un sentiment d'orgueil. Si l'enfant se rend compte que ses parents sont heureux de son évolution, et s'il se sent en harmonie avec les dictés implicites de son *Surmoi*, il devient relativement à l'abri des déviations vers la fierté et l'orgueil. Est-ce que Éros ne serait que perdant dans ce scénario qui fait appel à une désintringation pulsionnelle

dangereuse au profit des forces anti-Éros ? Je ne crois pas. Car Éros n'est pas laissé pour compte dans cette solution de l'Œdipe, l'enfant fortifiant son amour pour les objets parentaux, amour déssexualisé, mais amour quand même au sein duquel Éros trouve son profit. Éros civilisé sinon sublimé. Chez le garçon, l'amour pour la mère ne s'éteint pas, il devient affection et ses sentiments tendres envers le père deviennent consolidés. Par contre, l'orgueil ferait appel à autre chose, à une autre direction de la libido et des affects ; il amène le sujet, ou bien au seuil du besoin de se leurrer en gonflant fantasmatiquement son ego, ou bien sur les bords de la pathologie paranoïde. Il trahit, en effet, que le conflit est mal réglé, qu'il y a un manque à combler ; c'est le narcissisme rebelle qui, dangereusement, proteste afin de trouver un meilleur partage des bénéfiques. Ce qui n'est pas le cas chez l'enfant qui a trouvé la voie de la paix intérieure avec ses pulsions, paix authentique quoique toujours relative et fragile. Question qui reste ouverte.

Revenons à l'Idéal du Moi. Pour Green, la plupart du temps, l'Idéal du Moi sert nettement deux maîtres : il est le substitut ou le serviteur du narcissisme originel et de la toute-puissance, sans cesser d'être à la fois une fonction du Surmoi. On est conduit parfois à penser que la perfection morale-ascétique est conçue davantage comme un déguisement de la perfection narcissique que comme l'évolution de celle-ci. L'Idéal du Moi, selon Green, par ailleurs, est souvent assez semblable à ce que j'appelle *Moi idéal* sans toutefois s'y confondre. J'admets que ce noyau psychique emprunte au Ça et au père idéalisé, mais je n'arrive pas à en faire une fonction du *Surmoi*. Les deux resteront toujours antinomiques, toujours incompatibles, car à partir de l'Œdipe il y aura un clivage définitif entre le père tout-puissant idéalisé et le père restrictif et vindicatif. L'exigence d'absolu a une source qui est double et non pas triple : elle provient du Ça et du Moi primitif, jamais du *Surmoi* en tant qu'instance critique et censure. Le psychisme procède à des élaborations et à des distributions de nature différente selon qu'il est sollicité par une censure ou par un idéal, et peu importe que cette censure soit secondairement mise au service de ce même idéal.

## DEUXIÈME PARTIE

Cette période couvre des travaux qui s'échelonnent de 1982 à 2002. Je vais concentrer mon attention sur deux textes plus particulièrement : « L'Idéal, mesure et démesure » (1983a, dans *La folie privée*, 1990) et *Le travail du négatif* (1993, Chap. 3).

Pour commencer, arrêtons-nous un peu sur une étude presque contemporaine de celle de 1983, « Après-coup, l'archaïque » (1982), où Green montre ses couleurs un peu plus qu'auparavant sur le tandem Surmoi-Idéal du Moi, couple de nouveau indissociable, à ce qu'il semble, comme c'est le cas avec Donnet. Green cherche à résoudre cette énigme que constituerait la double nature du Surmoi du fait qu'il viserait à la fois à imposer des interdits et à promouvoir un idéal de vie. Il tranche la question en posant que le Surmoi est la partie tournée vers l'objet, alors que l'Idéal du Moi est la face tournée vers les exigences de perfection dans le renoncement. Ou mieux encore, le couple obéissance-insoumission « est rattaché à la relation au Surmoi dans son versant objectal », alors que le couple orgueil-humiliation « est lié à l'Idéal du Moi et concerne donc le versant narcissique » (p. 238). Conception qu'il maintiendra dans *Le travail du négatif* (p. 155). Vu sous cet angle double, l'horizon du Surmoi ne connaît plus de frontières, il devient un concept grandement extensible, presque tout de la vie humaine le concerne. Une fois de plus, je dois reconnaître que c'est là une façon astucieuse de tenir compte des ambiguïtés chez Freud.

### **Le Surmoi protecteur**

Sur la question du Surmoi protecteur, Green prend une position diamétralement opposée à la mienne. La pensée de Freud ne lui cause aucune gêne, au contraire, il l'endosse : « Lorsque le Surmoi aura intériorisé, avec la fonction d'autorité de l'objet, celle de l'amour que le parent porte à l'enfant, Freud ne craindra pas de qualifier cette instance de manière métaphorique : le Surmoi symbolise les puissances protectrices du Destin » (1982, p. 238). Pour ma part, suivant ce que j'ai déjà abordé, j'aurais préféré voir Freud craindre de conclure ainsi. Je maintiens que le parent

qui aime et protège en vient à être intériorisé sous forme d'imagos et non sous forme d'instance, surtout si cette dernière est la cause du refoulement. L'imgo parentale, dans la mesure où elle n'est pas consciente, n'est sûrement pas inconsciente au sens dynamique, c'est-à-dire sous l'effet du refoulement. Cette imago ou ces imagos perpétuent la relation de dépendance, alors que le Surmoi, d'affirmer Freud, favorise l'indépendance à l'endroit de l'objet. C'est le maintien de ces imagos parentales qui faisait dire à Freud que les hommes restent des enfants. Je suis conscient par contre du fait que Freud parfois mettait le tout sous le signe du Surmoi.

### **L'Idéal, mesure et démesure**

Le texte de 1983 intitulé « L'idéal, mesure et démesure » nous offre les réflexions les plus profondes et les plus stimulantes que je connaisse sur les problèmes à l'étude. Malgré mes questions et parfois mes réserves, je lui dois beaucoup et ne cesse d'y puiser. C'est dans ces pages que nous trouvons, de façon concluante, les distinctions les plus éclairantes entre Moi idéal et Idéal du Moi, distinctions qui deviennent plus affirmées que précédemment et qui s'harmonisent tout à fait avec mes propres vues. Sur les points que je considère essentiels, Green ne va pas bousculer les choses au plan de sa pensée ; il va surtout chercher à consolider et à approfondir ce qui vient d'être rapporté dans la première partie. Cette continuité témoigne d'une remarquable constance dans ses positions, ce qui ne l'empêche pas de se corriger, le cas échéant ; dans les grandes lignes, l'essentiel de sa pensée résiste au passage du temps, ce qui facilite l'échange là où j'éprouve des réserves.

Green va droit à l'essentiel quand il affirme que : « C'est par un renversement total de perspective que s'accomplit le passage du Moi idéal à l'Idéal du Moi. Au déni de l'objet de la part du Moi idéal se substitue (avec l'Idéal du Moi) la reconnaissance de l'objet, sa surestimation et l'identification à cet objet surestimé ». Green poursuit : « Si le Moi idéal nourrit le fantasme d'une satisfaction totale, parfaite, l'Idéal du Moi se constitue sur le sacrifice de la satisfaction pulsionnelle » (p. 283 et 286). L'essentiel est contenu dans ces deux affirmations. Tout le reste en découle.

L'accord avec Green serait total si dans la deuxième citation il était dit que l'Idéal du Moi se constitue sur le sacrifice de la satisfaction pulsionnelle en tant qu'absolue ou parfaite.

Il est permis de conclure que la pensée de Green sur ces concepts a évolué dans le sens de ce que je viens de citer. Du temps du *Discours vivant* (publié de nouveau en 1983 sans modifications), je restais perplexe devant certaines formulations comme : « S'il est vrai que les exigences de l'Idéal du Moi, héritier du narcissisme primaire, peuvent réduire à néant toute réalisation » et plus loin : « La réconciliation avec le Surmoi [...] implique le renoncement à la mégalomanie de l'Idéal du Moi et du Moi idéal » (p. 269). Les formulations plus récentes donnent un éclairage plus lumineux. Je rappelle brièvement que le Moi idéal, selon André Green, diffère un peu de mon concept de *Moi idéal* ; pour Green, il est davantage question d'un équivalent du Moi plaisir-purifié au sein duquel l'objet a été évacué, alors que dans ma conception, le *Moi idéal* se nourrit partiellement des objets idéalisés et tout-puissants, des *self-objets* (Kohut). Dans « L'Idéal, mesure et démesure », Green dit, par ailleurs, que « Ce Moi plaisir-purifié n'est-il pas en correspondance étroite avec le Moi idéal » ? De même, la conception que je me fais de l'*Idéal du Moi* se rapproche et s'éloigne à la fois de celle d'André Green. L'Idéal du Moi, selon Green, assume une partie essentielle de ce que j'attribue au *Moi idéal* – la perfection narcissique – et une partie qui coïncide avec ce que j'assigne à cet *Idéal du Moi*, en particulier le rapport à l'objet idéalisé et la soumission au *Surmoi*.

### La fonction de l'Idéal

Sur l'interpénétration au sein des trois instances, ou mieux sur la libre circulation qui y règne, André Green, parlant de la « Fonction de l'Idéal », avait proposé que dans la dynamique de la personnalité, l'Idéal est sans frontière structurale, il a ses coudées franches et ses entrées partout. Que l'Idéal soit de la partie dans le *Moi idéal* et l'*Idéal du Moi*, cela va de soi. Mais pour ce qui est du couple *Surmoi* et Idéal, il est clair que j'ai des réserves ; autrement, mes définitions précédentes n'auraient plus de sens.

Je dois revenir sur un sujet déjà brièvement abordé dans la première partie. Dans *Narcissisme de Vie, narcissisme de Mort*, André Green nous avait dit – ce qu’il maintiendra par la suite – que si le Ça en vient à être bâillonné par le Surmoi, ce ne sera qu’en «masquant sa défaite»; triomphe par le négatif: le Ça reprendra le contrôle des opérations et deviendra le maître de son Surmoi-tyran en le mettant à son propre service. Il en résulte que «l’orgueil tiré du renoncement à satisfaire la pulsion devient une plus grande source de satisfaction que la satisfaction elle-même». Le Moi idéal (c’est-à-dire les visées du Ça) en sort triomphant, faisant du Surmoi, je dirais, une marionnette. C’est là ce qu’on voit en effet dans les propos de certains patients prenant conscience de ce qui les anime: «Je deviens le plus grand pécheur de la terre... le plus parfait des abstinents» ou encore «j’ai des chances de remporter le prix Nobel du masochisme» de dire une patiente. Il y a là un lien certain avec ce que Franz Alexander appelait jadis «la corruptibilité du Surmoi». Là-dessus, rien à objecter; c’est là, de la part de Green, un regard pénétrant sur une dynamique inconsciente complexe. Je n’ai pas de peine à y adhérer, même si je ne l’ai pas rencontrée (ou détectée) sur mon divan avec des patients qui présenteraient une dynamique se rapprochant de ce que Green décrit. Les patients, dont j’ai parlé et qui sont marqués d’un *Surmoi* tyrannique, n’ont jamais manifesté de signes surmoïques narcissiques ouvertement exhibitionnistes. Au sujet des patients dont parle Green, j’y verrais un *Moi idéal* invincible, face à un *Surmoi* à demi-vigilant qui se laisse complaisamment berner par les astuces du *Moi idéal*, c’est-à-dire que le Moi inconscient du patient n’est pas motivé à rendre le *Surmoi* plus entreprenant en tant qu’agent de restriction. Par contre, André Green m’a grandement aidé à comprendre certains patients, surtout des patientes hystérico-états-limites. Ces patientes en viennent à mettre toutes leurs énergies libidinales et destructrices confondues à triompher coûte que coûte du parent-psychanalyste en intensifiant à un degré extrême leurs symptômes et leur souffrance. Une patiente s’écrie, en séance, dans un état somnambulesque à demi-déliquant: «Vous n’allez pas me priver de ma souffrance, j’en ai trop besoin», paroles que, à la séance suivante, elle niera catégoriquement avoir jamais prononcées, et le refoulement va



persister longtemps. La toute-puissance s'est réfugiée dans la forteresse du symptôme psychosomatique. Dans ce scénario, la culpabilité est devenue comédie.

Il en va différemment dans nombre de contextes cliniques où les confrontations sont toujours dramatiques comme dans la névrose obsessionnelle, certaines formes de mélancolie et peut-être la paranoïa. C'est le même André Green qui écrivait auparavant (*Le Discours vivant*) dans une formulation que je fais encore totalement mienne, à propos du *Surmoi* de l'obsessionnel et du mélancolique : il s'agit « de tensions pulsionnelles considérables, d'instances dressées l'une contre l'autre, de désirs absolument opposés [...] La dimension de conflit est à son comble » (p. 267). Nous voilà sur une même longueur d'ondes.

André Green propose que le Ça ne se laisse pas impunément bâillonner par le Surmoi, comme dans certaines névroses graves, du fait que c'est lui, le Ça, qui prêterait au Surmoi, chemin faisant, une force ou intention grandiose. Donc le Ça, je dirais, se camouflant derrière le Surmoi, parodie de déguisement. Je serais plus à l'aise de penser, ici encore, que c'est le Moi inconscient, via le *Moi idéal*, lequel puise à même le Ça, qui procède à l'opération grandiose, apparemment masochiste. C'est là sa nouvelle intention, car ce Moi inconscient semble plutôt désireux de s'en prendre à son *Surmoi* et de le mettre à mal en le caricaturant. Ainsi, on laisse au Ça son caractère exclusif d'entité pulsionnelle et au *Moi idéal* son caractère représentationnel. Ceci dit, je me sens en accord avec Green quand, en raison de l'idéalisation primitive réciproque entre parents et enfant, il conclut à la création d'un « circuit narcissique impérissable ». C'est là pour moi une partie intégrante du *Moi idéal* où l'objet est un self-objet (Kohut).

Parfois, avec Green, dans la pathologie narcissique, on a l'impression que le Ça est conçu comme une instance dotée de « démesure » ; il est décrit comme infailliblement vainqueur dans presque tous les combats, jouissant d'une force aussi diabolique qu'astucieuse. Peut-être que je dis quelque chose d'équivalent quand, dans les névroses narcissiques, je vois le *Moi idéal* en quête d'un pouvoir absolu et y accédant, comme dans le cas du penseur et de sa mégalomanie. Mais Green va plus loin et embrasse



davantage avec sa conception de l'action du Ça. Comme il a déjà été rapporté, quand, vraisemblablement dans la dépression narcissique, le Surmoi triomphe du Ça, ce dernier n'y consentirait pas, ne céderait qu'en apparence, «il installe une nouvelle exigence aussi impérieuse que la sienne». Donc c'est lui au fond qui mène le bal: il – le Ça – attribue une valeur plus grande au renoncement pulsionnel qu'à la satisfaction pulsionnelle; il fait de l'orgueil un but «plus élevé» que la satisfaction. Le Moi idéal a été remplacé par l'Idéal du Moi de dire Green. Il ajoutera que cet «Idéal du Moi» peut faire preuve d'une intransigeance telle qu'elle dépasse les capacités d'endurance du Moi, donc force démoniaque toute-puissante. Ici le concept d'Idéal du Moi est bicéphale: porteur d'idéal et d'exigences paralysantes (Surmoi). Green arrive-t-il à se sortir de ce dilemme sémantique en disant que «le Surmoi est l'héritier du Complexe d'Œdipe et l'Idéal du Moi un avatar du narcissisme»? Ou surtout peut-être quand il cerne la pensée de Freud en disant qu'il a laissé le champ libre à la fonction de l'Idéal, c'est-à-dire que l'Idéal a la vertu de s'immiscer partout, dans le Surmoi, l'Idéal du Moi et le Moi idéal? Je reste sceptique. Par quels processus psychiques les puissances narcissiques peuvent-elles se prêter à des opérations de contrainte sur le sujet lui-même? Dans le sadomasochisme narcissiquement hypertrophié? Vraisemblablement. Dans le masochisme primaire, selon Piera Aulagnier: souffrir pour être aimé, pour répondre au désir de l'objet d'amour. Oui, mais nous sommes alors en deçà de l'action d'un *Surmoi*. De toute évidence, j'ai bien du mal avec cette parenté étroite entre Idéal, Idéal du Moi et Surmoi.

Dans cette configuration dynamique décrite par Green où le Ça renforcerait démesurément le Surmoi pour le prendre à son compte en exigeant la perfection, je verrais une confrontation où le *Moi idéal* (le Ça selon Green) et le *Surmoi* sont affectés d'une régression majeure mais chacun selon un processus distinct qui accentue l'antagonisme. On y voit, d'un côté, le *Moi idéal* de la toute-puissance, puisant à même le Ça, chercher à triompher par l'amour ou la haine, bénéficiant d'un pouvoir illimité. Le *Surmoi*, de son côté, toujours à l'affût et **sachant** tout du *Moi idéal* (le Ça en activité psychique) cherchera à imposer sa loi avec une force au moins proportionnelle à celle du *Moi idéal* – contexte

donc partiellement différent de ce que Green décrit. Ce contexte nous renvoie, parmi les cas décrits, particulièrement au penseur, à l'écolier et à l'historien. Cette force du *Surmoi* qui peut devenir anéantissante à ce degré de régression, d'où vient-elle, à quelle source est-elle puisée ? Je reviens à cette question un peu plus loin. Par la suite, Green n'a pas abordé de front le même sujet, mais s'y est néanmoins arrêté à quelques reprises pour mettre l'accent sur certains points qui méritent d'être retenus.

### *Le travail du négatif (1993)*

Encore le tandem Surmoi-Idéal du Moi. Parlant des étapes parcourues par le processus d'identification, Green propose que lors de l'Œdipe « l'objet de l'identification précédente devient obstacle à la réalisation du désir » (p. 107). Cette considération rejoint une partie essentielle de ma façon de concevoir les choses. Dans la représentation mentale que s'en fait l'enfant, l'objet parental change psychologiquement de nature avec l'entrée dans l'Œdipe pleinement vécu : l'objet originellement idéalisé devient aussi aux yeux de l'enfant un objet source de crainte, ce qui implique un clivage opéré par le Moi sur cet objet originellement un.

Pourtant, Green dit aussi autre chose, avec quoi il sera plus difficile d'être d'accord. Lisons : « Freud ajoutera aux identifications déjà répertoriées (hystériques et primaires), l'identification à l'Idéal du Moi qui pose le problème d'une sorte de redondance théorique : l'idéalisation se dégage de ses objets (idéalisés) et se constitue alors en instance capable de prendre la haute main sur le Moi » (p. 100). Green veut vraisemblablement dire ici que le Moi, en partie, se détache de l'objet idéalisé pour investir l'objet différemment, c'est-à-dire de façon à créer une instance (Surmoi) capable « de prendre la haute main sur le Moi ». Du moins c'est ainsi que je le comprends, ajoutant que le Moi, tout en effectuant un processus créateur d'instance, ne cesse pas d'investir l'objet idéalisé ; ce sont là deux processus dont la spécificité est protégée par le clivage. Dans les *Idées directrices*, Green énonce précisément que « la genèse du Surmoi dépend d'un phénomène de clivage » (2002, p. 103). Selon ma compréhension des processus en cause dans la formation du *Surmoi* – face objectale dirait Green – ce

n'est évidemment pas l'idéalisation de l'objet qui est la source immédiate et effective de l'opération, mais la crainte, l'angoisse de castration ; c'est la crainte, non l'idéalisation, qui déclenche le refoulement, même si l'idéalisation facilite le déroulement des choses. Si, dans ce passage, Green voulait nous renvoyer à l'identification de l'enfant à l'Idéal du Moi des parents, j'arriverais à le suivre pour ce qui est seulement de l'*Idéal du Moi* ; mais telle ne semble pas être son idée.

Plus loin, Green revient sur le sujet. Il s'agit de la huitième des « étapes parcourues par le processus d'identification », ce qui nous situe au temps de la résolution du Complexe d'Œdipe ; « Un type spécial d'identification par détachement libidinal [...] conduit à l'identification à l'Idéal du Moi, peut-être comme revanche narcissique à la double identification de l'Œdipe qui reste sous la coupe du Surmoi ». Une « identification à l'Idéal du Moi » est une formule qui, pour moi, fait problème. Quant au fond de la question, m'inspirant à la fois de Freud et de Green lui-même (voir p. 102, déjà cité), je vois les choses autrement, comme je l'ai déjà mentionné. L'*Idéal du Moi* est une formation qui résulte d'identification avec les objets d'amour idéalisés, je l'ai décrit comme une instance narcissique au second degré, plus évoluée que le *Moi idéal* ; il devient impossible d'y voir « une revanche narcissique à la double identification de l'Œdipe », pour la bonne raison que cette identification à l'origine de l'*Idéal du Moi* précède les deux autres qui, en effet, se constituent au sortir de l'Œdipe, contribuant à le résoudre. C'est ainsi du moins que Freud s'exprime à un moment capital de son œuvre (1923, p. 31), affirmant que les deux nouvelles identifications œdipiennes – je serai comme mon père, comme ma mère – entrent en continuité avec l'*Idéal du Moi* préexistant. Il ne peut pas y être question de revanche si cet *Idéal du Moi* se forme avant les deux autres composantes.

Je terminerai cette partie en ajoutant quelques remarques sur les formulations les plus récentes de Green, dans les *Idées directrices* (2002). Il propose que « quant au Surmoi, son impact est double : à un niveau élémentaire, par référence aux formations réactionnelles ; à un niveau plus général, en s'appuyant sur le

rôle des mécanismes d'identification, et dans ce dernier cas, d'identification au Surmoi des parents» (p. 197). Dans un premier temps de réaction, je suis porté à trouver ici une confirmation de ma conception du *Surmoi*. Dans un deuxième temps, je me dis que je dois tenir compte du fait que pour Green le Surmoi a aussi une autre face tournée vers le narcissisme, face appelée Idéal du Moi. À mon sens, il est clair que cette autre face ne fait pas partie du territoire du *Surmoi*. Vraisemblablement inspiré par Freud, Green ira plus loin dans sa conception du Surmoi. Cette instance impersonnelle qu'est le *Surmoi* «renvoie à un système de valeurs éthiques» (p. 223). Ainsi on se rapproche, si je ne me trompe, de la pensée de Freud sur la transmission de l'héritage phylogénétique. Dans cette perspective, le Surmoi porte un bien lourd fardeau. Son champ d'action prend une dimension presque illimitée; il dépasse largement les rapports immédiats parents-enfants, véhiculant l'idéal moral de la société, au moins dans ce que cette morale a de négatif. Mais en parlant de transmission des «valeurs éthiques», comment ne pas penser qu'il y entre beaucoup plus que du négatif. Freud de son côté y inclut les valeurs qui représentent ce qu'il y a de *supérieur* chez l'homme. Quant à Green là-dessus, des doutes demeurent du fait que l'Idéal du Moi – un des versants du Surmoi – toucherait davantage un narcissisme négatif, engendré par le souci du renoncement à la satisfaction pulsionnelle. En tout ceci, Freud et Green confèrent au Surmoi une tâche qui, à mon avis, ne peut être assumée que par le Moi. Cette affirmation de ma part serait, au moins en partie, confirmée par Green lui-même, quand, départageant les rôles respectifs du Moi et du Surmoi, il n'hésite pas à proposer que «le Moi enregistre, observe, juge, décide, en restant sous la triple influence du Ça, du Surmoi, de la réalité (objet)» (p. 143). Je peux donc conclure que le champ d'action d'un système de valeurs éthiques se situe au niveau du Moi.

## L'énergie du *Surmoi*

Cette question me permet de poursuivre mes réflexions sur le *Surmoi* et l'énergie dont il disposerait. Quelle en est la nature, est-elle pulsionnelle, anti-pulsionnelle ? Si c'est anti-pulsionnel, y a-t-il un réservoir commun<sup>6</sup> ? Si elle relève du Moi et non du Ça, qu'en est-il de sa nature ? Suffirait-il de postuler que le *Surmoi* puise dans le Ça ? Freud n'a-t-il pas soutenu que le *Surmoi* pousse des racines dans le Ça ? L'argument d'autorité ne nous aide guère à ce propos. S'il puise dans le Ça, il le fait par quelle voie, quel processus ?

Dans la névrose obsessionnelle de contrainte, avec régression au niveau sadique-anal, on a l'habitude de conclure que le *Surmoi* en profite et se fait sadique à son tour. Qu'est-ce à dire ? Que le Moi régressé devienne sadique, sans doute ; mais le *Surmoi* ? Par quel processus mystérieux pourrait-il puiser à même des forces pulsionnelles auxquelles il s'oppose, lui qui n'est qu'une identification ? Il ne peut prendre ces forces à son compte, puisqu'elles gardent leurs investissements sadiques dans le Ça inconscient refoulé ; il ne doit donc pas s'agir de la même énergie ! Et pourtant ! Serait-ce qu'un fond énergétique resterait toujours disponible pour des opérations variées ? Les pulsions sadiques, par exemple, n'épuiseraient pas le Ça qui, simultanément, se prêterait à une autre opération qui serait anti-pulsionnelle, c'est-à-dire le *Surmoi* anti-pulsion ? C'est un non-sens car le Ça par nature est pulsionnel.

Freud, pendant un temps, a déjà mêlé un peu les cartes en parlant des « pulsions du Moi ». Savons-nous vraiment pourquoi il s'est d'abord exprimé ainsi ? Dans « Formulation sur les deux principes du fonctionnement mental », il affirme que le remplacement (« *Ablösung* ») du Principe de Plaisir par le Principe de Réalité ne se fait que graduellement « car, tandis que ce développement se produit à même les pulsions du Moi (« *an den Ichtrieben* »), les pulsions sexuelles se détachent des pulsions du Moi [...] Comme conséquence, une relation plus étroite se produit, d'un côté, entre les pulsions sexuelles et les fantasmes, et de l'autre

6. Voir Strachey : S.E., 19, 3, p. 63-66.

côté, entre les pulsions du Moi et les activités de conscience » (S.E., 12, p. 222 ; G.W., 8, p. 234). Mais je suppose que, pour une bonne part, il faut s'en remettre à sa pensée ultime là-dessus. Dans l'*Abrégé*, on lit que « les instincts d'auto-conservation relèvent d'Éros » (S.E., p. 148), ce qui, quand même, ne règle pas tout car le *Surmoi* ne peut qu'indirectement être mis au compte des instincts d'auto-conservation. Le *Surmoi*, comme le Moi, n'est ni un instinct, ni une pulsion. Sur ce même élan de pensée, Freud précise que les pulsions, le Ça, sont la cause ultime de toute activité. Ce qui comprendrait, il faut croire, les activités de conscience, formulation éloignée de ce qu'il dit précédemment et qui a déjà été cité. Le plus souvent, Freud s'est montré radicalement réfractaire à toute théorie cherchant à cliver le Ça d'une partie importante de l'activité, comme ce sera le cas avec Fairbairn et « son Moi central non libidinal » (Green) ou encore Hartmann avec son Moi autonome et Kohut avec son empathie. André Green a toujours défendu, avec une consistance rigoureuse, la cause du point de vue économique, la cause du Ça comme unique source ultime d'énergie. Souvent, on l'a vu seul combattre l'*Ego Psychology* de la psychanalyse américaine, parce que, il l'a bien démontré, c'est une psychologie détachée de l'essentiel de la pensée de Freud, c'est-à-dire le point de vue économique.

Et les affects alors ? Un autre sujet cher à André Green. Parlons-en un peu ; cela ne nous éloigne pas de notre problème du *Surmoi* puisque la culpabilité fait partie des affects.

En faisant abstraction de l'amour et de la haine qui baignent dans le pulsionnel de très près, on dit que les affects ont du poids, qu'ils consomment de l'énergie. Sont-ils pulsionnels ? La honte, la gêne, la culpabilité, la crainte, etc., d'où tiennent-elles leur capacité de produire des effets physiologiques évidents ? Edith Jacobson pense qu'il est préférable de définir les affects de façon « très générale » en tant que représentants d'un processus énergétique sous-jacent et « non pas en tant que processus pulsionnels ». On dirait bien qu'elle propose une énergie non pulsionnelle ! Ou encore : « tous les affects sont des expériences du Moi et se développent dans le Moi » (1973, p. 11). Sommes-nous plus avancés ? André

Green, de son côté, affirme que « Le Moi est le lieu où l'affect se manifeste. Le Ça est le lieu où sont bandées les forces qui vont lui donner naissance » (1973, p. 250). On comprend qu'il s'agit de donner naissance à l'affect. Ainsi Green résout le problème : tout provient du Ça. Par analogie avec les pulsions, les affects ont partie liée avec le corporel. Dans un travail plus récent (2002), Green est catégorique et convaincant sur la nature proprement dynamique, énergétique des affects : « L'affect est un processus de décharge [...] (et) une forme dérivée du représentant pulsionnel » (p. 176-177). Et surtout : « L'affect, bien plus que la représentation, renvoie à l'idée des forces qui traversent, animent ou même peuvent détruire le psychisme » (p. 178). On ne peut qu'être d'accord avec Green dans ces positions très claires. D'un autre côté, ce petit détour dans le champ de l'affect n'est finalement pas apte à fournir un éclairage spécifique sur la nature de l'énergie du *Surmoi*, car si la culpabilité fait partie des affects, le *Surmoi* n'est pas un affect, il n'a que le pouvoir d'en déclencher.

La culpabilité mériterait une étude à part. Est-elle, comme les autres affects (honte, gêne, rage...), un processus de décharge ? Green (1985) nous rappelait que « quand Freud parle de l'affect, il emploie un langage physiologique, en termes non seulement d'énergétique mais aussi d'innervation corporelle » (p. 95, dans *Propédeutique*, 1995). La culpabilité implique-t-elle un processus d'innervation ? Je ne crois pas. Et pourtant, elle peut *peser* très lourd mais uniquement sur le psychique. S'il en est ainsi, la nature de l'énergie qu'elle déploie reste énigmatique.

### **Une seule source énergétique ?**

Revenons au Moi, mais sans négliger que l'énergie propre au Moi n'est pas nécessairement l'énergie propre au *Surmoi*. Je dois dire que j'ai toujours été séduit par la pensée d'une seule source énergétique-pulsionnelle, le Ça, susceptible de se prêter à des opérations multiples. Aujourd'hui, je me demande si cela règle tous les problèmes relatifs à l'énergie. Est-ce que toute énergie est d'origine pulsionnelle ultimement ? Un auteur aussi authentiquement psychanalyste que Michel de M'Uzan, dans un



autre contexte théorique, nous proposait récemment<sup>7</sup> l'hypothèse d'une source énergétique autre que pulsionnelle et parallèle à celle-ci. Je me dis que si ce n'est pas du Ça, c'est du Moi, à supposer qu'on le suive. Mon collègue Pierre Drapeau, à qui la pensée de Winnicott est très familière, me signalait la grande similarité entre la pensée de de M'Uzan et celle de Winnicott. Ce dernier, développant sa réflexion sur les différences fondamentales entre le féminin et le masculin, entre l'Être et le Faire, pense que le Faire disposerait d'une énergie qui ultimement serait indépendante du Ça. Les psychanalystes ont du pain sur la planche (!). Jusqu'à nouvel ordre, je me sens plus près de la pensée de Green, malgré mes quelques interrogations sur le *Surmoi*.

Le Ça est une entité qui repose sur le biologique, à la frontière, avec des voies de passage. On comprend qu'il dispose d'énergie pulsionnelle. Là n'est pas le problème. Théoriquement, les choses s'enclenchent moins harmonieusement quand il s'agit de doter le *Surmoi* d'une énergie pulsionnelle. Par nature, le *Surmoi* est avant tout une identification. Freud, revenons-y, a compris et conçu que pour la formation du *Surmoi*, l'enfant commence par éprouver la force contraignante du parent qui s'oppose à son désir, et le parent devient menaçant. Pour résoudre l'impasse, l'enfant introjecte cette force d'opposition par identification partielle – à l'interdit – ce qui donne l'instance qui préside au refoulement, du fait d'être devenue clivée du reste du Moi, clivée du Moi désirant. C'est le *Surmoi*, image d'un étranger interne. L'enfant, ainsi aliéné, devient son propre prohibiteur, par personne interposée à l'aide de représentation mentale. Cette instance est efficace dans la mesure où, grâce je dirais au jeu de la mémoire inconsciente, elle exerce une menace (châtiment, culpabilité). Sur la nature et la provenance de cette force, Freud se contente de dire qu'elle est empruntée au parent. Donc une force contre-pulsionnelle. Est-ce que cela en fait une force pulsionnelle? Nous revenons toujours à la même question. Je me dis de nouveau que c'est le Moi, le Moi inconscient qui mène les opérations, qui distribue les rôles par la voie des identifications. Que vienne la régression

---

7. Colloque de Montréal, Val-David, été 2001.



au niveau sadique-anal, c'est toute la personnalité qui régresse, le Ça, le Moi, le *Surmoi*. À ce niveau, le Moi effectuerait le même processus inconscient ; il attribuerait au *Surmoi* une force sadique égale à la sienne propre. C'est le Moi inconscient qui sait ce qui se passe au plan du Ça, au plan des fantasmes dont se nourrit le *Moi idéal*. Par ses intentions, le Moi déclenche, distribue et dirige les forces du Ça, uniquement, il est vrai, à la manière du cavalier sur sa monture qui souvent trace elle-même la voie. J'ai cru comprendre, ou j'ai voulu comprendre qu'André Green affirme quelque chose de semblable quand, commentant Freud sur la réaction thérapeutique négative, il conclut ainsi : «Freud rend les pulsions de destruction responsables des obstacles à la guérison. Mais, en fait, c'est bien parce que le Moi semble adhérer à cette inversion des valeurs de la Vie qu'une issue heureuse ne se produit pas» (1990, p. 48).

Nous avançons sur un sol incertain où les hypothèses sont légitimes. J'hésite à suivre André Green quand il affirme par ailleurs, que «le Surmoi est de même nature que le Ça» (*Le discours vivant*, p. 265). La raison en serait que sa cruauté s'explique «par cette parenté de nature [...] Lorsque la régression atteint le Ça, elle affecte le Surmoi». De même nature que le Ça ? Je me redis que pourtant le *Surmoi* est une identification, il est un rejeton du Moi, une entité représentationnelle, il n'est pas un agent qui pense et il ne se situe pas, métaphoriquement, aux frontières du biologique comme le Ça. De plus, la régression du Ça ne s'accompagne pas toujours de la régression du *Surmoi*, comme dans les personnalités-limites, telles que décrites par André Green lui-même dans un texte subséquent (*La folie privée*). Dans l'interaction des instances, seul le Moi inconscient pense, c'est lui qui détermine le rôle des autres ; c'est lui qui anime le *Surmoi* par lequel, paradoxalement, il peut se faire anéantir lui-même selon les dispositions des introjects ; dans la régression, c'est lui qui donne le feu vert au *Surmoi*, à ses propres risques. Voilà une partie de ce qui me fait penser que le *Surmoi*, entité psychique, peut difficilement être conçu comme étant de même nature que le Ça, entité pulsionnelle. Même en s'en remettant à l'hypothèse évolutive de Freud, qui propose que tout, ontogénétiquement émerge du Ça, le Moi graduellement se différenciant du Ça et

le *Surmoi* du Moi, ne faudrait-il pas respecter la distance qui s'opère d'avec l'origine biogeno-pulsionnelle ? Je répète que je suis plus sensible à la pensée de Freud quand il dit que le *Surmoi* sait ce qui se passe dans le Ça que quand il dit que le *Surmoi* plonge ses racines dans le Ça. Pour moi, ce sont des racines cognitives.

Green m'est apparu plus convaincant dans ses propos sur les rapports entre l'énergie du Ça et l'idéalisation dans *Le travail du négatif*. Malgré les protestations d'un Hartmann ou d'un Kohut – et de bien d'autres autour de nous – j'éprouve peu de peine à concevoir, inspiré par Green, que l'idéalisation puisse être, ultimement, nourrie à même les énergies du Ça : « le seul compromis possible, de conclure Green, est de voir dans l'idéalisation, une formation rattachée au Moi par transformation du Ça » (p. 99). Mais un monde sépare idéalisation et sublimation (le rapprochement ici entre ces deux formations est de moi). L'idéalisation concerne l'objet alors que le *Surmoi* définit à la fois une fonction du Moi et le destin des pulsions. Si l'idéalisation peut bénéficier de l'énergie transmise grâce à une « transformation du Ça » (Green), pourquoi ne pas en dire autant sinon plus du *Surmoi* s'il est « de même nature que le Ça » ? Je ne peux ajouter à mes considérations précédentes que ceci : l'idéalisation présente une trajectoire continue, alors que le *Surmoi* témoigne d'une brisure. Dans ce dernier cas, le Moi intervient de façon plus radicale, il entre en opposition avec le désir, il le bloque. Et s'il le fait par la voix de la formation réactionnelle, quelle est la nature de l'énergie dont il fait preuve ?

Après tout, je dois y revenir, les mécanismes de défense sont mis au compte du Moi et non du Ça évidemment, et ils consomment de l'énergie. Le Moi emprunterait-il au Ça une énergie qui deviendrait contre-pulsionnelle, une sorte de « sous-sublimation » ? Terrain obscur. Il y a près de soixante ans, Otto Fenichel pensait déjà, sans doute à la suite de Freud, que les formations réactionnelles tirent leur énergie du Ça pour se tourner, en somme, contre le Ça. Et cela, sans se prononcer sur la nature du processus énergétique permettant le passage de l'énergie d'une sphère à l'autre ; et l'obscurité reste presque totale du fait que le recours à la formation réactionnelle contre

le Ça implique que le Ça continue de faire pression et que par conséquent il conserve son énergie pulsionnelle. On ne peut pas conclure qu'il l'a cédée ! Je me rappelle par contre la pensée de Freud dans *Le Moi et le Ça* (Chap. III) où il souligne que « si le Moi n'a pas réussi à bien maîtriser le Complexe d'Œdipe, l'énergie d'investissement de ce dernier, en provenance du Ça, va de nouveau entrer en opération par l'entremise des formations réactionnelles de l'Idéal du Moi » [sic] (G.W., 13, p. 267). Tout au long de ce processus, il s'agirait donc, selon Freud, de la même énergie, prêtant son concours à différents maîtres, mais ce faisant, il me semble qu'il faut conclure que le Ça à la fois conserve et cède son énergie. Difficile à endosser comme hypothèse. Ailleurs, sur le même sujet, il met les formations réactionnelles sur le compte du Surmoi, mais le problème de la nature de l'énergie demeure. Y aurait-il moins d'ambiguïté, pour ce qui est de l'agent exécuteur, si on tenait compte du fait que pour Freud, par ailleurs, les mécanismes de défense relèvent du Moi ? Ils sont exécutés par le Moi et non par le *Surmoi*, ce dernier ne faisant que les prescrire. S'ils relèvent du Moi, est-ce à dire qu'une partie de l'énergie première, une partie seulement – car le refoulé reste actif – aurait été déplacée ? En s'en emparant, le Moi en aurait transformé la nature ? En ce sens, il ne serait pas tout à fait adéquat de proposer que le *Surmoi* plonge ses racines dans le Ça ; c'est le Moi qui a accès au Ça. Vu sous cet angle, nous pouvons conclure que dans l'action des formations réactionnelles, le Ça y est originellement pour quelque chose, ce qui ne règle pas tout. Pouvons-nous du moins en déduire que le *Surmoi* propose des processus défensifs – formations réactionnelles – mais ne les exécute pas ? Il donne des ordres et le Moi exécute ? En ce sens, selon sa nature, il ne disposerait d'aucune énergie ? Et, une fois de plus, qu'en est-il de la nature de l'énergie du Moi ?

Sur ces questions, Freud ne paraît pas constant. En 1914, l'Idéal du Moi, pris au sens du Surmoi de 1923, peut, dit-il, proposer une sublimation mais non l'exécuter, travail qui n'est pas de son ressort. En 1923, il affirme que le Surmoi est l'agent exécuteur du refoulement du Complexe d'Œdipe, « tâche considérable ». Le Surmoi dispose-t-il d'une énergie propre ?

Revenons brièvement à Freud et Green, pour conclure sur cette énigme de l'énergie du Moi en appuyant de nouveau sur un point majeur. Cernant un aspect essentiel de la pensée de Freud, Green pose que « toute l'évolution [...] et le développement de formations psychiques apparemment les plus éloignées des pulsions trouvent [...] leurs raisons d'être en celles-ci. Les pulsions sont la cause ultime de toute activité [...] le socle pour l'édification du psychisme » (1995b, p. 22-23). Jusqu'ici, de nouveau, tout est clair. Et pourtant ! Le même André Green poursuit, avec Freud, un peu plus loin, sur les rapports entre pulsions et Moi : « Au départ, tout était Ça, le Moi se différenciant de cette origine, mais [Freud] affirme que pulsions et Moi disposent *d'une force propre* et d'attributs spécifiques » (p. 39). Évidemment, je lis ici : disposent *chacun* d'une force propre. Nous lisons aussi que le Moi acquiert une force « au moyen des plaisirs qu'il s'accorde. Cette force lui est nécessaire afin [...] [de] servir à fournir aux mécanismes de défense l'énergie dont ils ont besoin contre les exigences pulsionnelles inacceptables » (p. 40). La clarté première s'estompe. En fonction de quel processus, au sein de l'énergie initiale, y a-t-il eu mutation, transformation, neutralisation, quelque chose d'apparenté à la sublimation ? L'énergie pulsionnelle, en devenant moïque, a-t-elle subi une modification de son essence ? Dans la sublimation, au sens freudien, le Moi ne fait qu'imposer un changement de direction en modifiant le but, il ne touche pas la source. Dans la formation réactionnelle, il est clair que le Moi défensif est mû par la pulsion qui fait pression. Son énergie ne peut pas venir d'un emprunt total à la pulsion combattue car celle-ci demeure active. Et alors ? « Le Moi dispose d'une énergie propre » nous répètent Freud et Green. Si elle est *propre* au Moi et lui est *spécifique*, elle n'est pas pulsionnelle ! La passivité caractérielle n'est pas une sublimation de l'hostilité ; imposée par le Surmoi, elle relève exclusivement du Moi. Encore une fois, qu'en est-il de cette énergie du Moi ? Faudrait-il céder du terrain à Hartmann ?

L'homme qui s'avance seul la nuit dans la forêt se sent pris de panique au moindre craquement : un fauve ou un assassin s'apprête à lui sauter dessus. Bien sûr qu'il projette, il puise dans son inconscient qui rapidement se retrouve à l'extérieur et l'encerclé. La forêt pullule d'esprits maléfiques. Les affects qu'il éprouve le paralysent, une force s'exerce contre lui, le cloue sur place. Que se passe-t-il sinon que c'est son Moi, à tous les niveaux topiques, qui engendre le tout et assigne des rôles, contexte pré-surmoïque. Si l'on pense que cet homme projette son Ça dans son milieu immédiat, nous restons dans le champ du fantasme, le fantasme du Ça et non le Ça. Seul le Moi et son activité fantasmatique sont à l'œuvre et peuvent déclencher des forces considérables sans que le Ça ne soit directement sollicité. Autre contexte, plus près de la culpabilité : une patiente, artiste, souffre de la phobie des couteaux et de paralysie dans son travail créateur. Dans presque toute activité, elle est inconsciemment aux prises avec l'impulsion de tuer la mère. Dira-t-on que son *Surmoi* la paralyse et donc fait preuve de beaucoup de force (énergie) ? Est-ce le *Surmoi* qui a la force (Ça) ou plutôt le Moi, assujéti au regard du *Surmoi*, qui (le Moi) est pris de panique, qui culpabilise et s'interdit alors d'agir son hostilité ? Le *Surmoi*, je me dis, est un déclencheur d'angoisse et non un exécutant. Par contre, si l'objet interne devient de plus en plus personnifié et se fait gendarme écrasant (dépression), c'est que le *Surmoi* a échoué ; l'objet interne prend alors toute la place, détrône le *Surmoi* et se fait étouffant, ce qui signifie davantage qu'une simple inhibition ; le sujet a régressé à une position pré-surmoïque. Voilà pourquoi j'ai des réserves quand André Green affirme, en 1973, que « le *Surmoi* est directement branché sur le Ça ». En le parcourant de nouveau, je n'ai pas trouvé de réponses nettes quant à mon dilemme énergétique le plus spécifique. Mais *Le travail du négatif* (1993) abonde en aperçus originaux sur des sujets qui rejoignent mes préoccupations présentes. Par exemple : « Quel est le mode d'action propre au Moi, et quel est celui qui s'exerce par rapport aux pulsions ? » (p. 147). Le développement le plus intéressant pour moi présentement est celui du Moi « pulsionnalisé » dans son fonctionnement de même que de la « pulsionnalisation » des défenses. Donc, transfert de forces où le Moi hérite d'une dérivation

des pulsions. Green ouvre ainsi des perspectives de premier ordre et fait avancer nos connaissances sur le sort possible de l'énergie. Avec l'aide de ces données, poursuivant ma réflexion, je n'éprouve aucune difficulté à penser que dans le cas du sadique pervers, par exemple, le Moi y est radicalement pulsionnalisé. À peu de choses près, il n'est alors que pulsions. C'est là l'échec total du Moi dans son rôle défensif; il ne contrôle plus rien, il est dominé, se mettant même au service des pulsions du Ça. Dans les cas voisins, à pathologie moins grave, sans perversions ouvertes, comme dans les obsessions avec pensées compulsives, sans liberté, il est clair que là aussi le Moi, dans ses réactions défensives, est pulsionnalisé, malgré les apparences. La pulsion domine mais avec déguisement. Par contre, la passivité caractérielle du Moi de l'obsessionnel ne caractérise pas un Moi pulsionnalisé mais un Moi encore maître de la situation, matant le Ça, tant bien que mal.

Quand le Moi tient largement le coup devant les assauts du Ça, résiste et prend les choses en main grâce à ses défenses, comme dans la formation réactionnelle, l'équilibre psychique n'en souffre pas trop, le résultat s'avérant relativement heureux. Seules les pulsions incompatibles ne passent pas. Et nous voilà de nouveau confrontés au problème que j'abordais il y a un instant sur la nature de l'énergie propre au Moi, là où il n'est plus l'agent du Ça (perversion), mais qu'au contraire il le contrôle, le bloque, le tient en respect sans en être pour autant paralysé dans son fonctionnement général. Des points obscurs persistent, en particulier si on retient à la fois que «les pulsions sont la cause de toute activité» et que «le Moi dispose d'une énergie qui lui est propre». Nous nous retrouvons confrontés à ce lien mystérieux entre le corps et l'esprit, entre le corporel et le psychique, qui faisait dire à Freud, dans la formule la plus riche que je connaisse et qui respecte le mystère: «Sur le trajet qui la mène de la source au but, la pulsion devient opérante psychologiquement». La pulsion est de la partie, c'est clair, mais l'activité psychique en elle-même, ainsi mise en branle, garde-t-elle quelque chose de pulsionnel? Serais-je en train de me rapprocher de la pensée de Heinz Hartmann dont je croyais m'être radicalement éloigné? Et je sais bien qu'un André Green, de qui je tire mon inspiration,

est réfractaire à la pensée de Hartmann et de son Moi totalement émancipé du pulsionnel! Je n'arrive pas à me sortir de l'impasse, restant en plan entre le corporel et le psychique, entre le pulsionnel et le représentationnel. Vient s'ajouter à cela que le problème de la nature de l'énergie du *Surmoi* me paraît encore plus mystérieux. Sur la nature du transfert de l'énergie, Freud entretenait des doutes dans un domaine où les processus de passage sembleraient, à première vue, faire moins problème. Dans l'*Abrégé*, nous lisons: «L'énergie d'une pulsion est transférée à une autre pulsion [...] processus encore insuffisamment compris» (S.E., p. 148). Le transfert de l'énergie d'une pulsion (le Ça) au *Surmoi* (identification) devrait être considéré comme encore plus difficile à saisir. *Non licet*<sup>8</sup>.

---

8. Alors que mon travail est déjà sous presse, je redécouvre un texte de Green avec lequel je me sens en parfait accord quand il parle du *Moi idéal* d'Œdipe dans Œdipe-Roi. Voir «Œdipe, Freud et Nous», dans *Propédeutique*.





## Mot de la fin

Cet échange avec la pensée des auteurs français met fin à mon tour d'horizon sur cette pressante susceptibilité à la confrontation entre narcissisme et culpabilité, ces antagonistes qui n'en finissent presque jamais de s'affronter, du moins chez les hommes. Il apporte un complément à mes exposés cliniques où j'ai cherché à dépouiller le plus possible mes analyses afin de mieux faire ressortir le fond, aussi bien du côté des désirs et des pulsions que du côté des défenses. Je l'ai fait tout en étant conscient du danger, ici aussi, de donner une fausse apparence de simplicité à une réalité complexe. J'espère y avoir suffisamment échappé.

Pour ce qui est de mon échantillon clinique, qu'il ne soit pas statistiquement représentatif relève de l'évidence et ne devrait pas causer de sérieux problèmes, sauf pour les inconditionnels de la statistique. J'aurais pu présenter un essai assez semblable sur la base d'un seul cas, à supposer qu'il fût assez caractéristique d'une communauté de conditions psycho-pathologiques. Je reconnais aussi que ma conception du conflit de base chez les hommes pourrait ne pas s'appliquer à certaines classes de patients. Je pense en particulier à ces hommes qui font preuve d'une violence criminelle animée par la toute-puissance, sans être étouffés par une culpabilité de force égale. Ils semblent plutôt inconsciemment hantés par la démesure de la force destructrice qui les habite et, par voie de conséquence, par le jeu cette fois de la loi projective du talion qui les laisse sous la terreur d'une épée de Damoclès. Ce n'est plus le *Surmoi* qui est alors la force réactive proportionnelle, c'est l'effet de la projection. Faudrait-il aussi inclure, dans la liste des exceptions possibles, ces patients que j'ai déjà

décrits sous le signe du « syndrome du petit garçon » (Lussier, 1988) ? Adultes enfoncés dans la passivité, ils attendent le père idéal, pour éviter d'avoir à attaquer celui que le père autrefois idéalisé est devenu après sa déchéance (toxicomanie, mélancolie...), ce qui est aussi une façon de l'éliminer. Toutefois, les conditions dynamico-économiques que j'ai décrites dans le présent essai me paraissent malgré tout sous-jacentes à ces cas de passivité dans l'attente et le ressentiment. On y trouve la quête du perfectionnisme projetée sur le père idéalisé, de même qu'on trouve, plus caché, secrètement menaçant, un *Surmoi* qui proscriit toute manifestation d'hostilité. On se rapproche donc des mêmes données avec des variations dans la distribution des investissements.

Bien des patients, modérément névrosés, ne se reconnaîtront peut-être pas dans ce que j'ai exposé dans ce livre. La raison pourrait en être que j'ai limité mes développements théoriques et cliniques à des cas où le fond a pu éclater au grand jour, grâce à la double action alternante du desserrement et du resserrement des défenses. Toute analyse n'arrive pas nécessairement à atteindre ce fond. Je crois toutefois que même dans ces conditions plus contrôlées, le conflit de base dont j'ai parlé se laisse pressentir.

Finalement, une question qui est devenue une hantise : pourquoi la femme est-elle absente de ce tableau, la femme en tant que patiente, car la mère est très présente ? Bien entendu, ce choix n'a pas été fait *a priori*. Je n'ai pas eu à me demander : vais-je parler des femmes ou des hommes ? Il se peut que le choix se soit imposé graduellement en raison de l'impressionnante constante dans la psycho-pathologie de tant d'hommes quant aux facteurs de base en conflit. Ce qui, à première vue, pourrait laisser croire que je considère qu'il y aurait plus de variété chez les femmes. Même si je penche dans cette voie, je ne suis pas prêt à me lancer dans une telle comparaison. Peut-être y eut-il comme facteur, dans ce choix, la pensée qui veut que la femme soit plus difficile à saisir ? On en aurait une preuve gênante avec Freud. Ai-je suivi la trace de Freud en parlant du garçon plutôt que de la fille ? C'est vraisemblable. Je compte faire amende honorable prochainement en publiant sur l'hystérie chez la femme, ce qui me permettra d'exposer un tableau psycho-pathologique

fort différent où les facteurs de premier plan seront probablement la violence des affrontements entre l'amour et la haine, entre la dépendance et la révolte, le tout sur fond de trouble d'identité sexuelle.

Comparées à mes patients masculins, les femmes, dans l'ensemble, ne me sont pas apparues comme évoluant au cœur des mêmes forces pulsionnelles et conflictuelles, affirmation qui, à elle seule, mériterait un autre livre. Rien ne justifierait de considérer comme équivalents psychologiquement les conflits qui mettent aux prises pères et fils et ceux qui font s'affronter mères et filles. Actuellement, le *Moi idéal* des filles ne serait pas – pas encore – un idéal de puissance comme chez les garçons. Ce sont les hommes qui jouent à la guerre. Les duels mères-filles ne se jouent pas souvent sur le terrain de la volonté de puissance ou, du moins, la puissance n'y est pas de même nature que chez les garçons. Si la fille est aux prises avec des pulsions matricides ou parricides, c'est rarement par affirmation de pure puissance, mais bien plutôt par mesure de survie psychologique et en raison de graves problèmes d'identification dans sa quête d'une identité sexuelle valorisante. Les femmes, dans l'absolu des choses, ne sont pas partie prenante, en principe, dans cette frénésie masculine, absurde et pathétique, qui les conduit à l'idéalisation du pouvoir aliénant.



## Références

Cette liste ne comprend que les textes cités ou mentionnés.

- Aichhorn, A. (1935). *Wayward Youth*. New York: Viking Press.
- Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation*. Paris: Presses universitaires de France.
- Bouvet, M. (1967). *La relation d'objet, névrose obsessionnelle et dépersonnalisation*. Paris: Payot.
- Chasseguet-Smirgel, J. (1975). *L'Idéal du Moi*. Paris: Tchou.
- Donnet, J.-L. (1995). *Surmoi*. Monographie, dans *Revue française de psychanalyse*. Paris: Presses universitaires de France.
- Erikson, E.H. (1956). «The problem of Ego identity», dans *JAPA*, 4, 56-121.
- Erikson, E.H. (1968). *Identity Youth and Crisis*. New York: Norton.
- Fenichel, O. (1945). *The Psychoanalytic Theory of Neurosis*. New York: Norton, Chap. 16.
- Freud, S. (1905). *Three Essays on the Theory of Sexuality*, S.E., 7. Trad.: *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1914). «On Narcissism, an Introduction». S.E., 14, p. 73-102.
- Freud, S. (1916-1917). *Leçons d'introduction à la psychanalyse. Œuvres complètes*, 14. S.E., p. 15-16.
- Freud, S. (1917). «Mourning and Melancholia». S.E., 14, p. 237-258. Trad.: *Deuil et mélancolie*, dans *Métapsychologie*. Paris: Gallimard (1968).
- Freud, S. (1921). *Group Psychology and the Analysis of the Ego*. S.E., 18, p. 67-144. Trad.: *Psychologie des masses. Œuvres complètes*, 16, p. 1-85 (1991).

- Freud, S. (1923). *The Ego and the Id*. S.E., 19, p. 3-66. Trad. : *Le Moi et le Ça*, dans *Essais de psychanalyse*. Paris: Payot, Petite bibliothèque (1985).
- Freud, S. (1924a). «Le problème économique du masochisme». *Œuvres complètes*, 17, p. 9-25. S.E., p. 157-173.
- Freud, S. (1924b). «The Dissolution of the Oedipus Complex». S.E., 19, p. 173-180. Trad. : *La disparition du complexe d'Œdipe*, dans *Œuvres complètes*, 17, p. 25-24 (1992).
- Freud, S. (1927a). *The Future of an Illusion*. S.E., 21, p. 3-56. Trad. : *L'avenir d'une illusion*. Paris: Presses universitaires de France (1971).
- Freud, S. (1927b). «Humour». S.E., 21, p. 159.
- Freud, S. (1930). *Civilization and its Discontent*. S.E., 21, p. 59-149. Trad. : *Malaise dans la culture*. Paris: Presses universitaires de France (1998).
- Freud, S. (1933). *New Introductory Lectures on Psychoanalysis*. S.E., 22, p. 3-82. Trad. : *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Paris: Gallimard (1984).
- Freud, S. (1938). *Outlines of Psychoanalysis*. S.E., 23, p. 141-207. Trad. : *Abrégé de psychanalyse*. 9<sup>e</sup> édition. Paris: Presses universitaires de France (1978).
- Freud, S. (1940-1952). *Gesammelte Werke*, 17 volumes. Frankfurt am Main: S. Fischer. Abrégé ici en G.W.
- Freud, S. (1953-1974). *The Standard Edition*, J. Strachey, 24 volumes. London: Hogarth. Abrégé ici en S.E.
- Green, A. (1963). «Une variante de la position phallique narcissique», dans *Revue française de psychanalyse*, 27, 117-184.
- Green, A. (1966-1967). «Le narcissisme primaire: structure ou état», dans *L'inconscient*, 1, 1966, 127-157; 2, 1967, 89-116, repris dans *Narcissisme de Vie, narcissisme de Mort*. Paris: Minuit (1983).
- Green, A. (1968). «Sur la mère phallique», dans *Revue française de psychanalyse*, 32(1), 1-38.
- Green, A. (1973). *Le discours vivant*. Paris: Presses universitaires de France.
- Green, A. (1982). «Après-coup, l'archaïque», dans *Nouvelle revue de psychanalyse*, 26. Repris dans *La folie privée*.

- Green, A. (1983a). «Idéaux», dans *Nouvelle revue de psychanalyse*, 27. Repris dans *La folie privée*, avec un nouveau titre : «L'Idéal, mesure et démesure».
- Green, A. (1983b). *Narcissisme de Vie, narcissisme de Mort*. Paris : Minuit.
- Green, A. (1985). «Réflexions libres sur la représentation de l'affect», dans *Revue française de psychanalyse*, XLIX, 773-788. Repris dans *Propédeutique*.
- Green, A. (1988). «La pulsion et l'objet». Préface au livre de B. Brusset, *La psychanalyse du lion*. Paris : Le Centurion. Repris dans *Propédeutique*.
- Green, A. (1990). *La folie privée*. Paris : Gallimard
- Green, A. (1991). «La pulsion dans les écrits terminaux de Freud», dans *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*. Publications de l'API, Paris : Éditions Bayard.
- Green, A. (1992). «Œdipe, Freud et Nous», dans *Propédeutique*. Paris : Les Belles Lettres.
- Green, A. (1993). *Le travail du négatif*. Paris : Minuit.
- Green, A. (1995a). «L'objet et la fonction objectalisante», dans *Propédeutique*. Paris : Champ Vallon.
- Green, A. (1995b). *Propédeutique*. Paris : Champ Vallon.
- Green, A. (2002). *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*. Paris : Presses universitaires de France.
- Grunberger, B. (1971). *Le narcissisme. Essais de psychanalyse (1956-1971)*. Paris : Payot.
- Hartmann, H., E. Kris et R. Loewenstein (1946). «The Formation of the Psychic Structure». *The Psycho Analytic St. of the Child*, 2, 11-39.
- Jacobson, E. (1954). «Contribution to the Metapsychology of Psychotic Identifications». *JAPA*, 2. Repris dans *Dépression*.
- Jacobson, E. (1964). *The Self and the Object World*. New York : IUP.
- Jacobson, E. (1973). *Dépression*. Chap. 10 et 11. Paris : IUP.
- Kernberg, O. (1992). *Agression in Personality Disorders and Perversions*. Yale University, Pr., New Haven.
- Kohut, H. (1971). *The Analysis of the Self*. IUP. Traduction : *L'analyse du Self*. Paris, Presses universitaires de France.

- Lagache, D. (1961). «La psychanalyse et la structure de la personnalité», dans *La psychanalyse*, 6. Paris : Presses universitaires de France.
- Laplanche, J. et J.-B. Pontalis (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France.
- Lewin, B. (1951). *The Psychoanalysis of Elation*. London : Hogarth Press.
- Lussier, A. (1988). «The limitations of the object relations model», dans *The Psychoanalytic Quarterly*, LVII(4), 528-547.
- M'Uzan de, M. (1973). «Notes sur l'évolution et la nature de l'Idéal du Moi», dans *Revue française de psychanalyse*, XXXVII(5-6), 1014-1017.
- M'Uzan de, M. (1994). *La bouche de l'inconscient*. Paris : Gallimard.
- Misès, R. (1973). «Intervention», dans *Revue française de psychanalyse*, numéro spécial sur l'Idéal du Moi, XXXVII(5-6), 969-973.
- Nunberg, H. (1931). «The synthetic function of the Ego», dans *International Journal of Psychoanalysis*, XVII.
- Reich, A. (1960). «Pathological forms of self-esteem regulation», dans *The Psychoanalytic Study of the Child*, 15, 215-232.
- Revue française de psychanalyse (1998). *Interrogation psychosomatique*. Monographie. Paris : Presses universitaires de France.
- Revue française de psychanalyse (2002). Numéro spécial, LXIV(5).
- Schafer, R. (1960). «The loving and beloved superego», dans *The Psychoanalytic Study of the Child*, 15, 163-188.
- Schafer, R. (1968). *Aspects of Internalization*. New York : IUP.
- Société psychanalytique de Paris (1999). *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, 55. Paris : Presses universitaires de France.
- Société psychanalytique de Paris (2000). *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, 57. Paris : Presses universitaires de France.
- Wallon, H. (1973). *Les origines du caractère chez l'enfant*. Paris : Presses universitaires de France.